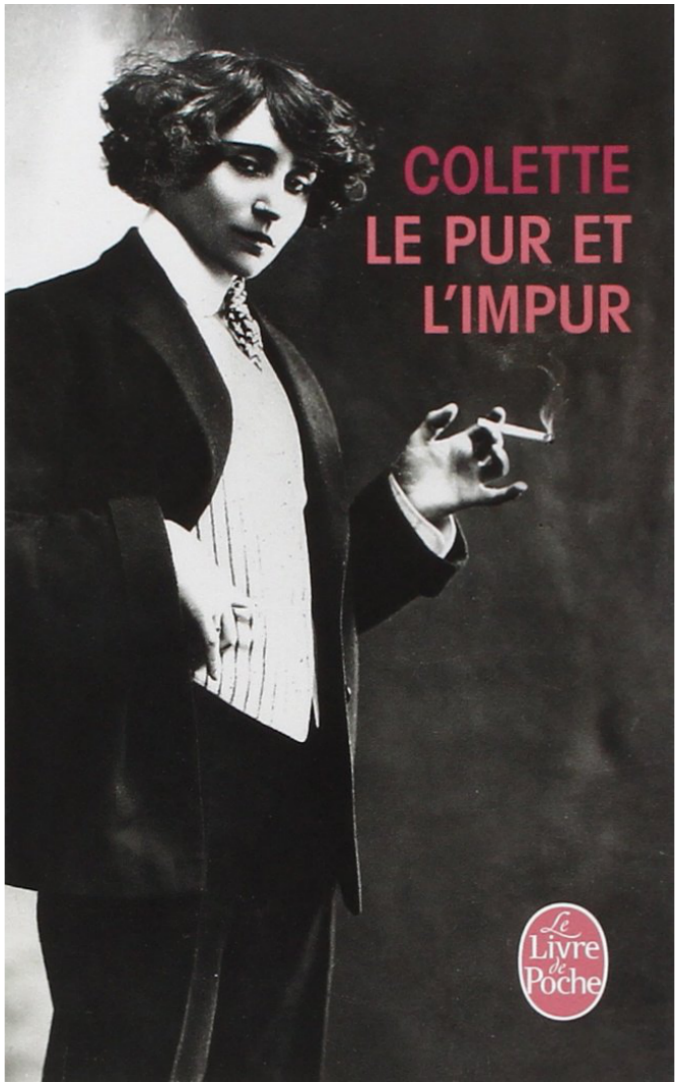

COLETTE
LE PUR ET L'IMPUR

Le Livre de Poche

C'est selon mon vœu personnel que le volume intitulé Ces plaisirs… *s'appellera désormais* Le Pur et l'Impur.

S'il me fallait justifier un tel changement, je ne trouverais qu'un goût vif des sonorités cristallines, une certaine antipathie pour les points de suspension bornant un titre inachevé – des raisons, en somme, de fort peu d'importance.

COLETTE.

En haut d'une maison neuve, on m'ouvrit un atelier vaste comme une halle, pourvu d'une large galerie à mi-hauteur, tendu de ces broderies de Chine que la Chine exécute pour l'Occident, à grands motifs un peu bâclés, assez belles. Le reste n'était que piano à queue, secs petits matelas du Japon, phonographe et azalées en pots. Sans surprise, je serrai la main tendue d'un confrère journaliste et romancier, et j'échangeai des signes de tête avec des amphitryons étrangers qui me parurent, Dieu merci, aussi peu liants que moi-même. Bien préparée à l'ennui, je pris place sur mon petit matelas individuel, en déplorant que la fumée de l'opium, gaspillée, s'envolât lourdement jusqu'aux verrières. Elle s'y décidait à regret, et son noir, apéritif parfum de truffe fraîche, de cacao brûlé, me donna la patience, une faim vague, de l'optimisme. Je trouvai aimables la couleur sourde et rouge des lumières voilées, la blanche flamme en amande des lampes à opium, l'une toute proche de moi, les deux autres perdues comme des follets, au loin, dans une sorte d'alcôve ménagée sous la galerie à balustres. Une jeune tête se pencha au-dessus de cette balustrade, reçut le rayon rouge des lanternes suspendues, une manche blanche flotta et disparut avant que je pusse deviner si la tête, les cheveux dorés collés comme des cheveux de noyée, le bras vêtu de soie blanche appartenaient à une femme ou à un homme.

« Vous venez en curieuse ? » me demanda mon confrère.

Il gisait sur son petit matelas ; je m'avisai qu'il avait troqué son smoking contre un kimono brodé et une aisance d'intoxiqué ; je ne souhaitai que m'écarter de lui, comme je fais des Français, toujours inopportuns, que je rencontre au-delà des frontières.

« Non, répondis-je. Par devoir professionnel. »

Il sourit.

« Je le pensais bien… Un roman ? »

Et je le détestai davantage, pour ce qu'il me croyait incapable – moi qui l'étais en effet – de goûter ce luxe : un plaisir tranquille, un peu bas, un plaisir inspiré seulement par une certaine forme du snobisme, l'esprit de bravade, une curiosité plus affectée que réelle… Je n'avais apporté qu'un chagrin bien caché, qui ne me laissait point de repos, et une affreuse paix des sens.

Un des hôtes inconnus ressuscita de sa couche pour m'offrir de fumer l'opium, de priser la cocaïne, de boire un cocktail. À chaque

refus il levait légèrement la main pour exprimer sa déception. Il finit par me tendre une boîte de cigarettes, sourit d'une bouche anglaise et suggéra :

« Ne puis-je vraiment vous être utile en rien ? »

Je remerciai, et il se garda d'insister.

Je me souviens encore, après quinze ans et plus, qu'il était beau et semblait sain, sauf qu'il tenait ses yeux trop ouverts entre des paupières raidies, comme on voit aux êtres qui souffrent d'insomnies longues et invétérées.

Une jeune femme, ivre autant que j'en pus juger, s'aperçut de ma présence, et annonça de loin qu'elle prétendait me « regarder sous le nez ». Elle répéta plusieurs fois : « Mais parfaitement, sous le nez, que j'irai la regarder. » Je ne vois pas d'autre incident gai à rapporter. Des fumeurs sérieux, indistincts dans l'ombre rougeâtre, la firent taire. Je crois que l'un d'eux lui donna des boulettes d'opium à mâcher. Elle s'en acquitta consciencieusement avec un petit bruit d'animal qui tète.

Je ne m'ennuyais point, car l'opium, que je ne fume pas, embaumait ce lieu banal. Deux jeunes gens, en se tenant par le cou, éveillèrent l'attention de mon confrère le journaliste, mais ils se contentèrent de parler bas et vite. L'un d'eux reniflait chroniquement et s'essuyait les yeux de sa manche. Le rouge obscur qui nous baignait eût pu engourdir les meilleures volontés. J'étais dans une fumerie et non dans une de ces assemblées où le spectateur puise généralement une assez durable répugnance de ce qu'il voit et de sa propre complaisance. Je m'en réjouis, et je commençai à espérer que nulle danseuse, nul danseur nus ne troubleraient la veillée, qu'aucun danger d'Américains, frétés d'alcool, ne nous menaçait et que le *Columbia* lui-même se tairait… Au même instant, une voix féminine, cotonneuse, rêche et douce comme sont les pêches dures à gros velours, se mit à chanter, et nous fut à tous si agréable que nous nous gardâmes bien d'applaudir, même par un murmure.

« C'est vous, Charlotte ? » interrogea, au bout d'un moment, un de mes voisins étendu et immobile.

« Bien sûr, c'est moi.

– Chantez encore un peu, Charlotte…

– Non, cria furieusement une voix d'homme. Elle n'est pas ici pour ça. »

J'entendis le rire enroué et brumeux de « Charlotte », puis le même garçon irrité chuchota dans le lointain rougeâtre.

Vers 2 heures du matin, comme le jeune homme insomnieux nous versait du thé chinois pâle, très parfumé, qui sentait le foin fleuri, une

femme et deux hommes entrèrent, introduisant dans l'air odorant et trouble de l'atelier le froid de la nuit retenu aux fourrures de leurs manteaux. L'un des nouveaux venus demanda si « Charlotte » était là. Une tasse se brisa au bout de la salle et j'entendis de nouveau la voix coléreuse du garçon :

« Oui, elle est là. Elle est ici avec moi, et ça ne regarde personne. On n'a qu'à la laisser tranquille. »

Le nouveau venu haussa les épaules, jeta à terre sa pelisse et son smoking comme pour se colleter, mais il se borna à revêtir un kimono noir, tomba au long d'un des plateaux à pipes, et se mit à aspirer la fumée avec une avidité déplaisante, qui donnait l'envie de lui offrir des sandwiches, du veau froid, du vin rouge, des œufs durs, n'importe quelle denrée plus propre à combler sa gloutonnerie. Sa compagne aux fourrures alla retrouver la jeune femme saoule, qu'elle appela « ma jolie », et je n'eus pas le temps d'incriminer leur amitié, car elles s'endormirent tout aussitôt, le ventre de l'une moulé à la croupe de l'autre, comme des cuillers dans le tiroir à argenterie.

Le froid, malgré la chaleur confinée, descendait du plafond de vitres et annonçait la fin de la nuit. Je serrais mon manteau autour de moi, et je déplorais qu'une paresse, née du sombre arôme et de l'heure tardive, me retînt encore de gagner mon lit. À l'exemple des sages et des abandonnés qui gisaient là, j'aurais pu dormir sans crainte, mais si je sommeille confiante sur une terrasse ou sur une litière d'aiguilles de pin, tout lieu clos et mal connu m'inspire la suspicion.

L'étroit escalier de bois ciré craqua sous des pas, puis la galerie supérieure. Je perçus au-dessus de moi des froissements d'étoffes, des chutes molles de coussins sur le plancher sonore et le silence se reforma. Mais du sein de ce silence même un son naquit imperceptiblement dans une gorge de femme, un son qui s'essaya rauque, s'éclaircit, prit sa fermeté et son ampleur en se répétant, comme les notes pleines que le rossignol redit et accumule jusqu'à ce qu'elles s'écroulent en roulade… Une femme, là-haut, luttait contre son plaisir envahissant, le hâtait vers son terme et sa destruction, sur un rythme calme d'abord, si harmonieusement, si régulièrement précipité que je me surpris à suivre, d'un hochement de tête, sa cadence aussi parfaite que sa mélodie.

L'inconnu voisin se dressa à demi, et dit, pour lui-même :

« C'est Charlotte. »

Aucune jeune femme endormie ne s'éveilla ; aucun des indistincts jeunes hommes enchifrenés ne rit haut, ni n'applaudit la voix qui se rompit sur un sanglot discret. Tout soupir mourut là-haut. Et les sages d'en bas sentirent, tous ensemble, le froid de l'aube d'hiver. Je

recroisai et serrai sur moi mon manteau fourré, un voisin étendu ramena sur son épaule un pan d'étoffe brodée et ferma les yeux. Au fond, près d'une lanterne de soie, les deux femmes endormies se rapprochèrent encore sans s'éveiller, et les petites flammes des lampes à huile battirent sous la pesée d'air froid qui descendait de la verrière.

Je me mis debout, courbatue d'une longue immobilité, et je comptais du regard les matelas et les corps à enjamber, quand les degrés de bois craquèrent de nouveau. Une femme en manteau sombre, qui gagnait la porte, s'arrêta pour boutonner son gant, tira avec soin une voilette jusqu'à son menton, ouvrit son sac où tintèrent des clefs.

« J'ai toujours peur… », commença-t-elle à mi-voix…

Elle parlait pour elle-même et me sourit en voyant que j'allais sortir.

« Vous partez aussi, madame ? Si vous voulez profiter de la minuterie… Je passe devant, je sais où est le bouton. »

Dans l'escalier où sa main suscita une offensante lumière, je vis mieux ma compagne, ni grande ni petite, plutôt replète. Elle ressemblait, par le nez court et le visage charnu, aux modèles favoris de Renoir, à des beautés de 1875, si fort qu'en dépit du manteau vert olive à col de renard et du petit chapeau en vogue il y a dix-huit ans, on pouvait lui trouver je ne sais quoi de démodé. Ses quarante-cinq ans probables gardaient de la fraîcheur et dans les tournants de l'escalier elle levait vers moi ses grandes prunelles grises, douces, un peu vertes comme son manteau.

L'air libre, frais, encore obscur, me désaltéra. Une envie quotidienne de matins clairs, d'évasions vers les champs et les forêts, tout au moins vers le Bois voisin, fit que j'hésitai au bord du trottoir.

« Vous n'avez pas de voiture ? dit ma compagne. Moi non plus. Mais à cette heure-ci on trouve toujours des voitures dans ce quartier… »

Comme elle parlait, un taxi parut, venant du Bois, ralentit, s'arrêta, et ma compagne s'effaça.

« Je vous en prie, madame…

– Mais pas du tout. Faites-moi le plaisir…

– Jamais de la vie. Ou bien permettez que je vous dépose chez vous… »

Elle s'interrompit, esquissa un geste d'excuse que j'interprétai aisément et contre lequel je protestai :

« Mais il n'y a pas la moindre indiscrétion. Je n'habite pas très loin, sur le boulevard extérieur… »

Nous montâmes et le taxi rebroussa chemin. La petite lanterne du

compteur, déviée, éclairait à chaque instant le visage de la femme, inconnue sauf son prénom vrai ou faux : Charlotte…

Elle étouffa un bâillement, et soupira :

« Je ne suis pas encore rendue, j'habite au Lion de Belfort… Je suis fatiguée… »

Je dus sourire malgré moi, car elle me regarda sans confusion, avec une gentillesse bourgeoise qui lui seyait :

« Ah oui, dit-elle… Vous riez de moi… Je vois bien ce que vous pensez. »

Le son charmant de sa voix, l'attaque râpeuse de certaines syllabes, une manière vaincue et suave de laisser tomber dans le registre grave la fin des phrases… Quelle séduction !… Le vent, par la vitre ouverte à la droite de « Charlotte », rabattait sur moi son parfum assez banal et une saine, une active odeur de chair, que gâtait celle du tabac refroidi.

« C'est malheureux…, commença-t-elle comme au hasard. Ce pauvre petit… »

Docilement, j'interrogeai :

« Quel pauvre petit ?

– Vous ne l'avez pas vu ? Non, vous n'avez pas dû le voir… Pourtant, là-haut, quand il s'est penché sur la balustrade, vous étiez déjà arrivée. C'est lui qui avait le kimono blanc.

– Et des cheveux blonds ?

– Voilà, s'écria-t-elle doucement. C'est bien lui. Il me donne beaucoup de souci », ajouta-t-elle.

Je me permis ce sourire d'entente espiègle qui me va si mal :

« Pas seulement du souci ?… »

Elle haussa les épaules :

« Vous croirez ce que vous voudrez.

– Ce jeune homme, c'est lui qui vous a empêchée de chanter, n'est-ce pas ? »

Elle acquiesça gravement :

« Oui. Ça le rend jaloux. Ce n'est pas que j'aie une belle voix, mais je chante bien.

– J'allais justement vous dire le contraire, figurez-vous. Vous avez une voix… »

Elle refit son haussement d'épaules.

« Comme vous voudrez. Les uns disent ci, les autres disent ça…

Voulez-vous que je fasse arrêter le taxi avant votre porte ? »

Je retins son bras prévenant.

« Du tout. Je vous en prie. »

Elle semblait un peu déçue d'avoir été discrète et s'arrangea pour me poser une question qui déguisait une confidence :

« Un peu d'opium de temps en temps, ce n'est pas très mauvais, n'est-ce pas, pour un jeune homme qui a le poumon délicat ?

– Non… Pas très mauvais… », fis-je vaguement.

Un grand soupir souleva sa gorge haute et rebondie.

« C'est beaucoup de souci, répéta-t-elle. Enfin, n'est-ce pas, avoir bien pris ses cachets pendant quinze jours, bien mangé sa viande rouge, bien dormi la fenêtre ouverte, ça vaut de temps en temps une récompense. »

Elle rit à demi-voix, de son harmonieux rire enroué :

« Il dit que ça fait orgie, pensez… Il est fier… Madame, dit-elle avec vivacité, les boueux sont à votre porte, ça ne vous fait rien de descendre devant eux ? Non ? Tant mieux. C'est beau, la liberté. Moi… moi, je ne suis pas libre. »

Elle se referma brusquement, m'offrit sa main distraite et le petit sourire bourgeois de ses grands yeux, brouillés de vert comme les flaques marines que la mer en refluant abandonne.

*

Je ne revis pas tout de suite Charlotte. Je ne la cherchais pas, du moins dans les endroits où j'imaginais pouvoir la rencontrer, par exemple une messe de mariage sur la rive gauche, ou dans un vieil appartement, au sein de ces familles qui conservent fortement leur province dans Paris. J'imagine qu'autour d'un guéridon hexagone, couronné de gâteaux secs, sa présence m'eût semblé toute naturelle. Assise dans son manteau vert olive, son petit chapeau incliné sur les yeux, la voilette remontée en jalousie sur le nez et la tasse de thé fade entre deux doigts, je la voyais, je l'inventais, j'entendais son accent de modestie et de vérité, habile à convaincre les vieilles hôtesses revêches : « Moi, n'est-ce pas, pour vous dire ma façon de penser… »

Je ne la cherchais pas, car j'avais peur de détruire cette idée de mystère que nous attachons aux êtres dont nous ne connaissons que la simplicité. Mais je ne fus pas étonnée de la trouver devant moi, un jour que je vendais des livres au profit de quelque œuvre. Elle

m'acheta un volume, en me souriant de la plus discrète façon. Je lui demandai, avec un empressement qui parut l'étonner :

« Dois-je dédicacer le livre, madame ?

– Oh ! Madame… Si ce n'est pas trop demander…

– Du tout, madame… À quel nom ?

– Eh bien, madame… Mettez seulement "À Mme Charlotte"… »

À tous ces « madame » multipliés que nous échangions avec cérémonie, Charlotte ajouta un rire que je reconnus, un rire à mi-voix aussi doux, aussi poignant que le langage de la petite effraie nocturne, ce ramier d'ombre…

Et je questionnai maladroitement :

« Vous êtes toute seule ?

– Je ne sors guère que seule, répondit Charlotte. On ne vous a pas revue là-bas… »

Elle dit à mi-voix, en feuilletant le volume qu'elle venait d'acheter :

« *Ils* y sont toujours le dimanche soir… »

J'acceptai cette invitation indirecte, pour le plaisir de retrouver Charlotte, plaisir qui fut plus grand que je ne l'avais espéré, car elle était seule, dans l'atelier-fumerie accueillant et inhospitalier comme une gare. Nul garçon coléreux ne veillait près d'elle, au fond de l'ombre rouge amassée sous la galerie. Tête nue, bien prise et un peu ronde dans sa robe noire, elle n'avait pas endossé le kimono rituel. Elle buvait du maté et m'offrit, dans une coloquinte jaune et noire, le breuvage à odeur de thé et de pré fleuri :

« Prenez la bombilla que je viens d'ébouillanter, dit-elle en me tendant le chalumeau spatulé. Vous êtes bien ? Un coussin derrière les reins ? Voyez comme on est tranquilles ce soir… Pas de femmes… Ceux-là, dans le fond ? Des Anglais, des gens sérieux qui ne viennent que pour l'opium. »

Sa tranquille obligeance, sa voix étouffée et son regard gris vert eussent ouvert les cœurs les plus durs. Ses bras potelés, la bourgeoise et muette dextérité de chacun de ses gestes, que de pièges pour le jeune, l'irascible amant !…

« Vous êtes seule, je vois, madame Charlotte ? »

Elle fit « oui » de la tête, avec sérénité.

« Je me repose, dit-elle simplement. Vous me direz que je pourrais me reposer chez moi… On ne se repose pas bien chez soi. »

Elle promenait autour de nous son regard assuré et bienveillant et respirait à longs souffles l'odeur de l'opium, dont je jouissais moi-

même comme font, seuls, ceux qui ne fument pas.

« Chez qui sommes-nous ? demandai-je.

– À la vérité, je ne sais pas, dit Charlotte. J'ai connu cet endroit par des peintres. Vous tenez à le savoir ?

– Non.

– Ça m'étonnait de vous, aussi… C'est si agréable de ne pas savoir chez qui on est… »

Elle me sourit avec confiance. Pour qu'elle fût plus abandonnée encore, j'aurais voulu qu'elle ignorât mon nom.

« Votre jeune ami n'est pas malade, madame Charlotte ?

– Dieu merci, non. Il est chez des parents à la campagne. Il revient dans huit jours… »

Elle s'assombrit un peu, perdit son regard dans le fond rougeâtre et enfumé du studio.

« C'est si fatigant quelqu'un qu'on aime !… soupira-t-elle. Je n'ai pas beaucoup de goût à mentir.

– Comment, mentir ?… Pourquoi ? Vous l'aimez ?

– Naturellement, je l'aime.

– Mais alors… »

Elle m'infligea un magnifique regard de supérieur à inférieur, qu'elle adoucit après :

« Mettons que je n'y connaisse rien », dit-elle poliment.

Mais je pensais à la romanesque récompense qu'elle accordait au jeune amant, au plaisir, quasi public, à la plainte de rossignol, notes pleines, réitérées, identiques, l'une par l'autre prolongées, précipitées jusqu'à la rupture de leur tremblant équilibre au sommet d'un sanglot torrentiel… Là gisait sans doute le secret, le mélodieux et miséricordieux mensonge de Charlotte. Je pensai que le bonheur du jeune amant était grand, si je le mesurais à la perfection de la tromperie de celle qui travaillait délicatement à donner, à un garçon ombrageux et faible, la plus haute idée qu'un homme puisse concevoir de lui-même…

Un génie femelle, occupé de tendre imposture, de ménagement, d'abnégation, habitait donc cette tangible Charlotte, rassurante amie des hommes… Assise et les jambes étendues, elle attendait oisive, à mon côté, de reprendre la tâche dévolue à celui qui aime le mieux : la fourberie quotidienne. Mensonge déférent, duperie entretenue avec flamme, prouesse ignorée qui n'espère pas de récompense… Seuls le hasard, l'incognito, l'atmosphère dite de débauche déliaient cette

héroïne dont le silence ne me gênait point, cette inconnue auprès de qui je me taisais comme si j'avais fini de me confier à elle… Sa présence séduisait d'autres éphémères rappelés du fond de ma mémoire, des fantômes que j'ai coutume de perdre et de retrouver inquiets, mal guéris d'avoir autrefois durement donné du front, du flanc contre le récif sourd et inintelligible, le corps humain… Ils reconnaissaient Charlotte. Comme elle, ils n'avaient parlé qu'en sécurité, c'est-à-dire chez des inconnus, à des inconnus. Une oreille ténébreuse – parfois la mienne – s'était ouverte à leur portée : ils y avaient jeté d'abord leur nom – nom d'emprunt, mais librement choisi – puis, pêle-mêle, tout ce qui les chargeait : chair, encore chair, mystères, traîtrises de la chair, échecs de la chair, surprises de la chair… Chuchotement bas et précipité, monotone, expulsé d'une bouche invisible avec l'odeur du vin, de la fièvre ou de l'opium… ou bien le ton posé d'une dame nue, un peu gourmée… l'aigre revendication d'une de ces créancières qu'Hélène Picard appelle « Mme Combien-de-fois » : autant de sources où se joue, enfin, la vérité, ballottée sur un moût riche et non filtré…

« Encore quelques instants, pensai-je, quelques instants de trouble entretien, et j'apprends de Charlotte ce qu'elle cache au farouche petit amant… »

En quoi je me trompais. N'aurais-je pas dû deviner, en Charlotte, un être assez las pour s'asseoir et prendre son repos sur n'importe quelle borne, assez robuste pour repartir sans aide ?… Elle fuma des cigarettes, versa l'eau d'une petite bouilloire sur du maté frais, s'enquit de l'heure à la cantonade, et me donna quelques renseignements, qu'elle jugeait utiles :

« J'apporte le maté. La bouilloire électrique est à moi. Mais en le demandant, "ils" vous fournissent ce que vous préférez, des sandwiches, du thé, des gâteaux salés. Dans ce cas-là, vous glissez cinquante francs à la concierge en bas… Ne vous agitez pas, madame. La dernière fois, vous avez bu une tasse de thé et fumé deux cigarettes, vous n'en avez pas lourd sur la conscience… Et je pense que vous ne me ferez pas l'affront de vouloir me rembourser ma tasse de maté ?… Il est bon, n'est-ce pas ? C'est un tonique léger qui n'est pas énervant… Pour ceux qui fument l'opium, c'est un autre arrangement. Ainsi les cinq pipes de mon garçon, chaque fois qu'il vient, c'est un compte à part. »

Une aussi claire ordonnance de ce qu'il faut appeler la débauche eût désolé, sans doute, un autre auditeur que moi. Mais tout me plaisait en Charlotte. Une amante sur le retour a dix manières, toutes inacceptables, de désigner le « petit époux », le « méchant gosse », le « gentil péché », la « petite fille »… Charlotte disait « mon garçon »,

ajoutant à sa maternité ambiguë un accent d'autorité, rond et sans langueur. Déjà je voulais qu'elle ne ressemblât en rien à ces nonnes encombrantes que l'on heurte à tout carrefour. J'appelle nonnes ces prédestinées qui soupirent entre les draps, mais de résignation, aiment en secret l'abnégation, la couture, les travaux du ménage et les couvre-lits en satin ciel, faute d'un autre autel à napper de la couleur virginale… Celles-là prennent un soin fanatique des vêtements de l'homme, du pantalon surtout, bifide et mystérieux. De là elles s'élancent jusqu'à la pire perversité, qui est de guetter, de convoiter les maladies de l'homme, de tendre les mains à tout vase souillé, tout linge moite… Charlotte appartenait, je m'en donnais tout bas l'assurance, à une autre règle. Son oisiveté aisée la rehaussait à mes yeux ; peu de femmes savent, les mains vides, se tenir immobiles et sereines. J'observais ses pieds, ses doigts pendants et dépliés, tous les signes révélateurs de la sagesse, de l'empire sur soi…

« Comme vous devez bien savoir attendre, madame Charlotte ! »

Ses grandes prunelles errantes, agrandies par l'ombre, revinrent à moi.

« Assez bien, c'est vrai. Mais maintenant, comme disent les médecins retraités, je n'exerce plus.

– On attend toujours… Vous venez de dire : "Je l'attends dans une huitaine"… »

– Ah ! oui… »

Elle fit dans l'air ce salut de la main que l'on jette à ceux qui passent au loin :

« C'est vrai, je l'attends… Mais je n'attends rien de lui. Il y a une nuance… je ne sais pas si vous me comprenez…

– Il me semble.

– Ce serait trop beau, l'amour d'un si jeune homme, si je n'étais pas forcée de mentir… »

Elle soupira, rit, tourna vers moi son visage aimable et ramassé, que Renoir eût chéri :

« C'est drôle, n'est-ce pas, que dans un couple comme le nôtre, ce soit l'aînée – il a vingt-deux ans – qui se trouve forcée de mentir… De cœur, je suis toute dévouée à cet enfant. Mais qu'est-ce que c'est que le cœur, madame ? Il vaut moins que sa réputation. Il est bien commode, il accepte tout. On le meuble avec ce qu'on a, il est si peu difficile… Le corps, lui… À la bonne heure ! il a comme on dit la gueule fine, il sait ce qu'il veut. Un cœur, ça ne choisit pas. On finit toujours par aimer. J'en suis bien une preuve. »

Elle glissa, par lassitude, sur le matelas piqué, et appuya sa nuque sur un froid petit coussin de natte blanche. Ainsi couchée, elle pouvait suivre les jeux des reflets mouvants projetés par la flamme d'une lampe à opium inutile, qui tantôt joignaient, tantôt disjoignaient deux cercles pâles, frangés et faiblement dorés, sur le plafond rougeâtre. Comme je ne répondais pas, elle tourna son visage vers moi, sans soulever sa tête.

« Je ne sais pas si vous me comprenez…

– Très bien, assurai-je promptement. Madame Charlotte, ajoutai-je avec une chaleur involontaire, il est probable que je vous comprends le mieux du monde. »

Elle me paya par un sourire, contenu tout entier dans son regard :

« Ce n'est pas rien qu'un mot pareil. Que c'est agréable de se connaître aussi peu ! Nous parlons là de ces choses qu'on ne se confie pas entre amies. Des amies – s'il y en a – n'osent jamais se confier ce qui leur manque véritablement…

– Madame Charlotte, ce qui vous manque… "véritablement"… est-ce que vous le cherchez ? »

Elle sourit, la tête renversée, montrant dans la lumière confuse le dessous de son joli nez court, son menton un peu gras, un arc de dents sans brèche :

« Je ne suis pas si naïve, madame, ni si dévergondée. Ce qui me manque, je m'en passe, et voilà tout, ne m'en faites pas un mérite, non… Mais une chose qu'on connaît bien pour l'avoir bien possédée, on n'en est jamais tout à fait privé. C'est sans doute la raison de sa grande jalousie, à mon garçon. J'ai beau faire – et vous avez entendu que je ne suis pas maladroite –, mon pauvre petit, qui a de l'instinct, prend des colères sans motif, et me secoue comme s'il voulait à toute force m'ouvrir… C'est risible », dit-elle. Et elle rit en effet.

« Et… ce qui vous manque… est-ce réellement hors d'atteinte ?

– Il est possible que non, dit-elle avec hauteur. Mais j'aurais honte de la vérité à côté du mensonge. Voyons, madame, figurez-vous… M'abandonner comme une imbécile, ne plus seulement savoir ce qui vous échappe en gestes ou en paroles… Rien que cette idée-là… Oh ! je ne peux pas supporter cette idée-là. »

Elle dut même rougir, car son visage me parut plus foncé. Elle tournait de côté et d'autre sa tête sur le coussin blanc, agitée, la bouche entrouverte, comme une femme que le plaisir menace. Deux points de lumière rouge s'attachaient au va-et-vient de ses grandes prunelles humides et grises, et il ne m'était pas difficile d'imaginer qu'à cesser de mentir, Charlotte ne risquait que de devenir plus belle…

Je le lui dis avec précaution, et ne réussis qu'à la rendre assez froide et circonspecte, telle que je l'avais vue dans le taxi. Peu à peu elle se reprit, se referma. Le temps de quelques paroles et elle me barra le domaine mental qu'elle semblait mépriser de si haut, et qui porte un rouge nom viscéral : le cœur ; elle me défendit aussi la caverne d'odeurs, de couleurs, le sourd asile où s'ébattait sûrement une puissante arabesque de chair, un chiffre de membres mêlés, monogramme symbolique de l'Inexorable… En ce mot, l'Inexorable, je rassemble le faisceau de forces auquel nous n'avons su donner que le nom de « sens ». Les sens ? Pourquoi pas *le* sens ? Ce serait pudique, et suffisant. *Le sens* : cinq autres sous-sens s'aventurent loin de lui, qui les rappelle d'une secousse – ainsi des rubans légers et urticants, mi-herbes, mi-bras délégués par une créature sous-marine…

Sens, seigneurs intraitables, ignorants comme les princes d'autrefois qui n'apprenaient que l'indispensable : dissimuler, haïr, commander… C'est vous pourtant que Charlotte, couchée sous la paisible nuit assagie par l'opium, tenait en échec, assignant des limites arbitraires à votre empire ; mais qui donc, fût-ce Charlotte, peut fixer vos instables frontières ?…

Je me flattais que peut-être Charlotte, qui recherchait mon approbation, quêterait aussi ma sympathie. Il n'en fut rien. Dès l'approche du petit matin, elle revint protocolairement à la banalité par le détour de deux ou trois lieux communs assez jolis ; par exemple : « Le seul vrai bruit de maître qu'un homme fasse dans une maison, c'est, quand il est encore sur le palier, le tâtonnement de sa clef à l'entrée de la serrure… » Lorsqu'elle se leva pour partir, je demeurai, affectant le sommeil, sur mon petit matelas personnel. Elle serra son manteau soigneusement et sans hâte sur sa gorge ronde, gîte du roucoulement trompeur, et l'étincelle double, rouge, quitta ses larges yeux lorsqu'elle tendit un tulle fin sur son visage, avant de sortir. Sur elle que de ténèbres encore… Il ne m'appartient pas de les dissiper. Je m'embarque, quand je pense à Charlotte, sur un voguant souvenir de nuits que ni le sommeil, ni la certitude n'ont couronnées. La figure voilée d'une femme fine, désabusée, savante en tromperie, en délicatesse, convient au seuil de ce livre qui tristement parlera du plaisir.

*

Je ne suis pas allée bien loin chercher des confidences masculines. Auprès d'une femme, de qui la froideur ou le vice le rassurent, un homme déborde d'aveux. Il m'a semblé qu'à l'âge où une femme

s'attarde à chanter, l'œil voilé de durable gratitude, les biens qui lui glissèrent des doigts, la cruauté du donateur, sa bassesse et sa maîtrise, l'homme couve une rancune que le temps n'éteint pas.

Mon ami X., homme célèbre, ne quitte la modestie et la bonne humeur qu'en évoquant, tête à tête avec moi, son passé de célèbre amant : « Ah ! les garces, s'écria-t-il un soir, il n'y en a pas une qui m'ait fait grâce d'une étreinte. » Il n'usa point de ce dernier mot, mais d'un autre plus bref, et qui se rapporte au terrible traumatisme du plaisir viril.

J'ai rarement rencontré, chez une femme, cette inimitié, vouée par l'homme aux maîtresses qui l'ont sensuellement exploité. Grenier d'abondance de l'homme, la femme se sait à peu près inépuisable. Me verrais-je amenée, aux premières pages d'un livre, à déclarer que l'homme est moins destiné à la femme que la femme n'est faite pour l'homme ? Nous verrons bien.

Je retourne au célèbre amant que j'ai cité. Comme à la plupart des hommes capables de faire face, si j'ose écrire, à un grand nombre de femmes, la possession, qui n'est qu'une foudre, lui créait un état de misère particulier, une neurasthénie de Danaïde. Si je l'ai bien compris, il eût voulu qu'une femme enfin l'aimât assez pour se refuser. Mais il est malaisé à une femme de ne pas se donner. Et d'ailleurs, au moment où notre conquérant entrevoyait les fins véritables de l'amour et le brûlant espace pur qui unit, mieux qu'un nœud de chair, deux amants parfaits, le désir le prenait, et si fort qu'il eût jeté à terre, poings liés, et possédé sur le carreau l'objet de son amour.

« Ah ! soupirait-il parfois, quel métier ! » J'ai toujours aimé beaucoup sa confiance et ses confidences ; j'espère qu'elles ne sont pas finies. Nos rencontres choisissent quelque sourd « salon » de restaurant réputé, au centre de la ville, dans un immeuble ancien dont les murs épais ne vibrent pas. Nous dînons en gourmands, puis mon ami X. se promène, fume et parle. Il lève parfois le rideau à franges-boule : de l'autre côté de la vitre apparaît un lé de Paris mouvant et silencieux, un vol de mouches de feu sur un lac d'asphalte. Une facile illusion, de nuit dangereuse au-dehors, de sécurité sous de vieux murs, chauds de secrets, m'enveloppe. Sécurité qui grandit en écoutant celui qui parle – plaisir humain, humaine délectation d'assister à des catastrophes. J'aime d'amitié cet homme qui se révèle, de temps en temps, à moi. Mais j'aime bien aussi le voir, tout nu, dans sa chaudière bouillante ; d'ailleurs il se garde d'appeler du secours. Il porte les atteintes, l'âge venant, du mal qui déshonore la volupté, la névrose statisticienne : « Il n'y a pas à dire : ma moyenne baisse… Au fond, personne ne s'en fout plus que moi… » Puis il entre en fureur, de nouveau, contre « ces garces qui tiennent des comptes… ». Alors, je lui parle de don Juan. Je

lui dis que je suis étonnée qu'il n'ait pas encore écrit un *Don Juan* roman, ou un *Don Juan* pièce, et il me prend en pitié, il hausse les épaules. Il m'avertit charitablement que la « pièce d'époque » n'est pas de saison, non plus que le roman d'épée et d'amour… Il me découvre brusquement cet enfant entiché de technique, obstiné, fanfaron de ruses professionnelles, que cache l'écrivain de métier. Son faux cynisme le rajeunit à l'extrême, et je le laisse aller. Une fois je lui ai avoué que je méditais de composer, pour l'âge mûr d'Édouard De Max, un vieux don Juan.

« Ne faites donc pas ça, ma chère, me conseilla-t-il avec vivacité.

– Pourquoi ?

– Vous n'êtes pas assez parisienne… Votre conception de don Juan, ma chère amie, je la vois d'ici. Qu'est-ce qu'elle ajouterait à d'autres conceptions de don Juan ? Une jolie amertume, un grand sérieux dans le libertinage, et vous trouverez moyen d'y fourrer un peu de poésie agreste pour finir… Don Juan, c'est un type rebattu, auquel personne n'a rien compris. Don Juan, au fond… »

Ici, mon célèbre confrère m'exposa, bien entendu, sa propre conception de don Juan qui, à l'en croire, fut un séducteur réfléchi, une sorte de diplomate de l'annexion, qui flétrissait avec délicatesse, prompt à s'ennuyer :

« Don Juan, comprenez-moi, c'était encore un de ceux qui ne s'occupent que de prendre, et de qui la manière de donner ne vaut pas mieux que ce qu'ils donnent ; je me place, bien entendu, au point de vue voluptueux…

– Bien entendu.

– Pourquoi "bien entendu" ?

– Parce que vous ne parlez jamais d'amour quand vous parlez de don Juan, Le "nombre" se met entre vous et lui. Ce n'est pas votre faute, mais… »

Il me regarda avec brusquerie.

« … mais c'est votre propension. »

L'heure était tardive, et le froid d'une nuit ruisselante s'insinuait entre les rideaux joints par une épingle anglaise. Sans quoi j'aurais parlé, à mon ami, de mon *Don Juan* personnel. Mais X. se rembrunissait déjà à l'approche du lendemain, en songeant à son travail et à ses plaisirs. Ceux-ci lui donnaient, je pense, plus de tracas que celui-là, car un âge vient où l'on est plus assuré de vaincre seul que de se réjouir à deux.

Quand nous nous quittâmes, la pluie cessait, je préférai rentrer

seule, à pied. Mon ami le séducteur s'éloigna, de son pas d'homme long-jambé, et je lui trouvai bonne façon. Don Juan ? Si on veut. Si elles veulent… Mais celui-ci est bien tourmenté de sa réputation et il paye de sa personne, en outre, avec une ponctualité de débiteur timide.

Peu après nous nous rencontrâmes. Il avait sa mine de grand nerveux, vieilli en un quart d'heure, rajeuni en cinq minutes. Jeunesse et vieillesse lui viennent de la même source : un regard, une bouche, un corps de femme. En trente-cinq années de travail bien conduit et de plaisirs déréglés, il n'a pas encore eu le temps de rajeunir par le repos. Quand il se donne des vacances, il emmène ses poisons.

« Je vais partir, me dit-il.

– Tant mieux. »

Il chercha des yeux le miroir d'un magasin.

« Vous me trouvez fatigué ? Je le suis.

– De qui ?

– Oh ! de toutes. Les démons… Buvons un jus d'orange. Ici, ou plus loin… où il vous plaira. »

Quand nous fûmes assis, il lissa de la main ses cheveux argentés.

« "Les démons", répétai-je. Combien sont-elles donc ?

– Deux. Ça n'a l'air de rien, deux… »

Il crânait et riait, en plissant son grand nez classique d'homme à femmes.

« Je les connais ?

– Vous en connaissez une, celle que j'appelle "L'Histoire ancienne". L'autre, c'est une nouvelle.

– Jolie ? »

Il fit « Ah… » en rejetant la tête en arrière et en ne montrant que le blanc de ses yeux. C'est un des traits que je n'aime pas, chez lui, cet exhibitionnisme du visage.

« Une espèce de Tahitienne, continua-t-il… Chez elle, elle se promène avec ses cheveux dénoués dans le dos, des cheveux longs comme ça, en crinière sur un pan de soie rouge qu'elle s'enroule autour du corps… »

Il changea d'expression, ramena ses yeux sur la terre.

« C'est de la blague, du chiqué et de la littérature, d'ailleurs, ajouta-t-il férocement. Je ne suis pas dupe. Elle est bien gentille. Je ne suis pas mécontent d'elle. Mais c'est l'autre…

– Elle est jalouse ? »

Il me regarda avec hésitation.

« L'est-elle ? C'est celle-là qui est un démon. Savez-vous ce qu'elle a fait ? Le savez-vous ?

– Je vais le savoir.

– Elle s'est liée avec la nouvelle. Amies à ne pas se quitter. L'Histoire ancienne parle de moi à la nouvelle. Cette sale manière qu'elles ont de se confier tout… Elle lui raconte "nos amours", comme elle dit. Elle les travestit en priapées, naturellement. Elle en remet, elle en invente. Alors la Tahitienne…

– … prétend vous appliquer les mêmes tarifs… »

Il me regarda avec une humilité neuve et triste.

« Oui.

– Cher ami, permettez-moi une question : est-ce chez la Tahitienne fringale véridique, ou orgueil sportif et esprit de compétition ? »

Mon célèbre ami changea de visage. J'eus le plaisir de voir paraître sur ses traits la défiance, la ruse, toutes les expressions de l'inimitié originelle. Il visa dans le lointain son adversaire invisible et souffla dans ses joues :

« Vieille affaire… Phou… Si je ne la mange pas, celle-là, elle me mangera… En fait d'appétit, je la rends gourmande. Elle est jeune, elle ne se méfie pas, vous comprenez. C'est assez drôle… »

Il bomba le torse, rappelé à son personnage :

« Et puis, elle est, en désordre, un tel spectacle… Quelle splendeur !… »

Il y a, dans *Célimare le Bien-Aimé*, une courte scène, où l'amant, enfermé à la hâte par sa maîtresse qui voit arriver son mari, tempête, et heurte du pied et du poing la porte verrouillée.

« Qu'est-ce ? demande le mari.

– Rien… Les ouvriers qui réparent la cheminée à côté, balbutie l'épouse grelottante.

– C'est insupportable ! Pitois, commande-t-il au vieux valet de chambre diplomate, allez donc dire à ces gaillards-là de faire un peu moins de bruit.

« C'est que… », objecte Pitois, embarrassé, « c'est qu'ils n'ont pas l'air commode…

– Ah oui ? Poule mouillée ! J'y vais moi-même. »

Il s'approche de la porte fermée, et à pleine voix :

« Un peu moins de bruit, vous, là-dedans ! On ne s'entend pas. »

Silence épouvanté…

« Voilà, dit le mari à Pitois, comment on parle aux ouvriers. Je sais parler aux ouvriers, moi. »

Sur quoi Pitois sort, après cette réplique *a parte* :

« Je m'en vais… Il me fait de la peine. »

Malignement, la réplique de Pitois me revint en mémoire, devant mon ami X. qui se prétendait victorieux d'une ingénue gloutonne et sans défiance… Je m'égayai secrètement et changeai – du moins il y parut – de conversation :

« Cher ami, vous préparez une réception chaleureuse, je crois, à votre confrère qui nous vient du Nord ? »

X. s'éclaira, car il est enthousiaste, et il a depuis longtemps dépassé les férocités confraternelles :

« Maasen ? Je crois bien. Grand type. Je veux lui faire un papier en première page du *Journal*… Il aura un banquet, toute une monnaie sonnante et creuse de discours. J'aimerais que l'Académie mobilisât pour lui ce qu'elle a de mieux… Très grand type. Et vous verrez sa carrière politique, qui commence seulement… Il a tout. C'est un de ceux que j'appelle les riches. Un magnétisme animal extraordinaire, une belle tête d'argent et d'or, un air de jeunesse…

– Je sais, je sais… Je sais même… On dit que… »

X. se pencha avec une vivacité d'enfant.

« On dit quoi ? Histoires de femmes ?

– Naturellement… On dit… Rapprochez-vous, je ne peux pas crier ça… »

Je chuchotai quelques mots dans l'oreille de mon ami qui répondit par un sifflement.

« Mâtin ! Quelle documentation, ma chère ! Ce sont là des chiffres. De qui les tenez-vous ?

– Pour ce genre de renseignements, toutes les sources sont suspectes.

– Bien dit. »

Il se redressa et boutonna son veston comme un querelleur qui va échanger sa carte. Je lui vis son œil jaune et brun des mauvais moments.

« Ces Nordiques, bouffonna-t-il. Je voudrais les voir… »

Il prit conscience de son humeur et voulut biaiser.

« Je ne vois d'ailleurs pas en quoi ce… détail d'ornementation m'intéresse. Quand il s'agit de Maasen, de ce magnifique édifice humain, je n'ai pas à savoir, ajouta-t-il avec une irritation grossière, s'il comporte un boudoir à glaces, et des appareils de lupanar…

– Naturellement », dis-je.

Il payait nos deux orangeades, empoignait ses gants et sa canne.

« En tout cas, prévenez-moi, cher ami.

– Vous prévenir de quoi ?

– Mais… de l'arrivée de Maasen. J'aimerais causer avec lui.

– Ah oui… Entendu. Quel petit vent pinçant, hein ?

– Vent du nord… »

Il accusa cette botte médiocre et me regarda en face :

« Vous me croiriez jaloux, un peu plus, de Maasen, ma parole ? Tout de même, je n'en suis pas encore aux petites saletés des jalousies physiques ! »

Je lui fis un signe affectueux de dénégation et caressai de la main sa joue râpeuse de 6 heures du soir… « Cher ami, il y a donc une jalousie qui n'est pas physique ? » Il s'en allait, et c'est à son dos balancé, à son grand pas dont il exagère la foulée, à son chapeau que je m'adressais mentalement ; – à son chapeau surtout, son chapeau significatif, délateur, inconstant et perplexe, qu'il pose trop de côté, quand il affecte la gaminerie ; trop en arrière : c'est le bohème ; trop en avant : attention, nous sommes susceptible, et méchant garçon, qu'on ne nous marche pas sur le pied… Un chapeau, enfin, qui ne veut pas vieillir…

Une fois de plus nous avions donc, X. et moi, joué à faire résonner les échos de cette foudre, à laquelle je donne, de mauvaise grâce, son nom badin : le plaisir. C'est peut-être qu'elle ne nous a jamais menacés ensemble, ni cloués l'un sur l'autre, que nous en parlons à l'aise, ou plutôt que mon ami me laisse voir, dans son beau « plumage de noces » qui lui fit si grand usage, les trous, les pennes ébarbées… Nous avons nos habitudes, pour commencer nous parlons un peu de notre métier, et des passants, et des morts, et d'autrefois et d'aujourd'hui, et nous rivalisons d'agréable incompatibilité : « Non, moi, pas du tout, moi, au contraire… » « Que c'est curieux ! je suis d'un avis diamétralement opposé… » Il suffit d'un mot, d'un nom, et nous retombons dans notre amas de cendre habituelle, noire et rouge çà et là. Sauf qu'il raconte, et que le plus souvent j'écoute, je me sens autant que lui responsable, puisque, dès qu'il a le premier remis ses pas dans des traces ignées, je le suis, et même je le pique pour qu'il avance. Excédé, il s'écria un jour :

« On en a trop dit, trop écrit là-dessus. Je vomis toute la littérature qui a trait à l'amour-consommation, vous m'entendez, je la vomis ! »

De mon poing serré dans son poing, il martèle la table.

« Il est bien temps, lui dis-je. Il fallait la vomir avant d'en écrire votre bonne part.

– Et vous donc ?

– Moi, c'est autre chose. Je me rends cette justice que j'ai chaque fois attendu, pour dépeindre l'incendie, d'être un peu loin, au frais et dans un lieu assuré. Vous… En plein malheur, en plein bonheur, aïe donc !… C'est indécent. »

Il agite sombrement la tête, flatté.

« Oui, oui, murmure-t-il… Quel égarement !… »

Il sourit comme quand il avait vingt-cinq ans, avec une fausse tristesse, une fausse humilité pleines de grâce.

« Je me fais penser à ces passagers d'un navire naufragé, qui se sont jetés sur la cargaison et empiffrés jusqu'à renâcler… Ils renâclent, mais ils n'ont rien laissé et qu'est-ce qu'ils mangeront demain ?

– La même chose, cher ami, la même chose. Il est sans exemple que dans le bâtiment on n'ait pas retrouvé à fond de cale, quand le besoin s'en est fait sentir, le baril d'anchois, la boîte de bœuf pressé, l'arsenal des grape-fruits et des noix de coco… »

Il hausse l'épaule ; – il rêve ; – il parle – il *en* parle. J'apprends comment il prodigue, aux femmes, lettres, télégrammes, appels de téléphone. Il se lamente, il attend dans une ville d'eaux, se cache sur un mont suisse, provoque et subit des scènes, sort de là fumant comme d'un bain, amaigri et régénéré. Il n'est pas ténébreux : c'est plutôt un coursier. Comme un coursier, il bute et regimbe contre ce qu'il ne comprend pas. Il est tout sonore de voix qui sont l'écho de sa propre voix. Il est trop grand pour que les femmes se soustraient à leur besoin de l'imiter, trop mâle pour échapper à celle qui se fait le plus naïve. Don Juan, ce n'est pas à toi qu'elle en eût fait accroire. Quand j'ai voulu faire connaître indiscrètement ma « conception de don Juan », Édouard De Max était vivant. Il est mort, et je ne pense plus à écrire la pièce dont je lui destinais le grand rôle.

« Édouard, lui disais-je, qu'en penses-tu ?

– Je suis trop vieux, ma chère.

– Justement, j'ai besoin, pour la pièce, que tu sois vieux.

– Alors je ne suis pas assez vieux pour le rôle. Tu me blesses. »

L'iris bleu-vert-or de ses yeux, leur regard et le son de sa voix

jetaient des charmes.

« Mais j'ai besoin aussi que tu sois très séduisant.

– Cela, je le peux encore, Dieu merci. La jeunesse n'est pas l'âge de séduire, c'est l'âge d'être séduit. Qu'est-ce qu'il fait, ton don Juan, dans ta pièce ?

– Rien encore, elle n'est pas écrite. Et pas grand-chose quand elle le sera. Je veux dire qu'il ne fait pas – ou si peu – l'amour.

– Bravo ! Est-il indispensable de faire l'amour ? Passe encore de le faire, mais que ce soit avec des personnes indifférentes. »

Je cite fidèlement De Max, pour la curiosité de confronter, avec celle de Francis Carco, la parole d'un homme qui fut un grand amoureux. Écoutez maintenant Carco : « Ah ! » soupire-t-il dans ses moments de simplicité et de mélancolie, « on ne devrait jamais coucher avec quelqu'un qu'on aime, ça abîme tout… » Je veux encore citer Charles S. : « Le difficile n'est pas tant d'obtenir d'une femme ses dernières faveurs, c'est d'empêcher, quand elle a comblé nos vœux, qu'elle fonde avec nous un foyer. Que nous reste-t-il alors, sinon la fuite ? Don Juan nous a montré le chemin… »

« Édouard, reprenais-je, tu vas me comprendre…

– J'en ai peur », acquiesçait De Max, et son charmant sourire perdait toute gaieté. « N'ai-je pas déjà compris ? »

Je lui expliquais mon fameux projet de pièce, et vingt fois redisais ce nom : « don Juan », dont la sonorité, l'ardeur et la magie consacrées modelaient, sans qu'il en sût rien, le visage d'Édouard De Max.

Je lui voyais une bouche amincie ; son œil, retiré sous la grotte sourcilière, brillait bleu et jaune comme la salamandre des sources, et ses cheveux orgueilleux tremblaient aux mouvements des épaules, et sa main gagnait peu à peu la place d'une garde d'épée…

« Tu comprends, don Juan, passé la cinquantaine… »

L'entracte d'une répétition générale, au théâtre Marigny, versait une illumination inclémente sur nous et sur les jardins, d'un vert aigre de froid printemps. C'est là que pour la dernière fois je promis à De Max qu'il créerait un don Juan misogyne. « Dépêche-toi », me dit-il. Il fut plus prompt que moi, et descendit à jamais vers les comparses flottantes auxquelles je n'eus pas le temps de l'apparier. J'avais déjà arrêté qu'autour de lui, don Juan dans la maturité de l'âge, elles seraient, comme il se doit, nombreuses, jeunes la plupart, et qu'il les haïrait. Car je comptais prendre pour modèle un homme, de moi connu et qui est sans doute encore un peu vivant quelque part.

Celui-là, je fus longue à m'apercevoir, autrefois, qu'il était don Juan, car il parlait peu, et en mal, des femmes.

Une persistante jeunesse s'attachait à ses traits, sans l'embellir et plutôt comme une malédiction. Au reste, il n'avait guère besoin d'elle. Je ne puis démêler si les femmes allaient droit à son œil baigné d'une menteuse et saline humidité, gris d'huître, ou à sa bouche toujours close, qui tenait cachées de régulières et petites dents. Elles allaient à lui, c'est tout ce que je puis dire. Quand il s'agissait de lui, elles revêtaient tout de suite une décision de somnambules et se fussent meurtries à lui comme à un meuble, au point qu'elles semblaient ne pas le voir. C'est elles qui me l'ont désigné, et sans elles je ne lui aurais pas donné son vrai nom, « don Juan », son nom de petite origine en somme, né de peu de pages, éternel et qu'aucun autre nom, dans aucune langue, n'a supplanté.

Un des traits qui me frappèrent en lui, c'est qu'il ne courait jamais. Golf, équitation, tennis lui gardaient le ventre creux, et vive la détente. Mais je lui avouai ma surprise qu'en dehors des jeux il arrivât le dernier, quand la politesse ou le devoir de plaire auraient dû l'aiguillonner.

« Ce n'est pas par paresse, c'est par dignité », me répondit-il avec un grand sérieux.

Je ris, et je donnai raison, trop tôt, à ses rivaux, qui traitaient de haut le nonchalant qu'on leur préférait. « Cet imbécile, cet idiot de Damien… » Je le coiffe ici d'un prénom qui rappelle son prénom démodé…

Plus tard, pendant que je travaillais à *Chéri*, je tâchai de me convaincre que Damien, jeune, m'eût pu servir de modèle, mais je vis bientôt que Damien, type rigide, limité, demeurait loin de la fantaisie ployante, de l'impudence et de la puérilité indispensables à Chéri. Ils ne se sont ressemblé qu'à l'aide d'une parenté triste, et par la vivacité de la divination, prodigieuse chez Damien.

Par confiance, et par gloriole, il me fit voir, un jour, son coffre à serrer les lettres des femmes. C'était un haut meuble, revêche sous des appliques de bronze, loti en cent petits tiroirs.

« Cent seulement ! me récriai-je.

– Les tiroirs sont subdivisés intérieurement, répondit Damien avec ce sérieux qui ne l'abandonnait guère.

– Elles écrivent donc encore ?

– Elles écrivent… oui, beaucoup. Vraiment beaucoup.

– Plusieurs hommes m'ont assuré qu'elles se contentaient du téléphone, renforcé de quelques pneumatiques ?

– Les hommes à qui les femmes n'écrivent *plus* sont simplement des hommes à qui les femmes n'écrivent pas. »

Je me plaisais à sa présence, comme je me plais à celle des animaux véloces qui, dans le repos, sont immobiles. Il parlait peu, et je crois qu'il était médiocre en tout, sauf en sa mission. Quand j'arrivai à vaincre sa méfiance, il m'édifia par sa manière sentencieuse et quasi climatologique. Par là, il rejoignait presque les gens de la terre qui prédisent le temps, connaissent l'humeur des bêtes et les intentions du vent, et je ne cherche pas ailleurs le secret de notre injustifiable amitié.

Pour me divertir et m'étonner, il « charmait » des femmes, m'annonçait, trébuchement par trébuchement, leur chute. Notez qu'il ne s'attaquait pas, comme son ancêtre, à des sottes cloîtrées, à de miaulantes chattes catholiques, chaudes et sevrées. La belle malice que de ravir Inès !

Cependant la monotonie, la simplicité du manège amoureux me confondaient. Entre Damien et les femmes, aucune trace apparente de diplomatie. C'était une affaire plutôt de « maître mot ».

Il devait cacher une naissance assez modeste. Ainsi s'expliquent son extrême et agréable réserve, son vocabulaire prudent. Ses succès n'en furent pas retardés ni amoindris, au contraire ; nombre de femmes vouent une sourde aversion aux gens de qualité. Au risque de se vieillir, il n'usait pas de l'argot courant. À l'époque où nous fîmes amitié, Damien devenait presque aussi dur pour lui-même que pour « Elles ». La vieillesse, le déclin, les déchéances physiques, il les condamnait selon le code des peuplades qui achèvent les vieillards et mettant à mort les infirmes. Nulle clémence – une parfaite douceur d'expression.

Je lui posais des questions qui devaient lui sembler assez niaises. Par exemple :

« Quel souvenir, Damien, croyez-vous avoir laissé aux femmes, à la plupart des femmes ? »

Il ouvrit grands ses yeux gris, dont il ménageait le regard, d'habitude, entre des paupières mi-fermées.

« Quel souvenir ?… À coup sûr, un goût de trop peu – naturellement. »

Le ton de la réplique me choqua, encore qu'elle fût trop sèche pour que j'y soupçonnasse de la fatuité. Je regardais cet homme froid, qui n'était point affecté, ni entaché de beauté commerciale. Je ne lui reprochais que d'avoir les mains et les pieds petits, et délicats. Le détail est d'importance pour moi. Quant à ses yeux gris et ses cheveux

noirs, c'est un contraste qui nous frappe vivement, nous autres femmes, et nous disons avec complaisance que c'est un indice de caractère violent.

L'homme au caractère violent daigna ajouter quelques mots :

« Que je les aie eues par surprise, ou qu'elles aient langui un bon moment, il a bien fallu que je les quitte au moment où j'étais sûr qu'elles crieraient après moi comme des brûlées… Voilà tout. »

Je sais que chaque métier enfante son mensonge propre, sa propre littérature, aussi écoutais-je « don Juan » avec incrédulité.

« "Il a bien fallu…" Et pourquoi a-t-il bien fallu ? »

Il reprit sa fermeté, son air de présager les méfaits de la lunaison ou la fatale invasion des chenilles :

« Vous ne voudriez tout de même pas que je me sois consacré à leur bonheur, à partir du jour où j'étais sûr d'elles ? D'ailleurs je ne serais pas un homme à femmes si j'avais fait beaucoup l'amour. »

Je me souviens que cet enseignement me fut confié, entre minuit et 2 heures du matin, dans une de ces villes équivoques où l'ombre est le glacial revers du soleil, et où la nuit rend sensibles la présence, l'attrait de la mer. Nous buvions, Damien et moi, une douceâtre orangeade noyée d'eau, une orangeade d'hôtel et de fin de saison, sous la verrière d'un hall.

Après ma représentation de pantomime, Damien était venu me rejoindre dans ma loge. « Je suis ici en villégiature », m'avait-il dit brièvement, en se servant de ce mot déjà suranné. Il s'abstenait de l'alcool, « qui blanchit, voyez plutôt », me dit-il en se penchant sur son gobelet, et me montrant, dans ses cheveux noirs, des fils blancs assez nombreux, d'un brillant d'aluminium. Il buvait avec soin, resserrant sur le chalumeau de paille sa bouche bien modelée qui faisait naître des idées de douceur, de sommeil, de secret triste et caressant, et qui restait jeune. « Point ne se fane une bouche baisée… »

J'ai pensé fréquemment à cet homme qui n'avait ni esprit ni gaieté, ni la désarmante sottise dont s'épanouissent, confiantes, les femmes. Il n'était paré que de sa fonction. Cent fois j'ai soutenu devant moi-même que rien de lui ne me troublait, pour reconnaître cent fois que ce n'était qu'une partie, la petite partie claire et courte, la partie inutile de la vérité.

« Il a bien fallu que vous les quittiez, répétai-je. Et pourquoi a-t-il fallu ? N'aimez-vous que la victoire ? Ou, au contraire, ne faites-vous aucun cas de cette victoire ? »

Il prit le temps de comprendre. Comme si ma question l'eût enfin rejoint au loin, il s'éveilla, devint vif et haineux. Les paumes de ses

mains claquèrent l'une contre l'autre, et il entrecroisa fortement ses doigts. Je crus qu'il allait enfin invectiver contre invisible, au hasard. Je souhaitais qu'il cédât à la colère, à un désordre quelconque qui me l'eût découvert illogique, faible et féminin, ainsi que toute femme l'exige, au moins une fois, de tout homme… Je souhaitais qu'il levât pathétiquement les yeux au plafond, qu'il montrât de grands yeux enlaidis de blanc vide, au lieu de ces paupières en abat-son, obliques, sagaces, protégeant un regard abaissé de réprouvé fier… Rien n'arriva de ce que je souhaitais, sinon que Damien se mit à parler à petit bruit, à phrases brèves et mal formées, que j'aurais peine à me rappeler et à transcrire, car le sens des mots ne peut se séparer de leur son, ni du débit monotone, mais à chaque instant suspendu, qui aidait Damien tantôt à voiler, tantôt à exprimer le plus profond ressentiment.

Il ne perdit à aucun moment sa dignité, du moins la dignité corporelle de l'homme accoutumé à vivre devant témoin. Il ne lâcha pas la bride à de vieux mots grossiers qui sont au fond de nous tous depuis l'enfance et le collège. Il ne nomma personne et ne commit qu'une faute contre le bon goût, celle de désigner incidemment ses maîtresses par le titre, le grade, la situation sociale de leurs maris ou de leurs amants : « … L'amie d'un grand usinier… Son lord de mari… Mon Dieu, qu'un maître des blés balkaniques peut donc ennuyer une femme !… »

Il parla longtemps. Mon hôtel s'éteignit, nous consentit une lumière réduite, qui tombait de très haut. Un veilleur de nuit en livrée correcte traversa le hall, traînant d'innommables pantoufles.

« … Alors, vous comprenez, disait Damien, et moi ?… Et moi, dans tout ça ? En somme, qu'est-ce que j'ai eu dans tout ça ?… »

Écouter, c'est une application qui vieillit le visage, courbature les muscles du cou, et roidit les paupières à force de tenir les yeux fixés sur celui qui parle… C'est une sorte de débauche studieuse… Non seulement l'écouter, mais le traduire… Hausser jusqu'à son sens secret une litanie de mots ternes, et l'acrimonie jusqu'à la douleur, jusqu'à la sauvage envie…

« De quel droit ? De quel droit ont-elles eu, toujours, plus que moi ? Si encore je pouvais en douter. Mais je n'avais qu'à les voir… Leur plaisir n'était que trop vrai. Leurs larmes aussi. Mais leur plaisir surtout… »

Ici, il ne se permit aucune digression sur l'impudeur féminine. Il eut un imperceptible redressement du buste, pour s'écarter de ce qu'en effet il voyait dans sa mémoire, « subdivisée intérieurement », elle aussi.

« Être leur maître dans le plaisir, mais jamais leur égal… Voilà ce

que je ne leur pardonne pas. »

Il respira, heureux d'avoir si clairement expulsé de lui le motif essentiel de sa grande lamentation à mi-voix. Il se tourna de côté et d'autre comme pour appeler un valet, mais toute la vie nocturne de l'hôtel s'était retirée dans un seul ronflement humain, proche et régulier. Damien se contenta donc d'un reste d'eau gazeuse tiède, essuya posément sa douce bouche, et me sourit gentiment du fond de son désert. La nuit passait sur lui légère, et sa vigueur avait l'air de faire partie d'un particulier ascétisme… Depuis qu'au début de sa confidence il avait successivement isolé, pour les faire briller mieux, la fameuse amie du grand usinier, la lady, la comédienne, il ne s'était servi que du pluriel. Perdu, tâtonnant dans une foule, dans un troupeau, à peine guidé par les repères du sein, de la hanche, par le sillon phosphorescent d'une larme…

« Le plaisir, bon, oui, le plaisir, c'est entendu. Si quelqu'un en ce monde sait ce qu'est le plaisir, ce quelqu'un c'est moi. Mais de là à… Elles vont trop loin. »

Il vida avec force le fond de son verre sur le tapis comme un roulier dans une auberge, et ne s'excusa pas. Ces gouttes d'eau tiédie insultaient-elles une femme, ou toute la horde invisible qui ne craignait pas l'exorcisme ?

« Elles vont trop loin. » Elles vont d'abord jusqu'où l'homme les mène, exigeant, ivre lui-même et titubant de la science qu'il leur verse. Puis : « Où est mon ignorante d'hier ? » soupire-t-il dès le lendemain, « et qu'ai-je de commun avec cette chèvre de sabbat ? »

« Elles vont vraiment si loin ?

– Croyez-moi, dit-il laconiquement. Et elles ne savent pas revenir en arrière. »

Il détourna les yeux d'une manière qui lui était personnelle, ostensiblement et comme un homme qui devant une lettre ouverte se défend de la lire par crainte de refléter sur son visage ce que déloyalement il y pourrait surprendre.

« C'était peut-être votre faute. N'avez-vous jamais donné à une femme le temps de s'habituer à vous, de s'adoucir, de se reposer ?

– Quoi donc ? fit-il railleur. La paix, alors ? La pommade aux concombres pour la nuit et les journaux au lit le matin ? »

Il reprit un petit balancement du buste, à peine sensible, unique aveu d'une fatigue nerveuse. Je respectai le silence, la parole elliptique d'un homme qui n'avait, de toute sa vie, traité avec l'ennemie, ni déposé son armure, ni admis dans l'amour cette décrépitude qu'est le repos…

« En somme, Damien, vous avez, de l'amour, la même conception que les anciennes jeunes filles, qui n'imaginaient le guerrier que l'arme au poing et l'amoureux qu'en état de prouver son amour ?

– Il y a de cela, dit-il condescendant. Les femmes que j'ai connues n'auront pas eu à s'en plaindre. Je les ai bien élevées. Et pour ce qu'elles m'ont donné en échange… »

Il se leva. J'eus peur de reconnaître, pour l'avoir rencontré quelque part et de plus près, ce troqueur déçu. Je craignis de voir rapetisser son énigme et que de don Juan il ne tournât au créancier malheureux. Aussi me hâtai-je de lui répondre :

« Ce qu'elles vous ont donné ? Mais, je pense, leur douleur. Vous n'êtes pas si mal payé ! »

Il me montra alors qu'il n'était ni gouverné par son modèle, ni jaloux de lui :

« Leur douleur…, répéta-t-il. Oui, leur douleur. C'est bien vague. Et je n'y tiens pas autant que vous le croyez. Leur douleur… Je ne suis pas un homme méchant. Je voudrais seulement avoir reçu – quand ce ne serait qu'un moment – ce que j'ai donné. »

Il voulait partir, je le retins encore :

« Dites-moi, Damien… En dehors des hommes à qui je vous vois adresser la parole, avez-vous eu, avez-vous des amis ? »

Il sourit.

« Voyons… Elles ne l'auraient pas souffert. »

Dans son éboulis de femmes, point de drain, point de manche à air respirable… Mais au moment de prendre en horreur la vie de cet homme, je m'avisai rapidement que tout amendement, tout « repentir » de dessin eût fait d'une figure modestement légendaire une pauvre caricature : Damien jovial, consolé de ses mauvaises femmes par de bons amis et leurs tapes sur l'épaule : « N'y pense plus… Viens, l'amitié… » À peine imaginais-je cette chute dernière que Damien me rassura, avec la rigueur qui lui constituait, à défaut d'autres vertus, un respect de soi.

« Je n'ai rien à échanger, je n'ai jamais rien eu à échanger avec les hommes. Pour le peu que je les ai fréquentés, leur conversation, en général, m'écœure, et ils m'ennuient, en outre. Je crois, dit-il en hésitant, je crois que je ne les comprends pas.

– Vous exagérez, Damien. Si l'obligation de gagner votre vie vous avait mis en demeure de vous rapprocher des hommes, de partager l'ordinaire de la vie avec eux, ou si simplement les femmes vous avaient, matériellement, ruiné…

– Ruiné ? Et pourquoi, ruiné ? Que vient faire l'argent dans ce qui nous occupe et qui nous tient – je me demande pourquoi – si tard ici ? »

Il perdait patience et s'en aperçut.

« On vous a appris, reprit-il plus doux, que l'idée d'argent se mêle fatalement à l'amour. On vous a appris… »

Il sourit, dispos malgré la nuit avancée :

« C'est dommage que vous n'ayez pas un fils. Je lui aurais, moi, appris deux mots qu'un homme comme moi doit savoir… »

Je regimbai :

« … et qui lui auraient sans doute été inutiles, car je ne me vois guère un fils qui serait un homme comme vous…

– Ne vous désolez pas, dit-il avec une désobligeante douceur. Tout le monde ne peut pas avoir un fils qui me ressemble. À peine si je m'en connais deux ou trois, et qui sont bien discrets… Je vous dis tout de même les deux mots que vous ne comprendrez pas, et qui sont : "Ne donne rien, n'accepte rien." »

Je restai stupide.

« Vous voyez, constata Damien gaiement. Ça me fait plaisir. J'ai toujours un peu peur que vous ne soyez plus intelligente que les autres. Chère amie, je m'excuse de m'être attardé…

– Attendez, m'écriai-je en le retenant par la manche. Si vous tenez à votre prestige, expliquez-vous. Je n'ai pas toujours du respect pour ce que je ne comprends pas. "Ne donne rien…" et quoi, "rien" ? Ni fleurs, ni couronnes ? Ni bijoux, ni billets de banque, ni objets d'art ? S'agit-il d'un bibelot, de l'or, de la confiance, des biens meubles ou immeubles ? »

Il inclina gravement sa tête ronde et bien façonnée :

« De tout cela justement. Il est difficile de ne pas enfreindre la règle, je le reconnais. Mais on s'aperçoit vite que le bracelet est empoisonné, la bague infidèle, le porte-cartes ou le collier troublent les songes, l'argent court au tripot… »

Je m'égayai de le voir redevenu sentencieux, vain d'une science qu'il inventait, et emphatique comme un sourcier de village.

« Il ne faut pas, dis-je en riant, donner, ni recevoir ? Et si l'amant est pauvre, l'amante indigente, il faut qu'Elle et Lui se laissent délicatement et réciproquement mourir ?

– Laissez mourir », répéta-t-il.

Je l'avais accompagné jusqu'au tambour vitré du hall.

« Laissez mourir, dit-il encore une fois. C'est moins dangereux. Je peux affirmer, sur mon honneur, n'avoir jamais fait don, ou prêt, ou échange, que… de cela… »

Il se servit de ses deux mains pour se désigner d'un geste compliqué qui effleurait, en voltigeant, sa poitrine, sa bouche, son sexe, son flanc. La fatigue sans doute m'aidant, il ressembla à un animal dressé sur deux pattes et dévidant l'invisible. Puis il retomba à sa stricte signification humaine, ouvrit la porte et se mêla aisément à la nuit extérieure, où la mer était déjà un peu plus pâle que le ciel.

Le souvenir de cet homme m'est précieux. Si je n'ai jamais manqué de bons amis, plus rares ont été dans ma vie les amis qui n'étaient pas bons, ceux qu'une sensualité, errante entre eux et moi et comme aérienne, rendait un peu hargneux, brillants, puis éteints… J'ai aimé que Damien fût attaché à son erreur – ainsi nous nommons la foi que nous ne confessons pas. En outre, il satisfait le goût que j'eus toujours pour le vide mystérieux, pour certains êtres privilégiés et leur stabilité dans les équilibres dits paradoxaux, surtout pour la diversité et la fermeté de leur point d'honneur sensuel. Non seulement point d'honneur, mais poésie, comme à Damien qui mettait son lyrisme à « laisser mourir » et aussi à abandonner – » il le fallait bien » – ses amoureuses. Je n'ai jamais voulu l'étonner en lui faisant apercevoir qu'en cet « il fallait bien » résidait sa simplesse, et qu'en pensant calculer il faisait œuvre de poète et de fataliste. Sa besogne ingrate et bien-aimée lui fermait les issues, et j'aurais pu apprendre beaucoup de lui sur lui-même, s'il n'eût, rebelle à toute joute raisonneuse, pratiqué l'empirisme du fauve enseignant ses petits : « Voyez : ainsi je bondis, ainsi vous devez bondir. – Pourquoi ? – Parce que c'est ainsi qu'on bondit. »

J'erre autour de ce souvenir. Si Damien vit, il est plus que septuagénaire. Est-ce le temps de sa délivrance ? Délivré, que vaut-il ? S'il lit ces lignes, et ce livre, où je prétends verser au trésor de la connaissance des sens une contribution personnelle, il sourit, lève son épaule de petit monsieur gris et tranquille. S'il a épousé, sur le tard, une brave personne, il lui tait qu'il a été Damien : c'est sa joie dernière et sa suprême ténèbre. Quelle serait la fin avouable d'un Damien, sinon la mort prématurée ? Mais il n'est pas de mort prématurée pour l'homme qui fit un pareil vœu de conquête, de solitude et de fuite vaine : il eut toujours l'âge de mourir.

Il a incarné ce type d'homme que les autres hommes, unanimes, appellent « un individu dépourvu de tout intérêt ». Confronté, par hasard, avec les hommes ordinaires, c'est lui que j'ai vu gêné, et momentanément désavantagé par leur voisinage. S'ils contaient devant lui des « histoires de femmes », il ne donnait que tout juste la

réplique. Cependant autour de lui se dilatait une zone aussi subtile qu'un parfum, perçue peu à peu des hommes présents, et qui les troublait antipathiquement. Ils s'en expliquaient comme ils pouvaient : « Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, ce type-là ? » me demanda l'un d'eux. « Je ne peux pas le sentir. Je parie que c'est un pédéraste. » Je me mis à rire de ce que le soupçonneux trahissait ainsi sa propre et candide équivoque : il était tout moite d'anxiété, revêche comme une prude tentée, et jetait au suspect des regards de mépris, les mêmes regards justement que j'ai vus, avant qu'elle cédât, à l'une des maîtresses de Damien. Elle aussi le traitait d'« individu », premièrement. Quand elle se levait d'à côté de lui, elle donnait des tapes sur sa jupe comme pour secouer des miettes, et je fus frappée de ce geste comme d'un tic morbide.

« Laissez-la donc, dis-je à Damien.

– Je ne lui dis rien », répondait-il.

De fait, il se bornait à se tenir près d'elle et à lui adresser des paroles assez banales. Toujours elle se levait nerveusement et s'en allait, d'une manière révélatrice, vers une issue : la terrasse du Casino, la fenêtre du salon, une porte de jardin… Il n'en demandait pas davantage, et quittait la place. Quand elle revenait, elle cherchait Damien en aveugle, c'est-à-dire que je voyais battre, flaireuses, les ailes de son parfait petit nez, et qu'elle dérangeait d'une main brusque les sièges vides. C'est elle qui m'a donné à croire que nous respirions tous, autour de cet homme, une sorte de délice que je flatte sans doute en le nommant olfactif, et en le faisant ainsi ressortir au plus aristocratique de nos sens.

La suite fut, entre ces amants, ordinaire. C'est-à-dire que la jeune femme se montra tour à tour éclatante et pâle, farouche et gaie, vieillit tant qu'elle résista, rajeunit avec fougue quand elle ne résista plus. À l'heure où – selon le mot de Damien et sa religion particulière – « il fallut bien », elle disparut comme si Damien l'avait jetée au fond d'un puits.

Sans doute je ternis, à le raconter, ce dispensateur de plaisir, mal récompensé et probablement fort incapable, s'il l'eût voulu, de faire le bonheur d'une seule femme. À sa manière il allait « trop loin », lui aussi, en ce sens qu'il accordait au plaisir qu'il donnait un crédit illimité. L'obsession de la puissance égalerait-elle, pour un amant, l'obsession de l'impuissance ?

Et qu'eût-il dit de rencontrer celle qui abuse l'homme en simulant, par grandeur d'âme, le plaisir ? Mais je suis bien tranquille là-dessus : il a fatalement rencontré Charlotte, et peut-être plus d'une fois.

Elle lui a versé sa vocalise brisée, cependant qu'elle tournait sa tête

de côté, et que ses cheveux couvraient son front, sa joue, son œil mi-fermé, lucide et attentif à la joie de son maître… Les Charlotte ont presque toujours de longs cheveux…

Dans un temps où j'étais – où je me croyais – insensible à Damien, je lui suggérai que nous ferions, pour un voyage, une paire de compagnons courtoisement égoïstes, commodes, amis des longs silences…

« Je n'aime voyager qu'avec des femmes », répondit-il.

Le ton doux pouvait faire passer le mot brutal… Il craignit de m'avoir fâchée et « arrangea tout » par un mot pire :

« Vous, une femme ? Vous voudriez bien… »

*

Un champion, humilié par un autre champion, salue pourtant une vitesse supérieure, une facilité innée de percer l'air et de couvrir la distance. La parole de Damien me blessa assez longtemps ; le hasard voulut qu'elle fût une des dernières. Je n'eus plus guère l'occasion de lui avouer qu'à cette époque-là j'aurais secrètement bien voulu être une femme. Je ne fais pas allusion à un ancien aspect de moi-même, aspect public, dont j'ordonnais, avec ostentation, la légende, les détails extérieurs, le costume. Je vise le véridique hermaphrodisme mental, qui charge certains êtres fortement organisés. Si la parole décrétale de Damien me fâcha, c'est que j'espérais alors dépouiller cette ambiguïté, ses tares et ses prérogatives, et les jeter chaudes aux pieds d'un homme, à qui j'offrais un brave corps bien femelle et sa vocation, peut-être fallacieuse, de servante. Mais l'homme, lui, ne s'y trompait pas. Il me savait virile par quelque point que j'étais incapable de situer, et fuyait, bien qu'il fût tenté. Puis il revenait, plein de griefs et de méfiance. Et je n'eus pas, alors, l'idée d'utiliser l'avertissement que Damien m'avait donné.

Que sert d'avertir l'aveugle ? Il ne se fie qu'à son infaillibilité bien connue d'aveugle et tient à se meurtrir en toute responsabilité. Je me meurtrissais donc, d'une manière obtuse et loyale…

« Il n'y a vraiment pas de quoi, me dit un jour Marguerite Moreno. Pourquoi ne te résignes-tu pas à penser que certaines femmes représentent, pour certains hommes, un danger d'homosexualité ?

– Voilà de quoi panser peut-être ton orgueil et le mien, Marguerite, sinon le reste. Mais si tu dis vrai, qui nous tiendra pour femmes ?

– Des femmes. Seules les femmes ne sont ni offensées, ni abusées

par notre virilité spirituelle. Regarde dans ta mémoire… »

Je l'interrompis d'un signe : c'est entre nous un usage nonchalant que de suspendre la phrase en son beau milieu, dès que celle qui écoute a compris celle qui parle. Marguerite Moreno crut que je l'arrêtais par décence, et elle se tut. On n'imagine pas le nombre de sujets et de mots que bannissent de leur conversation deux femmes qui peuvent se dire tout. Elles s'offrent le luxe de choisir.

« Tant d'hommes ont, dans l'esprit, quelque chose de femelle… Je dis : "dans l'esprit", reprit Moreno.

– J'ai bien entendu, dis-je d'un ton morne.

– … Car sur le chapitre des mœurs, ils sont inattaquables, et même fort intransigeants ! »

Égayée, j'approuvai de la tête.

« … Et braves dans l'acception commune, l'acception, je dirais, militaire du mot. Mais entends-les crier sous l'effleurement d'une coccinelle et le passage d'une abeille ; mais vois-les pâlir lorsque apparaît, noir, le cancrelat, ou son cousin le perce-oreilles !…

– "Vois-les…" Ils sont si nombreux, Marguerite ? »

Elle inclina le front, de cet air docte et sérieux que sur l'écran le spectateur trouve si comique.

« Et nous ? Nous qui constituons leur "péril d'homosexualité", sommes-nous en nombre égal ?

– Très loin de là, et c'est dommage. On s'entend toujours avec un égal, ne le fût-il qu'en nombre. Je n'ai pas fini. J'en suis au cancrelat. Mais n'as-tu pas vu, quand *ils* se laissent aller dans le tête-à-tête à des scènes de violence, n'as-tu pas vu qu'ils n'oublient jamais de tenir leurs yeux attachés, non sur le visage, mais sur les mains de la femme contre qui ils invectivent ?

– Et si c'est un homme ?

– Ils ne font pas de scènes à un homme. Ils le méprisent, car ils le craignent secrètement. Ils aiment mieux le provoquer en duel pour n'avoir pas à causer avec lui. »

J'éclatai de rire – il fait bon mesurer et narguer, d'un peu loin, les griffes des vieux dangers encore grimaçants et vifs…

« … Enfin, poursuivit la voyante, s'ils se trompent souvent à l'expression de notre visage, ils consultent plus sûrement, derrière nous, celle de notre dos… Ah ! qu'ils ont un joli rire, et comme ils pleurent facilement ! »

Elle sacra en espagnol et fit mauvais visage à quelque souvenir.

Puis elle bâilla et céda au sommeil. Son regard puissant et sans sexe s'amollit à peine au moment où elle appuya la tête sur le dossier du fauteuil, en sombrant dans le prompt sommeil des travailleurs entraînés, qui savent récupérer leurs forces et totalisent dix minutes d'assoupissement en autobus et en métro, un quart d'heure aux répétitions sur le tabouret qui figure tantôt un bureau Régence, tantôt une haie d'aubépine, et dix minutes sous les tropiques des studios. Sommeil assis, sommeil accoudé, sommeil des soucieux, des fatigués, des responsables… Elle ressemblait, en dormant, un peu au Dante, un peu à un hidalgo fin, un peu au saint Jean-Baptiste vu par Léonard de Vinci. Coupé le foin précieux de la chevelure, et cachés le sein, la main, le ventre, que reste-t-il de nos dehors femelles ? Le sommeil remporte un nombre incalculable de femmes vers la forme qu'elles auraient sans doute choisie, si l'état de veille ne les entretenait dans l'ignorance d'elles-mêmes. Pareillement, pour l'homme… Ô grâces d'un homme endormi, je vous revois encore ! Du front à la bouche, il n'était derrière ses paupières fermées que sourire, nonchalance et malice de sultane au moucharabieh… Et moi qui aurais « bien voulu », sotte, être tout entière une femme, je le contemplais avec un mâle regret, celui qui avait un si joli rire et s'émouvait d'un beau vers, d'un paysage…

On le rencontre toujours plus d'une fois. Sa seconde apparition nous effraye moins, car nous l'avions cru unique dans l'art de plaire et de nuire. Il diminue en reparaissant.

En rechignant, nous lui conférons des caractères généraux, des signes fatals auxquels il a droit, une anthropométrie qui le banalise. Façonné à l'usage et à l'inimitié de la femme, pourtant il reconnaît de loin, dans un homme, sa propre espèce, son aimable péril de sous-genre ; il ruine rapidement son semblable s'il est obligé de l'affronter, mais de préférence il s'écarte. Car il se sait perdu dès qu'une femme, en parlant de lui, dira « eux », au lieu de dire « Il »…

« N'est-ce pas, Marguerite, qu'un bourreau en série… ? »

Mais Marguerite Moreno dormait, son nez de conquistador tourné vers l'aventure. Son repos profond rendait à sa bouche, petite et ferme, l'expression plaintive, l'acquiescement que lui refuse toujours une veille en armes.

Avec précaution, j'atteignis une couverture légère, et je couvris Chimène et le Cid, étroitement unis dans le sommeil d'un seul corps. Puis j'allai reprendre mon poste au bord d'une table-bureau, d'où mes yeux de femme suivirent, sur le vélin turquoise, une courte et dure main de jardinier, qui écrivait.

Il faut, à une femme, une grande et rare bonne foi, une modestie assez noble pour juger ce qui, en elle, trébuche et verse du sexe officiel dans le sexe clandestin. La bonne foi n'est pas une fleur spontanée, la modestie non plus. C'est Damien qui fut le premier à me désigner, et d'un mot, ma place. Dans sa pensée, je crois que c'était une place de spectateur, une de ces places de choix d'où le spectateur, s'il s'enivre, a le droit de s'élancer pour rejoindre, dûment titubant, la figuration active. Elles ne m'abusèrent pas longtemps, ces images photographiques où je porte col droit, régate, un petit veston sur une jupe plate, une cigarette fumante entre deux doigts. Je pose sur elles un regard moins perçant, à coup sûr, que ne fut celui de l'insigne vieux démon de la peinture, Boldini. Je le vis, pour la première fois, dans son atelier. La robe d'un grand portrait de femme inachevé, une robe en satin blanc aveuglant, d'un blanc de berlingot à la menthe, recevait et rejetait avec violence toute la lumière. Boldini détourna du portrait sa face de griffon et me dévisagea longuement.

« C'est vous, dit-il, qui mettez le smoking le soir ?

– Il a pu m'arriver, pour une soirée costumée…

– C'est vous qui jouez le mime ?

– Oui.

– C'est vous qui êtes sans maillot sur la scène ? Et qui dansez – cosi, cosi – toute nue ?

– Pardon, je n'ai jamais paru nue sur aucune scène. On a pu le dire, et l'imprimer, mais la vérité est que… »

Il ne m'écoutait même pas. Il rit avec une grimaçante finesse, et me tapota la joue en murmurant :

« Bonne petite-bourgeoise… Bonne petite-bourgeoise… »

Il m'oublia sur-le-champ et se remit à dépenser, au bénéfice du portrait à la menthe, sa démonicité manifestée en sauts batraciens, en gloussements, en cris, en coups de brosse magiques, en romances italiennes et en monologues :

« *Fote* énorme ! *Fote* énorme ! » glapit-il soudain.

Il recula de trois bonds, visa la « fote », prit son élan et la lécha, comme par surprise, d'un pinceau subtil :

« … miraculeusement réparée ! »

Il ne s'occupa plus de moi. Une robe vide, éteinte, à peu près blanche, posait pour lui sur un fauteuil. C'est de ce blanc terni que naissaient sur la toile, touche à touche, les blancs de crème, de neige, de papier glacé, de métal neuf, les blancs d'abîme et de bonbon, les blancs de tour de force… Je me souviens que mon chien Toby

tremblait contre mes jambes, et qu'il en savait déjà plus que moi, à coup sûr, sur le devin difforme qui sautelait devant nous…

La « bonne petite-bourgeoise », offensée, sortit dignement, en rectifiant le nœud d'une régate qui venait de Londres, et s'en alla, de son air le plus mauvais garçon, retrouver une compagnie étrange, qui ne vivait plus que d'un reste de vie craintive et de son snobisme épuisé.

Que j'étais donc timorée, que j'étais femme sous ma chevelure sacrifiée, quand je singeais le garçon !… « Qui nous tiendra pour femmes ? Mais, les femmes. » Elles étaient les seules à ne s'y point tromper. À la faveur d'insignes tels que plastron à plis, col dur, parfois gilet, toujours pochette de soie, je fréquentais un monde qui périssait, en marge de tous les mondes. Si les mœurs, les mauvaises et les bonnes, n'ont pas changé depuis vingt-cinq ou trente ans, l'esprit de caste, en se suicidant, mina peu à peu la secte débilitée de laquelle je parle, qui essayait, tremblante de peur, d'exister en dehors de son air respirable, l'hypocrisie. Elle faisait appel à la « liberté individuelle », se posait en égale devant l'imperturbable et solide pédérastie. Elle frondait, mais à mi-voix, le père Lépine qui n'eut jamais le goût de badiner avec le travesti. Elle exigeait des fêtes à huis clos où elle se comportait, en pantalons longs et smoking, le plus civilement du monde. Elle entendait se réserver des bars et des salles de restaurant, aux fins de goûter les coupables plaisirs du jacquet et du bésigue chinois. Puis elle y renonçait, et ses prosélytes intransigeantes ne traversaient pas la rue, ne quittaient pas leur phaéton sans endosser, le cœur battant, un grand manteau sévère de dame patronnesse qui cachait leur complet veston ou leur jaquette bordée…

Chez la plus connue – la plus méconnue – d'entre elles, l'alcool fin, les longs cigares, les photographies équestres d'un cavalier bien assis, un ou deux portraits langoureux de femmes très jolies, parlaient de vie sensuelle et d'effronté célibat. Mais la maîtresse du logis, en sombre ajustement masculin, démentait toute idée de gaieté et de bravade. Pâle sans tache ni rougeur, pâle à la manière de certains marbres romains anciens, imprégnés de lumière, le son de voix étouffé et doux, elle avait, d'un homme, l'aisance, d'excellentes façons, la sobriété du geste, un viril équilibre du corps. Son nom conjugal, au temps où je la connus, inquiétait encore. Ses amis, comme ses ennemis, ne la nommaient que par un titre – mettons « la Chevalière » – et par un prénom, titre et prénom gracieux qui juraient avec sa carrure d'homme solide, réservé, plutôt timide. Venue de haut, elle s'encanaillait comme un prince. Comme un prince, elle eut des sosies. Napoléon III nous valut Georges Ville, qui lui survécut longtemps. La Chevalière ne put empêcher que s'exhibât, blafarde, poudrée,

outrecuidante, une femme-homme qui signait des mêmes initiales que son modèle.

Où chercherais-je, à présent, des commensales pareilles à celles qui, autour de la Chevalière, vidaient sa cave et sa bourse ? Baronnes d'empire, chanoinesses, cousines de tsars, filles naturelles de grands-ducs, fines bourgeoises de Paris ; – vieilles écuyères nées dans l'aristocratie autrichienne, l'œil et la main d'acier… Certaines couvaient, dans une ombre protectrice et jalouse, des femmes plus jeunes qu'elles, des ingénues savantes, l'avant-dernière demi-mondaine authentique de l'époque, quelque étoile de music-hall… De protectrice à protégée, les voix chuchotaient, mais pour la grande déception de l'oreille curieuse : « Comment a marché ta leçon ? Tu la tiens, ta valse de Chopin ? » « Enlève ta fourrure ici, tu te congestionneras, et tu n'auras pas de voix ce soir. Oui, oui, tu sais tout mieux que moi, c'est entendu. J'ai pourtant travaillé avec la Nilsson, moi, mon petit… » « Tt, tt, chérie… On ne coupe pas un baba avec un couteau, voyons… Prends une petite fourchette… » « Tu n'as aucune idée de l'heure, et si je n'y pensais pas pour toi… Quel intérêt as-tu à mettre ton mari de mauvaise humeur en rentrant chaque fois en retard ? »

Chez ces femmes tout ensemble libres et apeurées, qui aimaient les nuits blanches, la pénombre, l'oisiveté, le jeu, je n'ai presque jamais rencontré le cynisme. En paroles, l'allusion leur suffisait. Une seule, une princesse allemande au frais visage de boucher potelé, osait dire, en présentant son amie : « Ma légitime », sur quoi mes secs gentilshommes en jupe fronçaient le nez et fermaient l'oreille. « Ce n'est pas que je me cache, expliquait brièvement la vicomtesse de X., c'est que je n'aime pas me montrer. »

Il en allait autrement de leurs protégées. Une brutale, une cauteleuse jeunesse, souvent cupide, se pressait autour de ces femmes qui tenaient, de leur origine non moins que de leur enfance, un goût du bas complice et du camarade en livrée, partant une inguérissable timidité qu'elles dissimulaient de leur mieux. L'orgueil de donner le plaisir les allégeait de toute autre dignité, elles toléraient qu'une jeune bouche les tutoyât, et elles retrouvaient, sous l'injure, le tremblant et secret divertissement des dîners de leur enfance à la table de l'office…

À l'office, elles avaient eu, dès les premiers pas trébuchants, leurs complices et leurs tourmenteurs. À l'office, elles avaient, comme leurs frères, tremblé, aimé aussi. Il faut bien qu'un enfant aime. Celles de qui je parle dataient, sensiblement plus âgées que moi, d'une époque où l'aristocratie, plus encore que la bourgeoisie riche, remettait sa progéniture à la domesticité. Lequel valait le mieux pour les enfants, du tourmenteur à gages ou de l'allié vicieux ? Mes narratrices ne les

jugeaient pas. Elles ne se souciaient guère d'inventer, quand elles me racontaient froidement les ripailles de l'office, l'alcool versé aux enfants hébétés, la néfaste pitié subalterne qui gavait un jour les nourrissons qu'on oubliait d'alimenter le lendemain… Elles ne mettaient pas à leurs récits le ton larmoyeur des faits divers. Aucune ne revendiquait le grade d'enfant martyr, pas même la fille du duc de X. qui n'avait porté, de six à quinze ans, que des souliers percés, des souliers « commencés » par ses frères et sa sœur aînée. D'un ton uni, parfois un peu goguenard, elle me disait :

« Dans le corridor de nos chambres d'enfants, entre deux portes, ma mère avait donné l'ordre qu'on exilât un petit bonheur-du-jour en bois de rose, incrusté d'un grand médaillon en Sèvres, où brillait le chiffre d'une reine et sa couronne, en diamants. Ma mère n'aimait pas ce petit meuble. Alors, quand nous nous habillions avant de dîner, nous posions nos souliers tout crottés sur le dessus du bonheur-du-jour, à même le médaillon de Sèvres et les brillants, pour faire plaisir à ma mère… »

Mariée à un homme qu'elle haïssait, la même n'avait osé avouer son désespoir de se croire enceinte qu'à un vieux valet, antique corrupteur d'enfants princiers, qu'elle redoutait.

« Il m'a apporté un breuvage, contait-elle attendrie. Lui, lui seul, au monde, a eu pitié de moi… Un breuvage bien mauvais… Je me souviens que je pleurais…

– De douleur ?

– Non… Je pleurais parce que, pendant que j'avalais cette horreur, le vieux m'encourageait en m'appelant tout bas : "*Niña… Pobrecita…*", comme quand j'étais petite. »

Ces bizarres orphelines dessaisonnées, ces tendres pédagogues sur le retour, je n'ai jamais pu me convaincre qu'elles étaient ridicules. Quelques-unes portaient monocle, œillet blanc à la boutonnière, juraient le nom de Dieu et parlaient chevaux avec compétence. Les mâles femmes que j'évoque aimaient, presque autant que la femme, le chaud et énigmatique cheval, buté et sensible. Elles savaient le réduire, l'assouplir entre leurs puissantes petites mains. Un dernier sceptre leur échappa, quand l'âge, et la dureté des temps, leur ôtèrent le fouet et la cravache. Nulle élégance de garage n'a remplacé le chic d'écurie. L'automobile n'est pas une monture ; une voiture mécanique ne rayonne point, psychologiquement, sur son pilote. Mais la poussière des allées du Bois auréole encore, dans mainte mémoire, des cavalières qui n'avaient pas besoin, pour affirmer leur ambiguïté, de monter à califourchon.

Assises sur le beau rein d'un pur-sang osseux, exhaussées par le

socle jumelé d'une croupe alezane où dansaient deux ellipses d'onctueuse lumière, elles se délivraient de la gaucherie de rat équeuté qui affligeait leur démarche. Ce que les femmes en travesti imitent le plus malaisément, c'est le pas de l'homme. « Elles bombent du genou, et elles ne serrent pas assez les fesses », jugeait sévèrement la Chevalière… La mâle, l'amoureuse odeur du cheval ne les quittait pas tout à fait après la promenade. J'ai vu et salué le déclin de ces femmes. Leur charme évanoui, elles essayaient de le raconter, de l'expliquer. Elles essayaient de nous rendre intelligibles leurs succès et le goût insolent qu'elles avaient pour les femmes. L'étonnant est qu'elles y parvenaient… Je ne parle pas ici de la Chevalière qui, par le caractère comme par la taille, les dépassait. Au-dessus d'une cour inquiète et débile, son front blanc, carré, ses yeux anxieux, presque noirs, cherchaient ce qu'elle n'a jamais trouvé : un calme climat sentimental. Car, pendant quarante années et plus, cette femme à dégaine de beau garçon endura la peine et l'orgueil de ne pouvoir lier honnêtement amitié avec des femmes… Ce ne fut pas faute d'essayer, car elle ne demandait rien de mieux, ni de pis. Mais le salace espoir des femmes effarait son très naturel platonisme qui ressemblait bien plus au frémissement contenu, à l'éparse émotion de l'adolescent, qu'à la précise réquisition de la femme. Il y a une vingtaine d'années, elle essayait, avec amertume, de s'en expliquer : « Je ne connais rien d'achevé dans l'amour, me disait-elle, sauf *l'idée* que je m'en fais. Mais… elles ne m'ont jamais permis d'en rester là, – elles, les femmes…

– Pas une ?

– Pas une.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien. »

La Chevalière haussa les épaules. L'expression qui parut sur son visage l'apparenta pour un moment avec celui de Damien, quand il m'assurait qu'« elles vont trop loin… ». Comme Damien, elle sembla contempler quelque chose d'un peu triste, d'un peu repoussant, et faillit parler – comme lui elle se contint.

« Non, je n'en sais rien, répéta-t-elle.

– Qu'est-ce qu'elles espèrent donc, en allant plus loin ? Font-elles un si grand crédit au plaisir, à l'idée du plaisir ?

– Sans doute…, dit-elle, d'un ton indécis.

– Ont-elles au moins une opinion sur ce plaisir spécial ? S'y jettent-elles comme sur une panacée, y voient-elles une consécration ? Le réclament-elles, l'acceptent-elles, plus simplement, comme un

témoignage de confiance ? »

La Chevalière baissa les yeux, détacha la longue cendre de son cigare, fit de la main un geste d'homme discret :

« Cela ne m'appartient pas, dit-elle. Cela ne me regarde même pas.

– Pourtant… »

Elle refit le même geste, et sourit pour me dissuader d'insister :

« Je suis d'avis, dit-elle, que dans les *Nativités* anciennes, le portrait du "donateur" tient beaucoup trop de place dans le tableau… »

La Chevalière eut toujours, elle a encore de l'esprit, un sens vif de la repartie. Les années la changent peu et lui laissent son sourire, difficile à peindre, difficile à oublier. Ce sourire, ce sourire de « donatrice » qui méprisait ses dons, ne me découragea pas encore de l'interroger. Mais elle était farouche et repoussait ce sujet de conversation, auquel je rattache pourtant un mot qui lui échappa, un jour qu'on détaillait devant elle une femme laide, en ces termes :

« Celle-là, si elle n'avait pas sa paire d'yeux…

– Qu'est-ce qu'il faut donc de plus qu'une paire d'yeux ? » demanda la Chevalière.

Je la connus, en effet, férue des prunelles transparentes, et quand je lui dis qu'elle partageait avec Jean Lorrain l'obsession des yeux verts ou bleus, elle se fâcha :

« Oh ! mais ce n'est pas du tout la même chose. Jean Lorrain, il s'embarque sur des yeux verts, pour aller… nous savons où. C'est un homme à qui l'abîme n'a jamais suffi… »

Le mot vaut mieux que son époque et que la littérature de 1900, boursouflée d'envoûtements et de masques, de messes noires, de décapitées bienheureuses dont le chef vogue parmi des narcisses et des crapauds bleus. Pour un cœur timide, exalté en silence et perpétuellement adolescent, dans quel élément plonger, sinon le regard, et descendre, et perdre bienheureusement la vie entre l'algue et l'étoile ?

La séduction qui émane d'un être au sexe incertain ou dissimulé est puissante. Ceux qui ne l'ont jamais subie l'assimilent au banal attrait des amours qui évincent le principe mâle. C'est une confusion grossière. Anxieux et voilé, jamais nu, l'androgyne erre, s'étonne, mendie tout bas… Son demi-pareil, l'homme, est prompt à s'effrayer, et l'abandonne. Il lui reste sa demi-pareille, la femme. Il lui reste surtout le droit, même le devoir, de ne jamais être heureux. Jovial, c'est un monstre. Mais il traîne incurablement parmi nous sa misère de séraphin, sa lueur de larme. Il va du penchant tendre à l'adoption

maternelle… C’est toujours à la Chevalière que je me reporte. C’est à elle qu’il arriva le plus souvent de se meurtrir à la femme – la femme, guide chuchoteur, présomptueux, étrangement explicite, qui lui prenait la main : « Viens, je vais te découvrir à toi-même…

– Je ne suis ni cela, ni, hélas ! autre chose…, disait la Chevalière en quittant la petite main impure. Ce qui me manque ne se trouve pas en le cherchant. »

Elle est celui – ou celle – qui n’a point de semblable. Elle crut, selon la rencontre, que son semblable avait pris les traits d’une jeune femme, puis d’un beau jeune homme – mais oui, d’un jeune homme, pourquoi non ? – si beau que l’amour semblait désespérer de lui, qui d’ailleurs ne se retenait à personne… Il donnait à la Chevalière un nom tel qu’elle en rougissait de joie et de gratitude ; – il la nommait « mon père »… Mais elle vit bien qu’elle s’était encore abusée, et qu’on n’adopte guère que ce que l’on a réellement enfanté…

« Quand même, soupire parfois la solitaire, il ne faut pas que je me plaigne, – j’aurai été un mirage… »

Autour d’elle, au-dessous d’elle, une vie frondeuse et craintive gravitait. Elle servait de modèle, de cible, et l’ignorait. Calomnies et louanges parlaient d’elle, répétaient son nom au sein d’un tumulte sourd, presque souterrain, qui montait surtout de petits tripots amicaux, d’exigus cinémas de quartier où les amies se rendaient par groupes – de rez-de-chaussée agencés en restaurants, obscurs, bleus de fumée. Quelque cave montmartroise aussi hébergeait ces inquiètes, traquées par leur propre solitude et qui se rassérénaient entre des murs bas, sous la rude tutelle d’une camarade-tenancière, au grésillement onctueux d’une vraie « fondue » vaudoise, au contralto rugissant d’une camarade-artiste qui leur chantait des romances d’Augusta Holmès… Le même besoin de refuge, de chaleur, d’ombre, le même effroi de l’intrus et du curieux amenaient là des amies dont les visages, sinon les noms, me devenaient vite familiers. L’absence de littérature – et de littératrices – m’était douce, comme m’était légère la gaieté vide des propos, et divertissantes certaines joutes de regards, certaines traîtrises à peine exprimées, aussitôt comprises, et l’apparition de la férocité ; je me plaisais à la promptitude admirable dans le langage muet, dans l’échange de la menace, de la promesse, comme si, le lent mâle écarté, tout message de femme à femme devînt clair, foudroyant, limité à un petit nombre infaillible de signes…

Toutes les amours tendent à créer une atmosphère d’impasse. « Voilà, c’est fini, nous sommes arrivées, au-delà de nous deux il n’y a plus rien, même pas une route pour l’évasion », murmure à son amie l’amie, qui tient le même langage qu’un amant. Et pour preuve, elle lui montre la voûte basse, la lumière étouffée, des femmes à leur image,

lui fait écouter la rumeur masculine réduite au bourdonnement d'un lointain péril…

J'aimais, à cette époque ancienne de ma vie – et mieux encore que l'air enclos, sourd, rassurant de l'impasse –, l'agencement décoratif, le style cul-de-sac de ces havres. J'eus la simplicité de m'étonner que des termitières où se perpétuaient l'usage du curaçao à la glace, du café-cognac, le respect du roman en fascicules et du théâtre de drame, communiquassent avec une autre affiliation, beaucoup moins souterraine, beaucoup plus littéraire. Dans ce dernier groupe éclatant, lettré, fortuné, qui couvrait d'insolence sa gracieuse débilité de coterie, elle brillait déjà, l'étrangère de qui l'on oublie le nom véritable, mais qui nous a laissé ses vers et la mémoire de son pseudonyme très français : Renée Vivien.

*

Je possède encore une trentaine de lettres que m'écrivit Pauline Tarn. J'en avais bien davantage. Les unes m'ont été dérobées ; les plus courtes, les moins jolies, je les ai données à des fanatiques de Renée Vivien. Il y en eut aussi d'égarées…

Si je publiais la correspondance d'un poète qui ne cessa de se réclamer de Lesbos, elle n'étonnerait que par sa puérilité. J'insiste sur cet enfantillage très particulier, hors de propos, faudrait-il écrire : hors de la sincérité ? Le charmant visage de Renée ne reflétait qu'une partie de cette puérilité, par la joue renflée et suave, duvetée, la lèvre supérieure naïve, relevée, à l'anglaise, sur quatre petites dents. Un brillant et fréquent sourire illuminait ses yeux couleur de châtaigne, tantôt bruns, tantôt verdissants au soleil. Elle portait longs ses beaux cheveux d'un blond d'argent, fins, plats, et les massait sur le haut de sa tête d'où ils se dénouaient, brin à brin, comme une paille fine…

Il n'est pas un trait de ce jeune visage qui ne me soit présent. Tout y disait l'enfance, la malice, la propension au rire. Où chercher, entre la chevelure blonde et la tendre fossette du menton effacé et faible, un pli qui ne fût point riant, l'indice, le gîte de la tragique tristesse qui rythme les vers de Renée Vivien ? Je n'ai jamais vu Renée triste. Elle s'écriait, flanquant de l'*h* anglais toutes les dentales : « Ah ! mon pethit Coletthe, que cetthe vie est déghouthanthe ! », sur quoi elle éclatait de rire. Dans maint billet, je retrouve la même exclamation. Souvent même elle écrit en toutes lettres : *Est-ce que cette existence n'est pas une pure emmerdation ? J'espère que cela va bientôt finir.* Impatience que ses amis trouvaient plaisante ; espoir qui ne fut point déçu : elle mourut dans sa trentième année…

Nos rapports amicaux n'eurent, cela va de soi – je devrais écrire : « cela va de moi » –, rien de littéraire. Si je suis farouche sur le point de la littérature, et avare de paroles sauf que volontiers je m'écrie d'admiration, je rencontrai chez Renée une parfaite pudeur de métier, un silence de bonne compagnie. Ses livres, qu'elle me donnait, elle les cachait chaque fois sous un bouquet de violettes, un panier de fruits, un lé de soierie orientale… Elle m'a dissimulé les deux aspects littéraires de sa brève existence : sa tristesse et son travail. Où travaillait-elle ? À quelles heures ? Le spacieux, sombre, fastueux et changeant logis de l'avenue du Bois ne parlait point de travail. On a peu et mal dépeint ce rez-de-chaussée de l'avenue du Bois. Hormis quelques bouddhas géants, tous les meubles bougeaient mystérieusement, provoquaient un temps la surprise et l'admiration, puis s'en allaient…

Parmi des merveilles instables, voilée, mieux que vêtue, de noir ou de violet, à travers la nuit odorante des salons barricadés de vitraux, dans un air épaissi de rideaux, de fumées d'encens, Renée errait. Trois ou quatre fois, je la surpris accotée dans un coin de divan et crayonnant sur ses genoux. Elle se levait d'un air coupable et s'excusait : « Ce n'est rien… J'ai fini thout de suithe… » Son long corps sans épaisseur, penché, portait comme un lourd pavot la tête et les cheveux dorés, et de grands chapeaux chancelants. Elle tendait en avant ses longues mains tâtonnantes. Ses robes couvraient ses pieds, elle allait frappée d'une gaucherie angélique et perdait en marchant ses gants, son mouchoir, son ombrelle, son écharpe…

Elle donnait tout, et sans cesse : les bracelets sur ses bras s'ouvraient, le collier glissait de son cou de victime… Elle semblait s'effeuiller. Son corps ployant refusait tout relief de chair.

La première fois que je dînai chez elle, trois cierges de cire brune pleuraient dans de hauts chandeliers et ne dissipaient pas les ténèbres. Une table basse, venue d'Extrême-Orient, offrait, pêle-mêle, les languettes de poisson cru roulées sur des baguettes de verre, le foie gras, les écrevisses, des salades au sucre et au poivre, un Piper-Heidsieck brut très bien choisi et des cocktails – déjà – d'une exceptionnelle roideur. Suffoquée d'obscurité, mise en défiance par le feu inconnu des alcools russes, grecs, chinois, je ne mangeai qu'à peine. Je me souviens que la belle humeur de Renée, rieuse, vive, un halo faible de lumière tremblant sur ses cheveux d'or, m'attrista comme celle des enfants aveugles qui rient et jouent agilement sans le secours de la lumière.

Je ne crus pas qu'une amitié véritable pût me venir de cette rencontre, à la faveur de ce luxe noyé d'ombre, pour cette longue jeune fille qui vidait son verre avec l'air d'inadvertance qu'on voit,

dans les noces bourgeoises, aux demoiselles d'honneur.

Elle porta à ses lèvres, entre autres, un verre empli d'un trouble élixir, où flottait une cerise harponnée d'un cure-dent… Je lui mis la main sur le bras :

« Ne buvez pas. »

Elle ouvrit grand les yeux, et les cils de sa paupière d'en haut touchèrent ses sourcils.

« Pourquoi ?

– Je l'ai goûté, dis-je avec embarras. C'est… Ce n'est pas buvable… Faites attention… C'est je ne sais quel vitriol… »

Je n'osais pas lui dire que je soupçonnais une farce sournoise. Elle rit, montra toutes ses dents fraîches :

« Mais ce sont *mes* cocktails, mon pethit Coletthe. Ils sont excellents. »

Elle vida le verre d'un trait, ne haleta ni ne cilla, et sa joue arrondie garda sa florale blancheur.

Ce n'est pas ce soir-là que je m'avisai qu'elle se nourrissait d'une cuillerée de riz, d'un fruit, surtout d'alcool. Ce soir-là, rien ne pouvait dissiper le malaise, la défiance physique qu'engendraient un lieu nouveau agencé pour frapper de surprise les convives, la quasi-obscurité, et, sur leurs plats hispano-mauresques, sur leurs assiettes de jade, de vermeil, de porcelaine chinoise, des mets venus de trop loin…

Je devais, pourtant, revoir souvent Renée Vivien.

Nous découvrîmes que sa maison et la mienne communiquaient, grâce à deux cours-jardins, divisées par une grille, que la concierge porte-clefs n'était point incorruptible ; ainsi je pus me rendre, sans emprunter la voie banale, de la rue de Villejust à l'avenue du Bois. J'usai rarement de cette facilité. En passant, je toquais de l'ongle aux vitres du rez-de-chaussée sur cour qu'habitait Robert d'Humières. Il ouvrait sa fenêtre, et me tendait, brassée de neige, trésor immaculé, sa chatte blanche aux yeux bleus, Lanka : « Je vous confie, me disait-il, ce que j'ai de plus précieux. »

Vingt mètres encore et j'affrontais, chez Renée, l'air qui, comme une eau épaisse, retardait mes pas, l'odeur de l'encens, des fleurs, des pommes bletties. C'est peu de dire que j'y suffoquais d'obscurité. J'y devenais intolérante, presque malfaisante, sans lasser la patience de l'ange filiforme qui vouait aux bouddhas des offrandes de pommes d'api. Un jour que le vent printanier effeuillait dans l'avenue les arbres de Judée, j'eus la nausée de tant de parfums funèbres et je voulus ouvrir une fenêtre : la fenêtre était clouée. Quel appoint qu'un tel

détail, quelle fioriture sur un thème déjà riche ! Tant de rougeoiements, de reliefs d'or dans les demi-ténèbres, de voix chuchoteuses derrière les portes, de masques chinois, d'instruments anciens muets, pendus aux murs, et qui ne gémissaient vaguement qu'au choc d'une porte sous ma main brusque… Chez Renée Vivien, j'aurais voulu rajeunir pour avoir un peu peur. Mais l'impatience me reprenait, et j'apportai un soir une offensante, une inadmissible grosse lampe à pétrole, et la plantai tout allumée devant mon couvert. Renée en pleura à grosses larmes, d'une manière enfantine, il est juste d'ajouter qu'elle se consola de même.

Elle avait beau inviter, en même temps que moi, pour que je fusse contente, deux ou trois de mes amis préférés, notre intimité ne semblait faire aucun progrès réel. Attablés dans l'ombre, ou dans l'ombre étendus commodément, pourvus de chère rare et de boissons, de tabac turc en cigarettes, de blond tabac chinois dans des pipettes d'argent, nous demeurions un peu roides et inquiets, comme si la jeune hôtesse et nous-mêmes appréhendions le retour inopiné d'un « maître » absent et inconnu.

Ce « maître » de qui personne ne prononçait le nom de femme, nous avions vaguement l'air d'attendre qu'une catastrophe le projetât au milieu de nous, ou qu'un exorcisme le dissipât. Mais il ne faisait que dépêcher à Renée des messagers invisibles et chargés, porteurs de laques, de jades, d'émaux, d'étoffes… Une collection de monnaies d'or anciennes de la Perse vint, brilla, disparut, laissant la place à des vitrines de papillons et d'insectes exotiques qui reculèrent à leur tour devant un bouddha colossal, un jardin d'arbustes à feuilles de cristal, à fruits de pierres précieuses… D'une merveille à l'autre, Renée allait, incertaine, déjà détachée, et témoignant d'une modestie indifférente de gardienne.

Si je me reporte aux changements qui peu à peu me rendirent Renée plus intelligible, je crois que quelques gestes, quelques mots d'abord, me l'éclairèrent d'une lumière différente. Il y a des êtres qui se transforment par enrichissement, d'autres n'acquièrent une vie réelle qu'en se dépouillant, et leur misère seule les crée. Quand commençai-je de pouvoir oublier que Renée Vivien était poète, c'est-à-dire de lui témoigner un intérêt véritable ? Sans doute un soir de dîner chez elle, soir de chère épicée et de breuvages inquiétants – mais je ne me fiais qu'à une coupe ou deux de champagne brut, parfait –, soir gai et pourtant inexplicablement guindé, soir où la gaieté de Renée fut attentive à rire, empressée à fêter, hors de toute mesure, le moindre mot plaisant.

Elle était, par exception, habillée d'une robe blanche qui découvrait son jeune cou penché, sa nuque d'où pleuvaient toujours, décoiffés,

ses doux cheveux plats, qu'elle n'ondulait jamais… Entre deux répliques, sans qu'aucun trouble l'eût présagé, elle laissa aller contre le dossier de son siège son buste fin et creux, et sa tête pendit, les yeux clos, sur sa poitrine… Je revois les deux longues mains qui reposèrent, ouvertes et mortes, sur la nappe… Cette sorte de syncope dura moins de dix secondes, et Renée reprit vie sans embarras : « Je vous demande pardon, mes pethits enfants, je crois que je dormais… » Et elle s'élança dans le débat qu'elle avait quitté pour la mort passagère d'où elle revenait, munie d'étranges forces et d'une irritation égarée :

« Ce B., s'écria-t-elle, je ne veux plus qu'on me parle ici de ses vers. Il n'a *aucun* thalent. Ce B., c'est… Attendez, je sais ce que c'est. C'est un c… à plume. Voilà. Un c… à plume, c'est un c… à plume… »

Le mot tombait, gros, bref, dans notre silence. Tous, nous eussions été capables de proférer le même mot, de bouche à oreille, entre haut et bas. Mais sur les traits enfantins de Renée, en même temps qu'elle répétait le gros mot, régnait une éclipse qui les privait de signification, d'âge, et révélait un profond désordre…

Le dément précautionneux se perd, s'il laisse une seule fois l'œil sain, par une seule et étroite brèche, surprendre et profaner son univers cadenassé. Après, c'est l'œil sain qui change, s'émeut, s'éprend du mystère qu'il a entrevu et ne cesse de l'interroger. Plus l'insane est fin, moins il résiste à cette sollicitation de l'être normal. Je sentis que la modulation de Renée – en moi-même je comparais Renée à une douce mélodie, un peu plate en dépit de ses harmonies laborieuses – approchait.

Chez le costumier Pascaud, dix jours avant le bal costumé que donna Robert d'Humières, au théâtre des Arts qu'il dirigeait, Renée Vivien, en se rhabillant après l'essayage de son costume – elle voulait figurer Jane Grey sur le billot, telle qu'hélas ! Paul Delaroche l'a peinte –, endossa par erreur, en place de son manteau noir, mon manteau noir.

« Il vous va presque bien, lui dis-je en riant. Mais il vous manque encore quelque chose pour le porter dignement, quelque chose, là… et là… À part ça…

– Il me va… presque bien ?… répéta Renée. Presque bien… »

Je lui revis un visage obscurci, la bouche entrouverte et stupide… Elle balbutia :

« C'est un grand malheur… Un grand malheur que vous m'annoncez là… »

Elle mesurait, d'un regard morne, l'agréable ponette – genre cob – que j'étais dans ce temps-là… Elle se ressaisit assez rapidement et nous

nous séparâmes. Le soir, on me remit, de sa part, ce mot adressé à mes amis, figurants du tableau vivant de Jane Grey, et à moi :

Mes enfants, il m'arrive le plus grand malheur qui pouvait m'atteindre : j'ai engraissé, par inadvertance, de dix livres. Mais j'ai encore dix jours, avant notre bal, pour les perdre, c'est suffisant, il faut que ce soit suffisant, car je ne dois, à aucun prix, dépasser le poids de cinquante-deux kilos. Ne me cherchez pas, je vais dans un endroit inconnu de tous. Comptez sur moi, je serai là dans dix jours, et sous les armes pour le bal.

Votre

RENÉE.

Elle tint parole. Nous sûmes, plus tard, qu'elle avait passé dix jours au pavillon Henri-IV à Saint-Germain. Le matin, elle buvait un verre de thé, et marchait dans la forêt jusqu'à ce que ses forces l'abandonnassent. Alors, elle buvait encore du thé corsé d'alcool, se couchait presque évanouie, et recommençait le lendemain avec la force inépuisée des extravagants. « Nous faisions peut-être vingt kilomètres », avoua plus tard sa compagne. « Je ne sais pas comment Mademoiselle tenait debout… Moi qui mangeais, je n'en pouvais plus… »

Les dix jours écoulés, Renée nous rejoignit à 11 heures, au théâtre des Arts. Elle était très jolie dans son costume, fardée, l'orbite creuse, les cheveux libres sur une épaule, et gaie avec égarement. Elle eut encore la force de figurer Jane Grey, les mains liées, la nuque blanche, versant sur le billot un flot de cheveux blonds, avant de tomber sur la scène, derrière la toile de fond, en proie aux plus tristes et aux plus violentes manifestations d'un empoisonnement d'alcool, aggravé par l'inanition et quelque « doping »…

Voilà un bien pauvre secret, l'aveu d'une névrose bien ordinaire ? Oui, si l'on veut se contenter d'une seule certitude, et je m'en contentai, un temps… Un temps assez court : Renée se mourait quand on me révéla par quelle ruse, d'une simplicité sinistre, elle buvait sans que personne à Paris, personne à Nice dans la petite maison du Parc Cessoles, pût la surprendre à boire…

À côté de la salle de bains, dans un cabinet qui tenait lieu de lingerie, cousait sa docile femme de chambre. Vive, maladroite, se heurtant aux meubles, Renée requérait à tout moment l'aide de… disons Justine, car elle ne se nommait point Justine :

« Mon pethit Justhine, recousez-moi vite cette agrafe… Avez-vous repassé ma robe brodée, mon pethit Justhine ? Vite, mon ruban de soulier qui est défait… Oh ! ces gants neufs qui ont encore leur étiquetthe, enlevez-la, mon pethit Justhine… S'il vous plaît, Justhine, dithes à la cuisinière que ce soir… »

Derrière le battant de la porte qui demeurait ouverte, on n'entendait qu'un murmure de répons : « Oui, Mademoiselle… Bien, Mademoiselle… », et la femme de chambre ne quittait pas sa chaise de couseuse. À chaque apparition de Renée, Justine n'avait qu'à se pencher un peu, pour atteindre, sous sa chaise, un des gobelets pleins cachés par sa jupe. Elle le tendait en silence à Renée, qui le vidait d'une haleine et passait de la lingerie à la salle de bains où l'attendait, ponctuellement renouvelé, un verre d'eau laiteuse, troublée de parfums. Elle se gargarisait, recrachait à la hâte. Pour avoir vu, flairé ce verre parfumé, des passants ont cru et affirmé que Renée Vivien buvait de l'eau de toilette… Ce qu'elle absorbait si follement ne valait pas mieux.

Le matin, menant en laisse ma mémorable chatte Prrou dans l'avenue, au long des marges de gazons qu'elle aimait, je rencontrais parfois Renée, toujours un peu parée, dans la rue, comme pour un dimanche sur le mail… Elle montait en voiture, mettait le pied sur l'ourlet de sa longue robe, accrochait sa manche à la poignée de la portière…

« Où allez-vous si tôt, Renée ?

– Je vais achether mon bouddha. J'ai dhécidhé d'en achether un thous les jours. N'est-ce pas une bonne idée ?

– Excellente. Bonne promenade ! »

Elle se tournait pour agiter la main vers moi, et son grand chapeau tanguait. Pour le retenir, elle levait le bras qu'elle avait passé dans l'anse de son sac, et son sac, mal fermé, répandait une quantité de billets de banque froissés. Elle s'écriait : « Oh ! mon Dhieu ! » et riait gentiment. Enfin le fiacre, le grand chapeau, la robe à l'ourlet décousu s'éloignaient, et près de ma chatte en laisse qui grattait hygiéniquement le gazon, je restais à songer : « L'alcool… la maigreur… La poésie, le bouddha quotidien… Ce n'est pas là tout. Où est le fond sombre de ces enfantillages ? »

Qu'on m'excuse d'avoir compris dans le nombre de ces « enfantillages » le mot « poésie ». Renée Vivien a laissé des vers nombreux, d'une grâce, d'une force, d'un mérite inégaux, inégaux comme le souffle humain, comme les pulsations de la douleur humaine. Le culte qu'ils chantent attira sur eux la curiosité, puis l'engouement ; aujourd'hui ils ont désarmé l'indignation même des

plus bas moralistes – et c'est un sort que je n'aurais osé leur promettre s'ils n'avaient chanté que l'amour de Chloé pour Daphnis, car le plus bas moraliste suit les modes et fait parade de largeur d'esprit. En outre, l'œuvre de Renée habite une région de tristesse élevée, où les « amies » rêvent et pleurent autant qu'elles s'y enlacent. Admirablement au fait de notre langue, rompue aux rigueurs du mètre français, Renée Vivien trahit sa qualité d'étrangère – c'est-à-dire l'assimilation ralentie des chefs-d'œuvre français – en n'exsudant son baudelairisme qu'entre les années 1900 et 1909. C'était, pour nous autres, un peu tard.

À la découvrir faillible, maniaque, atteinte d'un délabrement qu'elle espérait tenir secret, ma sympathie pour Renée se changeait en amitié. L'amitié n'est pas toujours discrète, la mienne alla jusqu'à poser une étrange question :

« Renée, est-ce que vous êtes heureuse ? »

Renée rougit, sourit, puis brusquement se guinda :

« Mais, bien sûr, mon pethit Coletthe. Pourquoi voudriez-vous que je ne sois pas heureuse ?

– Je n'ai pas dit que je le voudrais », répartis-je sèchement.

Et je m'en allai, mécontente de nous deux.

Mais, dès le lendemain, le rire embarrassé de Renée s'excusait et elle battait l'air autour de moi, à grands bras maladroits et affectueux, comme si elle eût cherché l'accès de ma confiance. Je remarquai sa nonchalance, les meurtrissures de ses paupières, et je lui demandai si elle se sentait malade.

« Non, pas dhu thout », protesta-t-elle vivement.

Elle bâilla derrière sa main, et me donna les raisons de sa lassitude en termes si limpides que je n'en croyais pas mes oreilles… Elle ne s'en tint pas là… Quelle neuve chaleur fondait sa réserve et mûrissait la confidence ? Elle ne s'encombra d'aucune équivoque, et parla non pas de l'amour, mais du plaisir. Bien entendu, il s'agissait du seul plaisir qu'elle pût avouer, j'entends celui qu'elle prenait avec une amie. Puis il fut question des plaisirs d'une autre époque, d'une autre amie, et de regrets et de comparaisons… Sa manière de parler de l'amour physique était un peu celle des petites filles qu'on forme pour la débauche : innocente et crue. Le plus curieux de ces aveux extravagants et calmes, où Renée ne quittait pas le ton du tranquille papotage, accordé bizarrement aux termes les moins ambigus, c'est qu'ils révélaient une considération immodeste pour « les sens » et la technique du plaisir… Lorsque derrière le poète qui chante la pâleur des amantes, les sanglots et les aubes désolées, j'entrevis paraître,

comptant sur ses doigts, nommant choses et gestes par leur nom, l'ombre tatillonne, jalouse et libertine de « Mme Combien-de-fois », je mis fin sans grands ménagements à l'indiscrétion de la jeune bouche mi-consciente. Je crois que je dis à Renée que certaines libertés de propos lui allaient comme un haut-de-forme à un singe… Il me reste, de l'incident, un billet bref, et d'un tour imposant :

Vous m'avez gravement offensée hier soir, Colette. Je ne suis pas de celles qui pardonnent. Adieu.

RENÉE.

Mais l'autre Renée, la bonne, la charmante, me fit tenir un second billet deux heures après le premier :

Pardonnez-moi, mon petit Colette, je vous ai écrit Dieu sait quoi. Mangez ces belles pêches à ma santé et venez me voir. Venez dîner le plus tôt que vous pourrez et amenez nos amis.

Je n'y manquai pas, bien que je reprochasse à ces agapes entre trois cierges, auxquelles Renée conviait parfois une harpiste, parfois un récitant, leur singulier caractère de clandestinité. Mais, sur le seuil de son appartement qui fleurait toujours, comme je disais, « l'enterrement de riche », nous croisâmes Renée de noir vêtue, en apprêt du soir, agitée, chuchotante :

« Non, mes enfants, vous ne vous thrompez pas, c'est bien ce soir… Metthez-vous à thable, je reviens thrès vite : je le jure par Aphrodithé ! Il y a des écrevisses, du foie gras, du vin de Chio, des fruits des Baléares… »

Elle bronchait sur les marches, se hâtant. Elle tourna vers moi sa tête d'or, cœur lumineux d'une grosse ruche de velours sombre, et revint :

« Chut, me jeta-t-elle dans l'oreille. Je suis réquisitionnée. *Elle* est therrible en ce moment.

Contraints, mystifiés, nous restâmes, nous attendîmes… et Renée ne rentra pas.

Une autre fois, elle dîna gaiement, je veux dire qu'elle nous regarda dîner, et se leva au dessert, rassembla d'une main incertaine de longs gants, un éventail, un petit sac de soie :

« Mes enfants, je suis obligée… Voilà… »

Elle n'acheva pas, éclata en larmes et s'enfuit. Une voiture

l'attendait dehors et l'emmena. En dépit de mon vieil ami Hamel (Hamond de *La Vagabonde*) qui aimait paternellement Renée et intercédait pour elle, je rentrai chez moi avec dignité, jurant de ne jamais revenir… et je revins. Car l'amitié qu'on voue à un être humain, désagrégé déjà, déjà incliné dans le sens de sa chute, n'obéit pas aux suggestions de l'amour-propre. Quand je retournai, pressée par un billet laconique, chez Renée, je la trouvai assise en amazone sur le bord de la baignoire dans la salle de bains, pièce rudimentaire, froide, laide. Comme elle était pâle, ses longues mains tremblantes, sa maigreur absurde serrée dans une robe noire, je la saluai, pour l'égayer, du nom de « Muse de Lévy-Dhurmer ». Elle n'entendit pas.

« Je pars, dit-elle.

– Oui ? Où allez-vous ?

– Je ne sais pas. Mais je suis en danger, *elle* me thuera. Ou bien *elle* va me remmener de l'autre côté de la terre, dans des pays où je suis à sa merci… Elle me thuera.

– Poison ? Revolver ?

– Non. »

En quatre mots elle m'expliqua comment elle pouvait périr. Quatre mots d'une clarté à faire fermer les yeux. Ceci ne vaudrait pas d'être conté, si Renée n'avait ajouté :

« Avec elle je n'ose pas simuler ni mentir, parce qu'elle met à ce moment-là son oreille sur mon cœur. »

Je préfère croire que ce détail et le « danger », qui semblent tous deux empruntés à *Monsieur du Paur*, de P.-J. Toulet, furent conçus sous l'invasion de l'alcool. Peut-être même que l'épuisante amie n'a jamais existé. Peut-être, invisible, dut-elle sa force, sa quasi-tangibilité au dernier effort, au dernier miracle d'une imagination qui, perdant sa voie, enfanta, en place de nymphes, des goules ?…

Pendant que je voyage – tournées Baret, music-hall –, j'ignore que Renée est bien près de mourir. Elle va diminuant, refusant toujours de manger. Dans les éblouissements ocellés, les lumières boréales de la faim, elle croit voir les flammes de l'enfer catholique. Quelqu'un, dans son entourage, les attise, les lui dépeint ? Mystère. Affaiblie, elle se fait humble, se convertit. Son paganisme tenait si peu à elle… La toux, la fièvre ébranlent son flanc vide. Le hasard m'a épargné la vue de Renée mourante, puis morte. Elle emporta plus d'un secret, et sous son voile violet Renée Vivien, le poète, emmena – col ceint de pierres de lune, de béryls, d'aigues-marines et autres joyaux anémiques – l'immodeste enfant, la petite fille intempérante qui m'enseignait, avec une compétence désinvolte : « Il y a moins de manières de faire

l'amour qu'on ne dit, mais plus qu'on ne croit… » Blonde, la joue frappée de fossettes, avec une tendre bouche rieuse, de grands yeux doux, elle fut quand même tirée vers le dessous de la terre, vers tout ce qui n'est pas l'affaire des vivants. Par quelle main tirée ? J'aurais voulu savoir dans quelle mesure l'Inexorable aida les forces qui halèrent en bas l'éphémère, la fondante créature. Comme tous ceux qui n'employèrent jamais leur vigueur jusqu'à ses limites, je suis hostile aux consumés. La consomption volontaire m'apparaît toujours comme une sorte d'alibi. J'ai peur qu'il n'y ait pas assez de différence entre l'habitude de la volupté et, par exemple, l'habitude de la cigarette. Un fumeur, une fumeuse introduisent et excusent l'oisiveté dans leur vie autant de fois qu'ils allument une cigarette.

L'habitude voluptueuse, quoique moins tyrannique que celle du tabac, arrive à s'imposer. Ô plaisir, bélier qui te fêles le front, et qui recommences ! C'est peut-être la seule curiosité déplacée, celle qui s'obstine à connaître, en deçà de la mort, ce qu'il y a un peu au-delà de la vie… Les consumés des sens ont toujours commencé par s'élancer, en grand appareil d'énergumènes, dans un gouffre. Mais ils remontent. Et ils contractent une routine du gouffre : « Il est 4 heures… À 5 heures, j'ai mon gouffre… » Il est possible que cette jeune femme poète, qui repoussa les lois de l'ordinaire amour, était sage, jusqu'à son abîme personnel de 8 heures et demie du soir. Abîme imaginé ? Les goules sont rares.

*

Goule, vampire… Ainsi nommait-on une femme, morte maintenant, qui connut le pire de sa renommée il y a trente-cinq ou quarante ans. Amalia X., ma vieille camarade, comédienne de tournées, me l'a dépeinte laide, mais « portant le frac avec beaucoup de chic ».

« Ça n'aura jamais fait, lui dis-je, qu'un habit mal coupé de plus ! »

D'après ses portraits, elle était noiraude, osseuse, la bouche plate, parée d'une insolence de catherinette travestie. Son actif consistait en jeunes filles désolées, jeune femme suicidée sous sa fenêtre, ménages rompus, rivalités parfois sanglantes. Son seuil n'était qu'offrandes fleuries, et ses dédains passaient pour incomparables. Eh quoi ! tant de postulantes et si peu d'élues ? Ce n'est pas là le bilan d'une ogresse. Plutôt le jeu, assez cruel, d'une connaisseuse en plaisirs de l'esprit. Nuire en s'abstenant presque de pécher n'est pas le fait d'une femme vulgaire…

Une photographie signée de son nom d'emprunt, Lucienne de …,

nous la montre en complet veston, et correcte avec des traces de mauvais goût, c'est-à-dire de goût féminin. La corne du mouchoir, hors de la poche de poitrine, a deux doigts de trop. Les pointes, l'évasement des revers sont discutables, ainsi que le soulier. On sent qu'une imagination féminine, captive sous le front découvert du faux homme, regrette de n'avoir pu se dépenser en jabots, en rubans, en étoffe soyeuse… Il est étrange de penser que cette femme, qui frustrait l'homme, n'eut qu'un souci et qu'un modèle : « le beau cavalier ». Il lui était difficile de quitter son air de bravade ; elle datait – comme son écriture agressive – de l'époque des impudentes. Amalia X., cette bonne comédienne de tournées qui mourut au commencement de la guerre, me parlait d'elle en rivale, pour avoir disputé à « la Lucienne » mainte conquête et la spécialité de l'aventure dangereuse. À l'en croire, Amalia n'hésitait pas à quitter, la nuit, un sultan repu, endormi, et s'en allait voilée, à pied, par les rues de Constantinople, jusqu'à la chambre d'hôtel où veillait, en l'attendant, une douce, une blonde et très jeune femme…

« Et tu sais », me confiait la brave Amalia en mêlant les tarots sur quelque guéridon de tôle, dans un morne café de Tarbes ou de Valenciennes, « tu sais que Constantinople, la nuit, dans ces temps-là, c'était moins sûr que le boulevard de La Chapelle… »

Un peu moustachue, rhumatisante, à bout de forces et allègre, elle « tournait » encore à plus de soixante ans, et contait bien son passé. « Rien ne m'a manqué, affirmait-elle, ni la beauté, ni le bonheur, ni la misère ; – ni les hommes, ni les femmes… Ce qui peut s'appeler une vie ! » Son grand bel œil israélite cherchait le plafond, rien que d'y penser.

« Mais s'il n'y avait pas eu, entre ton amie et toi, les rues noires, les risques, les ombres, le vieil homme que tu quittais, le danger enfin, lui disais-je, est-ce que tu aurais couru de si bon cœur ? »

Ma bonne camarade se détourna un moment du Pendu, des coupes, des épées et du Squelette qui lui souriait :

« Laisse-moi, avec tes questions. Je suis une vieille femme, ce n'est déjà pas si drôle. Pourquoi veux-tu m'ôter l'illusion que j'ai pu valoir un jeune homme ?

– Tu avais donc l'idée, quand tu quittais le vieux Turc, que tu cessais d'être une femme ?

– Mais non, voyons ! Que tu es compliquée ! On n'a jamais besoin de cesser d'être une femme. En aucun cas, mon petit. Et même, retiens bien : un ménage de femmes peut durer longtemps, et être heureux ; mais s'il s'y glisse, en la personne d'une des deux femmes, ce que j'appelle un faux homme, alors…

– Le ménage devient malheureux ?

– Pas forcément malheureux, mais triste.

– Ah oui ?… Explique… »

Amalia disposait cabalistiquement sur le guéridon son précieux jeu de tarots, qui fleurait le carton gras, le vieux cuir et la stéarine du rat-de-cave roulé dans un sac hors d'âge.

« Tu comprends, une femme qui reste une femme, c'est un être complet. Il ne lui manque rien, même auprès de son "amie". Mais si elle se met en tête de vouloir être un homme, elle est grotesque. Qu'est-ce qu'il y a de plus ridicule, et de plus triste, qu'un homme… simulé ? Là-dessus, tu ne m'en remontreras pas. La Lucienne de …, à partir du jour où elle a adopté le costume d'homme, est-ce que tu crois que sa vie n'a pas été empoisonnée ?

– Empoisonnée par quoi ?

– À partir de ce jour-là, mon petit, si ses "amies" ont oublié quelquefois qu'elle n'était pas un homme, elle n'a plus cessé, elle, l'imbécile, d'y songer… Aussi, parmi tous ses succès, elle n'a jamais cessé de "faire la gueule". L'idée fixe lui ôtait le repos, et la conviction, ce qui est plus grave. Du chic, oui ! Mais un chic mécontent. Mécontent, je ne dis pas : "triste". Un peu de tristesse ne nuit jamais, dans un ménage de femmes. La tristesse, ça remplit les vides. Quelle est la femme qui n'a pas regretté un temps de sa vie où elle était triste ? »

« Ça remplit les vides… » Le mot sent son unisexuelle. Il éclôt de la retraite sévère où se confine une passion féminine, stage voluptueux, rigoureuse investiture à défaut de laquelle, assurait le duc de Morny, une femme reste à l'état d'ébauche. Cet amateur éclairé s'en explique assez, si j'ai bonne mémoire, pour que nous comprenions qu'il ne fait pas cas seulement d'un « brevet supérieur » de la volupté. Il semble estimer – le diamant se polit au diamant – que la femme affine la femme, la laisse adoucie, assouplie ; meurtrie est mieux encore. Morny a dû parler en homme compétent, qui recourut à la femme pour une collaboration hardie : « Je te confie la merveille incomplète… Sache la parfaire, et me la rendre ! »

« C'est à ce moment-là, reprit Amalia, que la Lucienne s'est mise à faire de l'escrime. Elle s'est mise à aimer tout ce qui est méchant dans l'amour : les ruptures sans motif, les réconciliations sous conditions, les séparations et les fuites sans nécessité, les scènes de larmes, est-ce que je sais… L'idée fixe… Loulou, une belle blonde qu'elle avait, elle l'a mise dehors à moitié nue, la nuit, dans le jardin, pour lui apprendre à savoir ce qu'elle voulait, c'est-à-dire choisir entre elle, Lucienne, et le mari de Loulou. Avant que le jour se lève, Lucienne se

penche sur le balcon :

« “Tu as réfléchi ? qu’elle fait.

« – Oui, dit l’autre, qui reniflait de froid.

« – Alors ?…

« – Alors, je retourne avec Hector. J’ai réfléchi qu’il peut faire quelque chose que tu ne peux pas faire.

« – Oh ! naturellement !” dit la Lucienne, avec son air empoisonné.

« “Non, dit Loulou, ce n’est pas ce que tu penses. Je n’y tiens pas tellement, à ce que tu penses. Je vais te dire. Quand nous sortons toutes les deux, quand on va à la campagne, au restaurant, quand on voyage ensemble, tout le monde te prend pour un homme, c’est entendu. Mais, moi, ça m’humilie d’être avec un homme qui ne peut pas faire pipi contre un mur.” Hein ?… Lucienne s’attendait à tout, mais pas à ça. Elle l’a mal pris. Au point qu’elle n’a jamais revu Loulou… Pourquoi ris-tu ?

– Mais parce que c’est enfantin, cette réplique ! »

Amalia posa sur moi son grand œil courroucé :

« Enfantin ! Mais, mon petit, c’était simplement tout ce que Loulou pouvait trouver au monde de plus désobligeant !

– Mais pourquoi ? Je trouve ça puéril, et assez comique…

– Au monde, je te répète ! Ce ne sont pas des choses qui s’expliquent… Ce sont des… des nuances… des choses qui se sentent… Si tu ne le comprends pas, je me déclare incapable de te l’expliquer. Je me demande, vraiment, ce qui t’intéresse dans des sujets auxquels tu ne comprends rien ! Laisse-moi, pour le coup. Tu m’as assez troublée dans ma “fatalité” ! »

Elle abaissa ses longs cils sur ses joues flétries, se tut sévèrement et lut son destin en promenant sur les cartes un index goutteux…

Combien de fois ne l’ai-je pas « troublée dans sa fatalité » ? Je faisais la naïve, pour l’entendre. J’aimais chercher sur son visage, entre l’épais sourcil et le menton romain, quelque trait de la conquérante qui s’élançait, la nuit, par des ruelles d’Orient, traversait, distançait vingt périls et, sur un corps tout pareil au sien, comme amoureusement copié sur le sien, refermait ses bras… Ses bras, dernière beauté, polis, d’un blanc vert ainsi qu’aux Juives tunisiennes, et robustes ; – des bras qui avaient supporté les confiants sommeils des jeunes femmes et brillé sous les rets des longues chevelures…

« Écoute, écoute, Amalia… Comment expliques-tu que Loulou ait choisi de retourner à son mari ?

– Je n'ai pas à l'expliquer, dit Amalia dignement. Ensuite, je n'affirme pas qu'elle y soit retournée…

– Comment était le mari ?

– Très bien, dit Amalia avec une soudaine et vive sympathie. Un beau type de blond-blé, ma foi, tu sais, un de ces grands tranquilles… Et pas embêtant pour Loulou. Au fond, assez en dessous. »

Elle leva les yeux, visa le blond-blé dans le lointain du souvenir et lui redevint hostile :

« Oui, assez en dessous… très patient… Une patience d'ange !… »

Très patient… « Sache la parfaire, et me la rendre… » Va pour la parfaire, mais la rendre ? Quand je me remémore mes entretiens avec Amalia, je songe que l'imprudence masculine, en pareil cas, semble grande. Sommé de rentrer dans les voies droites, le précieux gage ne va-t-il pas répondre à l'amant : « Non, je ne rentre pas. Je suis mieux ici qu'en face » ?…

« … L'important, pour Loulou, tu comprends, c'était de se venger par un mot terrible, et de blesser Lucienne…

– Blesser Lucienne ! Un mot terrible ! Tu me fais rire… Tu parles comme une pensionnaire ! De pareils enfantillages… Il devait rire encore plus que moi, le grand tranquille… Il attendait son heure…

– Enfantillages ? Grossière ! Comment me parles-tu ? »

Elle me toisait, palpitait des narines, et l'irritation exagérait ses traits majestueux, les collait à ce sous-visage de mauvais prêtre qui dépare certaines femmes en dénonçant leurs errements secrets. Celle-ci, la soixantaine passée, se posait en face du rival triomphant, et lui chicanait son avantage avec une mauvaise humeur qui imitait la « gueule » chronique de Lucienne. Va pour la parfaire, mais la rendre !…

Je compare à cette âcreté la paix libertine de l'homme, qui se résigne, spectateur goguenard, attend la femme qui, pour un temps, lui échappe : « Toi, je te repincerai… » Tant de confiance et de superbe méritent d'être récompensées. En fait, elles le sont presque toujours.

« Amalia, est-ce que tu étais fidèle ?

– À qui ? disait-elle sarcastique.

– À ton amie ? »

Elle affectait un subit dédain, et de la désinvolture :

– Ah !… aux femmes ?… C'est selon.

– Selon quoi ?

– Selon la vie que nous menions. Si notre genre de travail ne nous permettait pas de vivre ensemble, mon amie et moi, je n'étais pas fidèle. Elle non plus.

– Pourquoi ? »

Je me souviens qu'encore une fois Amalia souleva avec lassitude ses épaules vastes, alourdies, qu'un poids désastreux de seins tirait en avant.

« C'est comme ça. Que veux-tu que je te dise ? Il faut y avoir passé. Moi, j'y ai passé… C'est comme ça. Une femme n'est pas fidèle à une femme qui n'est pas là. »

Je ne la tourmentais pas davantage, car j'étais assurée qu'elle ne franchissait jamais le « moi, j'y ai passé », où elle se carrait.

J'aimais toucher les bornes nettes de son ignorance et de sa sapience. Sur deux genres d'amours, elle en savait autant que peuvent en retenir l'expérience et une hardiesse dénuée de lyrisme. Taries sa mémoire et sa bougonne belle humeur, je la laissais au « chien de pique », et sans elle j'allais plus loin…

*

Qu'il me déplaît de palper froidement une création aussi fragile, et de tout menacée : un couple amoureux de femmes ! Le temps de m'en émouvoir est passé, mais il me reste l'équité nécessaire, une vue délicate de ce qui est réellement délicat et poignant dans l'essai, l'union de deux êtres de qui, presque toujours, la bonne foi est, au départ, entière… Rassurées par leur exaltation, elles oublient que c'est leur instinct d'industrieuses femelles destinées à édifier et à peupler un foyer, qui les anime, et les conduit à amasser de quoi construire un gîte sentimental, un toit flottant et immatériel étayé de fronts joints, de mains enlacées, de lèvres unies… Oui, je voudrais parler dignement, c'est-à-dire avec feu, de ce que je nomme la saison noble d'une passion féminine. J'écris « saison noble », et non « saison de noble amour » ; saison telle que je ne puis la comparer, même si elle a cessé d'être pure, qu'à celle des fiançailles enflammées et chastes. La saison noble des amours que le commun condamne place sa noblesse dans son dédain de la volupté précise, dans le refus de réfléchir, de voir juste, et d'organiser l'avenir. Où prendraient-elles le sens de l'avenir, ces deux amies qui, à tout instant, le défont et le nient, qui n'envisagent ni commencement ni fin, ni changement ni solitude, ne respirent l'air qu'à deux, ne vont, le bras sur le bras, que d'un pas bien accordé ?… C'est le temps où s'établit, monstrueuse, agencée comme

la contemplation devant le miroir, une vie dont la régularité suffoquerait l'amour normal. Adonnée à l'homme, aimée, exigeante, une femme ne peut cependant éloigner, de son bonheur même, la conception intermittente de l'isolement : « Un jour qu'*il* sera absent… Le banc où je *l*'attendrai… » D'ailleurs, chaque fois qu'elle écarte son amant, ne reculet-elle pas les dangers qui menacent un couple ?… Mais il en va autrement quand un couple s'est formé loin de l'homme. Deux femmes absorbées l'une en l'autre ne craignent, n'imaginent pas plus la séparation qu'elles ne la supportent. La pudeur qui sépare deux amants, pendant des heures de repos, d'ablutions, de maladie, ne se glisse guère entre deux corps jumeaux, pareillement affligés, voués aux mêmes soins, aux mêmes chastetés fatidiques… Une femme s'émerveille, s'attendrit de ressembler à une femme aimée, et s'apitoie… Miracles de la faiblesse et de la timide connaissance ! À vivre ensemble amoureusement, deux femmes peuvent découvrir enfin que l'origine de leur réciproque penchant n'est pas sensuelle – n'est jamais sensuelle, ô pauvre cynisme enfantin et égaré de Renée ! Quelle est l'amie qui ne rougirait de rechercher son amie à l'heure seulement du plaisir ? Ce n'est point de la passion qu'éclôt la fidélité de deux femmes, mais à la faveur d'une sorte de parenté. « Ô mes sœurs ! » soupire sans cesse Renée Vivien. Mais elle chante des sœurs plus ou moins déchirées et languissantes, salées de larmes. J'ai écrit « parenté » quand il faudrait peut-être écrire « similitude ». L'étroite ressemblance rassure même la volupté. L'amie se complaît dans la certitude de caresser un corps dont elle connaît les secrets, et dont son propre corps lui indique les préférences.

« Pauvre, oh ! pauvre petite ! » Quel doux cri, plein de compassion et d'orgueil ! Ainsi une amie plaignait et berçait l'amie qu'elle venait d'aider à passer le faîte de la félicité… Puis elle l'abandonnait au silence, ne l'obligeait point à ces paroles dont le souffle, s'il attise de menues braises, effarouche la solidarité délicate qui ne vit que de soins incessants et conjugués. Si, disjointes, les deux ombres l'une sur l'autre décalquées, ici minces, là renflées comme les ombres de deux balustres, laissent entre elles l'espace d'un intrus, c'est assez pour ruiner l'édifice intelligent.

Il n'est pas besoin que l'ombre, projetée sur le vide mitoyen, soit celle du pire intrus, l'homme. La plus ordinaire irruption peut changer mortellement l'égale atmosphère de couveuse, au sein de laquelle deux femmes se dévouent à une création de leur esprit. Souvent c'est l'homme qui surgit, fidèle à sa mission d'enchanter la femme, et de l'épuiser rien que par sa dissemblance éblouissante. Il paraît alors, par contraste, tout luxe, ostentation. Il est nécessaire et néfaste comme un rigoureux climat natal, mais il aime qu'on le convoite comme un superflu. Parfois les amies ont le temps d'aveugler la voie par laquelle

il a pénétré, et héroïquement elles se reprennent à vivre unies, ayant partagé jusqu'à la suprême privation…

On trouvera que je fais la part petite au fiévreux plaisir, dans ce chapitre où passent et repassent, liées par paires, des femmes. C'est, d'abord, parce que le libertinage saphique est le seul qui soit inacceptable.

Il n'y aura jamais assez de blâme sur les saphos de rencontre, celle du restaurant, du dancing, du train bleu et du trottoir, celle qui provoque, qui rit au lieu de soupirer. Il n'y aura jamais trop de crépuscule ménagé, de silence et de gravité sur une étreinte de femmes. Aussi gardé-je tout juste ma bonne humeur en me rappelant, en relatant certains traits, grivois, de la brave Amalia, qui péchait par gaieté quand elle contait sa « vie de garçon ». Deux femmes bien éprises n'évitent pas la volupté, ni une sensualité plus éparse que le spasme, et plus que lui chaude. C'est cette sensualité sans résolution et sans exigences, heureuse du regard échangé, du bras sur l'épaule, émue de l'odeur de blé tiède réfugiée dans une chevelure, ce sont ces délices de la présence constante et de l'habitude qui engendrent et excusent la fidélité. Brièveté merveilleuse des jours pareils à la lampe répercutée dans une perspective de miroirs ! Peut-être cet amour, qu'on dit outrageant pour l'amour, échappe-t-il aux saisons, aux déclins de l'amour, sous la condition qu'on le gouverne avec une sévérité invisible, qu'on le nourrisse de peu, qu'il vive à tâtons et sans but et que sa fleur unique soit une confiance telle que l'autre amour ne puisse ni la sonder, ni la comprendre, mais seulement l'envier, – telle que par sa grâce un demi-siècle coule comme *a day of sweetly enjoyed retirement*. Je copie ces mots, cent fois tombés de la plume de Lady Eleanor Butler, cent fois serrés, comme un sentimental signet, entre les pages de son *Journal*.

En mai 1778, deux jeunes filles anglaises, appartenant à l'aristocratie galloise, s'enfuirent, ayant choisi leur sort, et cloîtrèrent leur solitude, leur réciproque tendresse pendant cinquante-trois années, dans un village du pays de Galles. Quand l'aînée mourut, elle était âgée de quatre-vingt-dix ans. En 1825, Sir Walter Scott rend visite à celles qu'on nommait les « Ladies of Llangollen ». Son beau-fils se charge de nous dire qu'elles étaient « ridicules ». Mais en 1828 le prince Pückler Muskau, accordant que leurs habits surannés les rendent étranges à voir, insiste sur « l'agréable aisance, l'air *du monde* et *ancien régime*, courtois sans affectation » qui ennoblit les deux vieilles demoiselles. Nous savons qu'elles parlent un français correct, que par-dessus tout elles sont polies, naturelles, avec les manières de la meilleure société…

Je n'ai, d'elles, que la reproduction d'un portrait médiocre, peint à

la fin de leur vie. La plus âgée, Lady Eleanor Butler, semble la plus petite. Face au spectateur, elle est engoncée dans un vêtement noir de lourde étoffe, à spencer étriqué, à jupe abondante et dont la coupe sent le tailleur de village. On aperçoit, sous deux jupes superposées que drape la main gauche du modèle, un petit juponnage blanc et les souliers plats à bouts carrés. Une cravate de chasse, en batiste, cache le cou flétri. L'ajustement de Miss Sarah Ponsonby est identique à celui de Lady Eleanor, et le même haut-de-forme important, sorte de seau à ailes cambrées, coiffe les deux amies. L'ensemble ne se prive pas d'accessoires inéluctables, tels que paysage rocheux, fontaine en façon de baptistère, arcade gothique et levrette blanche, badinant debout sur ses fragiles pattes de derrière.

J'aurais aimé connaître les visages jeunes, rayonnants de foi réciproque, de ces deux opiniâtres amies. Mais je n'ai entre les mains que la relation de leur vie, que j'ai lue lentement et non sans peine dans le texte original.

Leur fuite fut un grand scandale. La curiosité lassée, des marques d'amitié, de considération, vinrent de toutes parts aux « Vierges de Llangollen » ; les visites « distinguées » – Lady Eleanor emploie le mot français – ne leur manquèrent jamais. Mme de Genlis rapporte que « toutes deux avaient la politesse la plus noble, l'esprit le mieux cultivé ». Partant de là, elle chavire dans une honnête incompréhension, et plaint ces « victimes imprudentes de la plus dangereuse exaltation de tête et de sensibilité. Après un tel état et de tels engagements, elles étaient, pour jamais, enchaînées sur leur montagne !... Aux yeux des gens du monde, le sort d'une carmélite doit paraître moins à plaindre !... »

Laissant Mme de Genlis aux « torrents de larmes » que réclame la littérature de l'époque, je me fie plutôt au prince Pückler Muskau, qui écrit : « Rien, hormis leur cottage, n'intéresse les vénérables ladies. Il est vrai que leur demeure offre de réels trésors : une bibliothèque nombreuse et bien fournie, une vue et une situation délicieuses... Une vie égale, paisible, une parfaite amitié – tels sont leurs biens... »

Elles furent heureuses de mourir « respectées ». C'est une faiblesse à laquelle le grand âge n'échappe guère – il faut aussi considérer qu'elles étaient anglaises toutes deux et qu'elles appartenaient à la bonne société. À la source de leur sérénité, en remontant un demi-siècle en arrière, du moins trouvaient-elles, encore chaude dans sa cendre, la nuit romanesque de leur première fuite, une course éperdue, un trajet par les chemins montagneux, les pieds saignants dans des souliers de prunelle... Puis deux autres nuits à la belle étoile dans une grange abandonnée, Sarah grelottante de froid malgré l'étreinte de deux bras protecteurs... l'angoisse... la fièvre qui monte...

l'approche des poursuivants que l'aboiement du petit chien de Sarah a mis sur la voie…

Enivrées de roman, elles avaient sauté par la fenêtre, plutôt que de passer par la porte ouverte. Elles correspondirent par des moyens secrets, soudoyèrent des servantes ; au moment de partir, elles emportèrent des armes à feu dont elles ignoraient le maniement et s'enfuirent à cheval, elles qui ne s'étaient de leur vie assises sur un cheval… Complications, jeux, drames et larmes d'enfants ; – mais de là s'élève, rigide et fleuri comme l'iris appuyé à sa verte lance, un sentiment unique.

La plus jeune des fuyardes, Sarah Ponsonby, prise et ramenée dans sa famille après cette première fugue, est bien près d'en mourir. Durant le délire d'une congestion pulmonaire grave, elle ne cesse d'en exprimer la ferme résolution que pour appeler son amie. Celle-ci, « d'un caractère robuste », ne crie ni ne pleure, mais s'échappe nuitamment, rejoint Sarah mourante, se cache et vit dans un placard. Que demandent-elles, en somme ? Presque rien – tout : vivre ensemble. Lorsque enfin les deux familles, accablées et qui ne comprennent « tête ni queue » à cette folie, à cette flamme désordonnée et pure, cèdent, les deux jeunes filles redeviennent soudain douces comme des colombes privées. Au sein d'une famille Ponsonby domptée et sanglotante, elles organisent sereinement leur second départ, avec une cruauté angélique. « Elle dînèrent [pour la dernière fois] en bas avec nous », écrit une Mrs. Goddard, dans son *Journal*, « et je n'ai jamais rien vu d'aussi confiant que leur attitude. Le lendemain matin, à 6 heures, elles partirent plus joyeuses qu'on ne peut imaginer. »

À dater de ce jour tout est dit pour elles. Un vœu de clôture descend sur ce couple de jeunes filles, les sépare du monde, voile, change et refond l'univers à leurs yeux. Au loin va gronder, décroître l'orage des émeutes londoniennes. Les États-Unis proclament leur indépendance ; une reine, un roi de France vont périr guillotinés. L'Irlande se révolte, la flotte anglaise se mutine ; l'esclavage est aboli… L'exaltation universelle, l'embrasement de l'Europe ne franchissent pas les Pengwern Hills qui cernent Llangollen, ni ne troublent les flots de la petite rivière Dee. Nous ne saurions plus rien des « Ladies of Llangollen » si l'aînée n'eût, selon la mode de l'époque, rédigé un *Journal* qu'elle n'interrompit, en quarante-trois années, qu'à deux reprises. Comme il arrive aux êtres parfaitement heureux, sa cadette néglige tout moyen d'expression et, muette, devient une ombre suave. Elle n'est plus Sarah Ponsonby, mais une partie de cette personne double qui s'appelle « nous ». Elle perd jusqu'à son nom, que Lady Eleanor n'écrit presque jamais au cours de son *Journal*. Elle s'appelle

désormais « Bien-Aimée », et « Meilleure Moitié », et « Délices de mon cœur »… Entrons, émus, dans l'atmosphère fantastique, brisons l'idéale barrière, foulons la prairie, élastique comme une nuée, verte comme ce qui est vert dans nos songes, effleurée par un rai *silver and purple* venu on ne sait d'où, laminé entre deux montagnes…

Pendant que ma Bien-Aimée dessinait, je lisais Mme de Sévigné. De 7 à 9, douce causerie avec Les Délices de mon cœur, près du feu. Puis, nous roulâmes nos cheveux en papillotes.

. . . . . .

Incessante pluie, toute la soirée. Persiennes fermées, feu flambant, chandelles allumées… Un jour d'étroite retraite, délicieux.

. . . . . .

De 7 à 10, lu J.-J. Rousseau. Un jour de paix délicieuse.

. . . . . .

Passé la soirée sans autre lumière que celle du feu et la faible lueur d'une lune pâle. Nous parlons de nous. Mon doux amour. Un jour de silence pensif.

. . . . . .

Un jour de la plus parfaite et suave solitude.

. . . . . .

Lever à 7 heures. Céleste matin bleu et argent… À 10 heures, ma Bien-Aimée et moi buvons une tasse de thé. Un jour du plus exquis recueillement.

. . . . . .

Ma Bien-Aimée et moi nous faisons le tour de la maison… Douce et charmante pluie. Commencé les Mémoires de Mme de Maintenon. Je ne sais pas si la vulgarité du style, les anecdotes absurdes et les réflexions impertinentes me permettront d'en achever la lecture.

. . . . . .

Lu. Écrit. Dessiné. Beau lever de soleil, ciel d'azur. Une molle fumée s'élève en spirales au-dessus du village… Innombrables oiseaux !

. . . . . .

Ma Bien-Aimée et moi nous nous promenons devant notre cottage.

Malgré moi je m'arrête, je lis et relis cette phrase qui commémore un jour entre les jours : *Ma Bien-Aimée et moi nous nous promenons devant notre cottage*… Si elle eût été moins simple, et plus soucieuse de ce que deviendrait, après sa mort, son *Journal*, Miss Eleanor ne s'en

fût-elle pas tenue là ? Pour éblouir la postérité et confondre leurs détracteurs, il suffisait que les amies laissassent, sur un de ces feuillets que Sarah peignait d'oiseaux et de fleurs, l'histoire de toute leur vie : *Ma Bien-Aimée et moi nous nous promenons*…

Elles se sont promenées devant leur cottage pendant cinquante et un ans. Les premières années de cette douce promenade, étaient-elles vêtues de robe blanche à la mode anglaise, le fichu croisé sur le sein et noué mollement sur la ceinture haute ? Ces filles de qualité manquaient sereinement d'argent. *Assises près du feu, nous parlons de notre pauvreté*… Elles en ont parlé, j'en jurerais, comme d'un bien de plus, exclusif et capté entre les barrières de leur enclos : notre pauvreté, nos groseilles, notre chère vache Margaret… nos souliers que nous allons essayer… nos cheveux que le coiffeur doit accommoder…

Si Miss Butler n'écrit pas : « notre tombe », c'est qu'elle recule sans doute devant des mots qui touchent à l'extrême intimité de la dernière couche. Elle ne laisse pas d'y faire une allusion voilée :

> *Un jour de délicieuse retraite. Dans la soirée ma Bien-Aimée et moi nous écrivîmes et signâmes un papier, scellé de trois sceaux noirs, que nous déposâmes dans le premier tiroir du pupitre. Il y restera jusqu'à notre mort, jour auquel nous comptons que le vœu qu'il contient sera exaucé.*

N'eût-elle pas mentionné les trois sceaux de cire noire que nous les eussions inventés, exigés. Trois sceaux noirs, la nuit, un serment, et les deux noms solennellement écrits au-dessous du serment… Nous sourions : ces enfantillages sont communs à tant de passions ! Ce qui n'est pas commun aux passions, c'est de durer un demi-siècle, sans changement, sans saisons. Ayant dit, écrit, signé, échangé des paroles chuchotées, écouté le vent, les douze coups de minuit, les hiboux, suscité tous les fantômes d'un cottage gallois, les deux amies allument une lanterne et s'en vont, la main dans la main, faire une visite, dans son étable, à la « chère Margaret », qui est la vache.

Hors du temps, hors d'atteinte… Elles résonnent brièvement, parfois, sous le choc de la réalité : on a beaucoup parlé de leur fugue, que les journaux rappellent. Miss Butler en prend de l'humeur, écrit à des amis puissants, récrimine auprès de sa parenté distinguée – qu'en pense Sarah Ponsonby, bienheureuse et muette ? Nous ne le saurons jamais. Nous serons informés que le jour où le comte de Jarnac visite les deux amies et leur narre (1789) les événements de Paris – fuite de Louis XVI à Versailles, son retour, violences populaires, horreurs variées –, la Bien-Aimée achève de broder une pochette à lettres en satin blanc, avec initiales en or, bordure ombrée en bleu et or, piqûres

en soie blanche, le tout ourlé de bleu pâle… *Le comte de Jarnac nous laissa charmées*, ajoute Miss Butler. Elle ne dédaigne pas de rédiger, dans sa manière précise et concise, un résumé, refroidi à l'anglaise, des journées révolutionnaires, puis elle retourne au plus pressé.

Ma Bien-Aimée et moi nous allâmes à Blaen Bache… Vu une très jolie jeune femme filant, un petit enfant avec une poupée, deux beaux chiens, un chat noir et blanc… Aventures enfantines, féeries pleines d'amour… Que n'ose-t-elle tout dire ! Un rien de respect humain la retient d'ajouter :… *une fée assise dans un liseron, un petit homme à pieds d'oiseau, un écureuil botté…* Elle ne relate que ce que le commun des mortels peut admettre : *Nous rapportons des baies de houx, des plants de fraisiers pour notre jardin… Ma Bien-Aimée et moi nous regardons téter le veau et nous cueillons des groseilles…*

Je traduis ça et là, j'intervertis et ne m'en excuse point. Le conte fantastique se soucie bien des équinoxes ! L'élastique gazon plus que vert pouvait le lendemain se couvrir d'un gel de cristal émietté. Y avait-il même sur le cottage et sa colline un beau temps, un mauvais temps ? Il n'y avait que le temps de Llangollen : *Douce et charmante pluie. Ma Bien-Aimée et moi nous faisons le tour de la propriété. Un céleste et adorable jour*.

La magie d'une rayonnante amitié, qui met le village gallois à la dévotion des deux amies, semble atteindre les bêtes elles-mêmes, qui s'ensorcellent aux abords du cottage :

> *Un lapin dans le massif ! On envoie des chiens du village. Mais les chiens n'ont pas de nez. Ni, sans doute, d'yeux. Car ils ne sentent ni ne voient le lapin assis devant eux sous la fenêtre de la bibliothèque.*

Unies pour le meilleur et le pire, elles ne dédaignent rien. Leurs belles mains se disjoignent pour les travaux du ménage, répandent les semences potagères, vernissent les meubles, lustrent chaque merveille de leur univers béni et borné :

> *Lever à 6 heures. Ma Bien-Aimée et moi allâmes au jardin. Semé trois sortes de graines de concombres. Huilé la table du parloir, à l'aide du « Spinhamland » que nous avons reçu. Dîné dans la cuisine pour laisser sécher la table huilée. Très confortablement dîné d'agneau et de mouton froid. Trouvé Margaret* [la vache] *à la barrière, attendant d'entrer : nous lui avons ouvert la porte. Promenade autour de la prairie, retour par le sentier… La campagne est un émerveillement.*

Je néglige, à dessein, toutes les dates de ce *Journal*. Miss Butler les notait avec soin, peut-être effrayée que l'or fugitif, la poudre

immatérielle du temps, vînt si vite sécher l'encre…

Je ne mentionne pas les traits nombreux échappés à la plume de cette aristocrate de province qu'est Lady Butler, accueillante aux villageois de Llangollen, mais dure aux « créatures sans nom, sans manières » qui veulent passer la barrière blanche. Si elle fut entichée de généalogie et fière sur le tard que le *haut ton* les vienne saluer, elle et son ombre amoureuse, elle a soin que les visiteurs ne s'attardent point… D'ailleurs, le cottage est étroit. Miss Butler n'insiste pas sur la disposition de l'appartement qu'elle admire chaque jour davantage (*Je suis sûre qu'il est comme le cabinet de Mme de Sévigné*) et je ne découvre, sauf erreur, qu'une seule fois les mots « la chambre », et « notre lit ». Libre aux lecteurs anglais, plus âpres et plus pervertis que moi, d'y voir une preuve, mais une preuve de quoi ? Jaloux d'une si imperturbable tendresse, ils voudront que ces deux filles fidèles aient failli à la pureté – mais qu'entendent-ils par pureté ? Je cherche querelle à ceux qui estiment que l'on ne manque pas aux convenances en flattant de la main une jeune joue, chaude et fraîche comme la pêche sous son velours ; mais si la paume épouse, presse et soupèse légèrement le sein rose à l'égal de la pêche, comme elle ombiliqué, il faut rougir, crier d'alarme, flétrir l'assaillante… Que les honnêtes gens ont donc de peine à croire à l'innocence !… Je sais bien, je sais bien que la joue reste froide, tandis que le sein s'irrite. Eh, tant pis pour le sein ! Ne peux-tu, petit sein indiscret, nous laisser au-dessus de toi rêver en égoïstes, évoquer les pulpes, les aurores, les monts, divaguer entre les planètes, – ou ne penser à rien ? Que n'es-tu de marbre tiède, anonyme, respectueux de la paume caressante et sans desseins ? Nous ne te demandions pas ton avis, mais tout de suite te voilà sans mystère, quémandeur, et viril que c'en est une honte… « Dans les affaires de mœurs », disait un vieux magistrat, « c'est presque toujours la victime qui est coupable… »

La chambre… Notre lit… Ce qui me manque, c'est le *Journal* où se fût révélée la cadette, Sarah Ponsonby, la proie : Eleanor, qui porte la parole et tient la plume, n'a rien à nous cacher. La secrète, c'est cette Sarah qui se tait et qui brode. Un *Journal* de Sarah Ponsonby, quelle lumière ! Elle eût tout avoué. Des regrets çà et là, une séduction nuancée, peut-être traîtresse, des ressources d'exaltation voluptueuse… Robuste Lady Eleanor, responsable de toutes les décisions quotidiennes, si sincèrement abîmée dans votre Bien-Aimée, ignoriez-vous que deux femmes ne peuvent réaliser un couple entièrement femelle ? Vous étiez le prudent geôlier – le mâle. C'est vous qui mesuriez la distance nécessaire entre vous et le monde réel, qui disposiez, çà et là, sur quelques milles de paysage accidenté, une figuration bucolique. Votre urbanité, qui ouvrait grande à des passants bien nés la porte du cottage, savait encore mieux la refermer.

Promptement on attelait votre équipage modeste, et vous rouliez, « Ma Bien-Aimée-et-moi », vers des villages, des amis voisins, des sites ; – le même véhicule vous ramenait le même soir, et la pleine lune au retour, l'odeur des foins, le rire des hulottes vous faisaient compagnie… Cinquante années et plus, la mi-nuit tous les soirs vous vit réunies, sous le toit de tuile : « … Nous trouvâmes, sur *notre* lit, dans *la* chambre, les présents de Noël que nos meilleurs amis, nos serviteurs… »

Ici le lecteur ordinaire sourit. Il ne se prive pas, non plus, d'un petit « eh ! eh ! » Mais je ne suis pas un lecteur ordinaire. Je ne souris pas de cette heure refermée sur deux femmes qui, refusant d'être la parodie d'un couple, franchissent, suppriment le stage d'un faux hymen, atteignent le refuge du sommeil à deux, de la veille à deux, de la nocturne angoisse à deux… La plus faible noue ses bras au cou de l'aînée, respire la chevelure drue, serre les dents, ne consent ni à sangloter, ni à gémir : « Que nous sommes loin !… Que nous sommes seules !… » Et l'aînée, qu'aucun péril ne menace, protège d'un bras l'épaule de son amie, durcit dans l'obscurité son poing libre : « Si on osait entrer ici pour me la prendre, je… » Elle écoute dans l'obscurité son propre cœur dont le battement s'accélère, car il n'y a point de sécurité sur deux femmes qui ont résolu de vivre seules. Tout leur est permis, sauf une seule espèce de quiétude.

Et c'est pourquoi je contemple, avec une amitié et une émotion éclairées, « la » chambre envahie par l'angoisse, visitée enfin par le sommeil, puis par l'aube, *la* chambre, et *le* lit où reposent deux folles et douces créatures, si fermement fidèles à une chimère.

Amour, travaux ménagers, soins du jardin, lectures à la veillée, visites reçues, rendues, longue, mondaine et minutieuse correspondance ; gourmandise anglaise, répartie tant sur le mouton froid que sur le « fruit de la passiflore accommodé au sucre et au vin de Madère » – comme le temps passe vite !… Quoi, déjà vingt ans… déjà quarante ans que nous sommes ensemble ? Mais cela est terrible… Mais nous ne nous sommes encore rien dit de ce que nous voulions nous dire… Un peu de répit… ou bien que tout recommence !… « Ah ! se dit en tremblant Lady Eleanor qui a tantôt quatre-vingts ans, cette petite, Les-Délices-de-mon-Cœur, cette petite que je vais laisser toute seule… Mais c'est hier, c'est ce matin que je notais dans mon *Journal* sa touchante manière de me donner de l'émétique, avec l'anxiété, la bonté qui font le bonheur de ma vie, – cette enfant, Ma-Meilleure-Moitié… Cette enfant qui n'a que soixante-six ans, qui ne sait rien de la vie… »

C'est l'époque à peu près du médiocre portrait qui me plaît tant, le portrait des deux vieilles demoiselles en tenue de cheval… Et tout de

suite après vient le moment où Miss Butler meurt, âgée de quatre-vingt-dix ans.

L'amie qu'elle abandonnait ne tarda que deux ans à la rejoindre dans *le* lit aménagé d'avance, dans *la* chambre étroite tenue sous le secret des trois sceaux noirs. Ici je rends ma confiance à la brodeuse muette, car si les *Ham-wood Papers* font cas et parade d'une lettre qu'écrivit à la dépareillée le duc de Wellington, aucune épître ne lamente l'isolement, le chagrin de Sarah Ponsonby, et nulle part elle ne décrit la mort d'Eleanor Butler, ni ne vante le caractère de la défunte. Solitaire, dénuée, elle se retrouve digne de ses vingt ans fiers et désordonnés qui décidaient de mourir. Pas plus qu'un naufragé ne songe, accroché à une épave, à faire le compte des biens qu'il a perdus, Sarah Ponsonby ne pense à pleurer haut son amie. Son mémorialiste ne nous donne qu'une courte et dernière lettre, toute à mon goût, qui ne déroge pas à son silence passionné, et la dissimule derrière une rêverie agreste d'ancienne jeune fille :

> *… Un ami m'apporta ce matin seize géraniums, dont quatorze entièrement nouveaux pour moi, bien que j'en possède déjà, je pense, quatre-vingts variétés. Je vous en enverrai la liste. Car, enfants qu'ils sont, ils peuvent être parents dès le printemps prochain, et leur descendance n'être pas indigne des vôtres à cette saison. Je vous remercie des semences de Heartsease, je crains seulement qu'ils ne soient d'une culture difficile par ce temps défavorable…*

*

1831… Il y a juste un siècle que la survivante s'éteignait. Imaginons-nous sans appréhension deux dames de Llangollen de 1930 ? Elles ont une auto démocratique, la salopette, la cigarette, un petit bar et les cheveux courts. Sarah Ponsonby sait-elle encore se taire ? Peut-être, les mots croisés aidant. Eleanor Butler jure le nom de Dieu en montant son cric, et se fait amputer les seins. Elle ne salue plus avec bonté le forgeron du village, mais elle tutoie le garagiste. Et Marcel Proust déjà la charge, vingt ans plus tôt, d'appétits, d'habitudes, de vocabulaire scandaleux, montrant ainsi qu'il la connaît peu.

Depuis que Proust a éclairé Sodome, nous nous sentons respectueux de ce qu'il a écrit. Nous n'oserions plus, après lui, toucher à ces êtres pourchassés, soigneux de brouiller leur trace et de propager à chaque pas leur nuage individuel, comme fait la sépia.

Mais – fut-il abusé, fut-il ignorant ? – quand il assemble une

Gomorrhe d'insondables et vicieuses jeunes filles, dénonce une entente, une collectivité, une frénésie de mauvais anges, nous ne sommes plus que divertis, complaisants et un peu mous, ayant perdu le réconfort de la foudroyante vérité qui nous guidait à travers Sodome. C'est, n'en déplaise à l'imagination ou l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe. Puberté, collèges, solitude, prisons, aberrations, snobisme… Maigres pépinières, insuffisantes à engendrer et avitailler un vice nombreux, bien assis, et sa solidarité indispensable. Intacte, énorme, éternelle, Sodome contemple de haut sa chétive contrefaçon.

Intacte, énorme, éternelle… Voilà de grands adjectifs, et qui sentent la considération, tout au moins celle qu'on doit à une puissance. Je ne le nie pas. La femme connaît mal – cela va de soi – la pédérastie, mais elle adopte, quand elle la rencontre, l'attitude que lui impose son instinct. Ainsi, devant l'ennemi, la cétoine tombe et fait la morte, le gros crabe arque, immobile, ses pinces, la tarente grise se colle, plate, au mur gris. Il ne faut pas nous en demander plus que nous n'en savons…

Une femme qu'un homme trahit pour un homme sait que tout est perdu. Refrénant les cris, pleurs, menaces qui sont le gros de ses forces dans les cas ordinaires, elle ne lutte pas, se terre ou se tait, fulmine peu, cherche parfois les voies d'une irréalisable alliance avec un ennemi, avec un péché qui date d'aussi loin qu'elle-même, et qu'elle n'a ni inventé, ni patronné. Elle est loin de la goguenardise libertine de l'homme devant la femme qu'une amie enlace : « Toi, je te repincerai… » Dessillée, elle renonce haineusement et cache avec soin sa grande incertitude : « M'était-*il* vraiment destiné ? », car elle est plus humble qu'on ne croirait. Mais, comme sa subtilité manque de portée, et qu'elle est sévère aux propensions de l'esprit, elle n'arrive pas à les séparer de celles du corps, et elle confond obstinément « homosexuel » avec « homme efféminé ».

Dans un temps de ma jeunesse, j'ai fréquenté longuement des homosexuels variés, grâce à l'un des secrétaires-nègres de M. Willy. Je remonte là à une époque où je vivais dans un état singulier de relégation et de malheur dissimulés. Très provinciale encore – n'est-ce pas, cher Jacques-Émile Blanche ? –, insociable physiquement jusqu'à fuir certaines poignées de main, certains baisemains, j'étais aussi chagrine de demeurer seule et oubliée dans l'appartement qui m'attristait, que de me voir contrainte d'en sortir. J'acceptai avec beaucoup de plaisir la camaraderie du secrétaire, « nègre » comme moi, garçon jeune, de bonne famille, gai, malicieux, de qui les mœurs n'étaient même pas équivoques. Lui et moi, nous travaillions – l'expression fera sourire encore Pierre Veber, Vuillermoz, Curnonsky

et quelques autres – aux mêmes « ateliers » de littérature.

Il m'offrit sa confiance et m'amena ses amis. Parmi eux, je rajeunissais jusqu'à mon âge véritable. Je riais, rassurée par tant de jeunes hommes inoffensifs. J'apprenais comment s'habille un homme qui s'habille bien, car ils étaient anglais pour la plupart, rigoureux en matière d'élégance, et le même garçon qui portait secrètement sur sa peau un sautoir en turquoises ne se fût permis ni cravates, ni mouchoirs excentriques.

Dans un atelier flanqué d'une chambre, pourvu de trapèze, de barres et d'anneaux, attenant à mon appartement conjugal et que je nommais vaniteusement ma garçonnière, on riait donc comme au pensionnat, d'une manière exagérée et puérile, mais quels étranges dialogues entre gentlemen !

« Que devient, cher ami, votre petit cartonnier ? »

L'interpellé, levant haut ses sourcils, révélait qu'il les renforçait au crayon.

« Petit cartonnier ? Petit cartonnier ? Quel meuble entendez-vous par là ?

– Non, je veux dire ce garçon qui fabriquait des cartons pour la mode et les parfumeurs…

– Il s'agit bien d'un cartonnier ! J'ai la mémoire courte. Parlez-moi plutôt d'un pompier de la Ville de Paris !

– Un pompier ? Quelle horreur ! »

Comme sous une insulte jaillit une carte de visite, une photographie non collée sautait au nez du dédaigneux.

« "Quelle horreur", vraiment ? Tenez ! Voilà de quoi vous faire changer d'avis… Et notez le ceinturon aux armes de la Ville… »

International, fameux, conservé savamment, mon ancien ami C. de X., mort de vieillesse depuis, et de qui je regrette encore l'amitié, l'esprit jeune, la charmante politesse, montait les trois étages non sans peine. Une barbe à la Henri IV, teinte, cachait, disait-il, ses « fanons de vieille vache ». L'effort incessant de se survivre mouillait de sueur ses tempes qu'il tamponnait légèrement. Je revois la maigreur de sa main, sur laquelle couraient des sarments de grosses veines, le gris de son veston, le gris bleu du mouchoir de soie, le bleu gris de ses prunelles déjà décolorées, et le sourire industrieux de sa bouche distendue… Ce vieillard, qui n'avait honte de rien, réussissait à ne choquer personne.

« Ouf ! soupirait-il en s'asseyant. Où sont mes beaux soixante ans ? »

Jean Lorrain parle de lui, dans quelque *Poussières de Paris*. Il l'appelle « les plus belles épaules du siècle », si je ne fais erreur.

« D'où sortez-vous ainsi essoufflé ? lui demandait un jeune homme insultant.

– De chez ma mère », répondait C., en se donnant le plaisir de ne pas mentir, car il habitait en effet, fils tendre et respectueux, avec une mère presque centenaire. Il toisait le jeune homme et ajoutait, raide :

« Je n'ai pas d'autre compagnie qu'elle, monsieur. Vous a-t-on conté que j'en avais une autre ? »

Le temps que le jeune homme eût trouvé une riposte ou une excuse, C. éclatait de rire parcimonieusement, et se tournait vers moi :

« Je n'en ai pas d'autre depuis le départ d'un jeune ami, qui voyage.

– Ah ! oui ? Où voyage-t-il ?

– Qui le sait ? Il a eu des ennuis qui l'ont décidé à partir. »

Un long soupir. Une gorgée de thé léger. Le mouchoir bleu sur la bouche et sur la tempe…

« C'est un garçon aimable, mais qui est distrait, reprenait C. Voyez ! Une dame l'invite – il est bien de sa personne – à prendre chez elle une tasse de chocolat… Il y va – faiblesse d'un moment ! Pendant qu'il causait avec cette dame, il lui verse, par distraction, dans son chocolat, je ne sais quoi… Tant est que la dame ne s'est réveillée que le surlendemain, et à son réveil – coïncidence déplorable ! – les meubles avaient disparu de l'appartement ! Elle s'est crue le jouet d'un songe, la pauvre dame. Elle n'a repris ses sens que pour déposer une plainte contre mon ami si distrait. Il n'a pas voulu être mêlé à des complications, il est parti… Dieu nous le rende ! »

Clignant vers moi de son agile petit œil noir, mon camarade le secrétaire-nègre questionnait C. sur le ton de la candeur :

« Dites-moi, cher ami, est-ce que ce jeune distrait n'est pas le même qui passait pour avoir étranglé un garçon de bains ? »

Redressé avec une fierté qu'il devait surtout à l'ankylose, le vieil homme se protégeait d'une main fine et ridée :

« Des on-dit, cher ami, des on-dit !… Je suis un sage : je n'ai aucune jalousie du passé ! »

Acidité, cynisme théâtral, afféterie, enfantillage, c'est le ton qu'imposait l'espèce des visiteurs. Parfois la violence, mâle ou morbide, jetait son cri, son feu bref. Là, un adolescent, venu des temps lointains où le mal et le bien, mêlés comme deux breuvages, ne faisaient qu'un, conta sa dernière nuit à l'Élysée-Palace-Hôtel :

« Il me faisé peur, cet gros homme, dans sa chambre… J'ai ouvert le petit canif, j'ai mise un bras sur mes yeux, de l'autre je lui faisé comme ça au gros homme dans son estomac… Et je suis parti vite ! »

Il rayonnait de beauté, de malice, et d'une folie à son aurore. Les auditeurs présents montrèrent leur tact, et leur prudence. Aucun ne s'exclama, seul mon vieil ami C. dit, après un moment, d'un ton détaché : « Quel enfant !… » et changea de conversation.

Manquant de grandeur et de méchanceté, C. ne ressembla au baron de Charlus que génériquement. Et c'est le puissant dernier venu, Charlus, qui paraît avoir servi de modèle, car ceux-là même qui l'ont précédé lui obéissent comme une descendance affaiblie. Le courage, réduit à sa plus ordinaire, à sa plus militaire expression, permettait certes à C., comme à Charlus, de côtoyer, parfois de rechercher de très réels dangers, avec cette différence que C., fort éloigné des égarements masochistes de Charlus, ne voulait que le meilleur et le plus facile de ce qu'il aimait le mieux : « Je suis une modiste française », affirmait-il… Aussi ne prisait-il guère cette jeunesse cosmopolite, potinière, cupide, qui offensait l'ancêtre par une ironie et une familiarité sans ménagements.

Les fréquentant souvent, les questionnant rarement, n'usant jamais avec eux du persiflage, je rassurais ces hommes, desquels je me garderai bien de dire qu'ils étaient peu virils. Un être à figure d'homme est viril par cela même qu'il contracte une manière dangereuse de vivre et des assurances de mourir exceptionnellement. Morts violentes, inévitables chantages, entôlages, honteux procès… cravates, pantalons à revers sur le pied, musique, littérature, dots, mariages : mes étranges amis n'évitaient devant moi aucun sujet de conversation, et j'en suis encore à demander pourquoi on réserve à leurs pareils l'épithète « inconscients ».

Ils savent, d'une manière précise, ce qu'ils aiment et n'aiment pas. Ils connaissent les périls où ils s'engagent, les limites de leurs intolérances particulières, et s'ils se plient à la prudence, du moins ils l'oublient souvent.

Ils acceptaient que je les rejoignisse dans les éclats, aigus et révélateurs, d'une gaieté intempérante, dans des jeux gymniques. Ils appréciaient mon silence, car j'étais fidèle à mon rôle de meuble agréable, et je les écoutais d'un air expert. Ils s'habituaient à moi, sans jamais me découvrir l'accès d'une affection véritable. Aucun ne m'excluait – aucun ne m'aimait. Je dois beaucoup à leur froide amitié, à leur sens critique féroce. Ils m'ont appris que non seulement l'homme amoureusement se contente de l'homme, mais encore qu'un sexe peut supprimer, en l'oubliant, l'autre sexe. Ce n'est point là ce que m'avaient enseigné les dames en veston, préoccupées de l'homme, détractrices hargneuses et apocryphes de l'homme… Mes étranges amis ne parlaient pas des femmes, sinon de haut, de loin : « C'est joli, ce perlage blanc sur blanc, que Bady porte au troisième acte » ; « Ah !

ces énormes chapeaux de Lantelme assez, assez ! Qu'elle les lotisse ! »

Bannie et présente, témoin translucide, je goûtais une paix indéfinissable, qui n'allait pas sans une certaine vanité d'affiliée.

De leur bouche, j'entendais le langage de la passion, celui de la trahison et de la jalousie, et parfois celui du désespoir, tous langages qui ne m'étaient que trop familiers, qu'ailleurs j'entendais et qu'au fond de moi je parlais couramment. Mais mes garçons perdus ôtaient à des mots, à des sentiments la force meurtrière, jouaient avec des armes détournées de moi, qui n'avais encore ni la force, ni le dessein de me mettre en lieu sûr. L'« Enfant grec » ne redoutait rien de moi, pas même un baiser, « Namouna » et « Once more » gazouillaient dans leurs langues maternelles. De Max nous rendait visite, escorté d'adolescents comme l'est un dieu de nymphes joueuses. Il les flattait de l'œil, les gourmandait de la voix ; pour eux, il n'était qu'indifférence tutélaire, hauteur, mélancolie singulièrement distantes. Un débutant dans la carrière diplomatique eut la malencontreuse idée de nous amener, un jour, son ami intime, Bouboule. En robe de Chantilly noir sur fond bleu ciel, boudeur sous sa capeline de dentelle, gauche comme une rustaude à marier, des joues comme des brugnons – mais faut-il s'étonner qu'un garçon boucher de dix-sept ans soit la fraîcheur même ? –, Bouboule nous glaça d'étonnement, n'eut aucun succès et s'en aperçut. Foulant, de ses pieds énormes, le volant inférieur de sa jupe, il nous quitta. Il n'alla d'ailleurs pas loin, à quelques jours de là, jusqu'à un suicide inexpliqué et maladroit de gros enfant indécis et dépité.

Il fracassa d'une balle de revolver sa belle bouche bougonne, son front bas et frisotté, ses petits yeux très bleus, préoccupés et timides… Ma compagnie habituelle ne lui accorda pas vingt paroles d'oraison funèbre. En revanche, elle s'enfiévra et discourut sans fin, lors de l'assassinat, à Londres, du peintre Z. Le meurtre fut, devant moi, coté à son prix de curiosité, et étudié par des hommes qui semblaient, innocents et connaisseurs, lire couramment les cryptogrammes écrits, à la pointe du couteau, sur une gorge poignardée, sur des cuisses labourées à coups d'éperons…

L'un de mes amis reçut de Londres, apporta une longue lettre, que tous écoutèrent, relurent, humèrent, avec une minutie et une délectation de fauves novices qui essayent le sang. J'entendis des cris flûtés, de rauques blasphèmes anglais, des prédictions obscures :

« Vous verrez que c'est encore un coup de ces damnées filles à trois shillings du… (ici un nom de régiment).

– Eux ? Vous les flattez !

– Je sais ce que je dis. Ils sont capables de tout quand il s'agit de

prouver qu'ils peuvent "faire mâle". »

On s'étonnera que j'appelasse en secret tantôt oasis, tantôt île, ce rivage où n'abordaient, comme les survivants d'un cataclysme, que des hommes touchés du même feu. Diversement marqués, diversement formés, tous venaient de loin, dataient de la naissance du monde. Ils avaient traversé sans périr toutes les époques et tous les règnes, comme une dynastie confiante en sa pérennité. Occupés d'eux-mêmes, aveuglés d'eux-mêmes, ils ne nous ont légué qu'une documentation romanesque unilatérale. Mais un regard de femme s'est-il déjà arrêté sur eux, aussi longtemps que fit le mien ? Une femme, d'ordinaire – mettons, une femme ordinaire –, prétend séduire l'homosexuel. Elle échoue, naturellement. Alors elle dit qu'elle le « méprise ». Ou bien elle remporte sur lui – le cas n'est pas rare – une victoire voluptueuse qui la rend fière, une sorte d'avantage, brillant, inutile et qui l'égare, car elle accorde une importance exagérée aux signes extérieurs, si j'ose m'exprimer ainsi. Il lui faut ensuite déchanter, et elle crie après ce qu'elle appelle tout de suite son dû... De là naît une profonde rancune. Elle, qui renonce aisément à tirer, d'un compagnon normal, le même « dû » pourvu que son renoncement demeure secret, revient sur une prise qui lui vint du hasard et de l'erreur. Impuissante à faire renaître le même hasard, la même erreur, elle s'acharne, s'attache à un désespoir amoureux inédit ; ainsi faisait une jeune femme que j'ai, dans *L'Entrave*, nommée May, et rendue méconnaissable.

Jalouse, elle rôdait autour de son amant avec des façons flaireuses, le soumettait à une surveillance que je lui reprochai :

« Vous le rendrez enragé, May. Il en a une patience !

– Eh bien, et moi ? éclata May. Vous croyez que je n'en ai pas une, de patience, depuis bientôt un an ? Vous croyez que c'est naturel, un type comme Jean ? Qui ne se saoule pas, qui ne fait pas de scènes, qui ne reçoit que des factures et des cartes postales, qui ne rigole pas et n'a même pas le cafard ? »

Elle serrait, de colère, ses poings minuscules, et menaçait dans le vide son adversaire, garçon froid, solide, un peu commun quand il parlait, irréprochable quand il se taisait. Puis elle me lança un rude coup d'œil qui me renvoyait à mes affaires, et retourna à sa quête grommelante et geignante. Elle ressemblait d'ailleurs, le nez court, les yeux latéraux, bombés et dorés, à un très joli bouledogue blond. Bien qu'il s'y ennuyât visiblement, elle revenait, traînant Jean, dans la garçonnière aux agrès.

« Quel intérêt trouvez-vous à ces gens-là que vous m'avez amenés ? » demandai-je à mon ami le secrétaire-nègre.

Ses yeux d'oiseau, noirs et vifs, point bavards, allaient de « ces gens-

là » à moi, et il me fit cette vague réponse :

« L'homme est drôle.

– Drôle ! me récriai-je. La femme, passe encore, ce petit clown sans nez… Mais l'homme !

– Je me serai trompé », dit le nègre avec une prompte politesse, qu'il savait rendre déplaisante.

Mais, de ce jour-là, je m'aperçus qu'ils étaient deux, May et le nègre, à épier l'amant de May.

Volubile, insupportable, inoffensive, gentille, May jacassait de préférence avec le plus jeune des Anglais, l'adolescent qui se faisait appeler « Once more ». Ces deux innocents retrouvaient leur douzième année, se pendaient aux anneaux, improvisaient des numéros de cirque, et Jean, tout en surfaces lisses, patient, peu communicatif, s'égayait d'assez mauvaise grâce.

Un soir, May et son partenaire de jeux chuchotèrent, complotèrent, disparurent et May fit une entrée en garçon, minaudière dans le complet veston bleu marine de Once more, un foulard au cou, la casquette sur l'œil.

« Hein, Jean !

– Ravissante ! Gaby Deslys en apache ! s'écria le nègre.

– Pensez-vous ! dit May vexée. Je suis la toute Once more ! Je suis la tiens-donc-celle-là ! Je suis la prrout-ma-chère ! Hein, Jean ? »

Elle vint, la hanche provocante, se frotter à son amant, se dressa, appuyée à lui, comme une bête familière. Je distinguai qu'il pencha seulement sur elle son visage où la bouche me parut soudain enflée. May poussa un petit cri bizarre, un cri de lapin happé, recula jusqu'à moi, et Jean me dit plusieurs fois, précipitamment, comme s'il se disculpait :

« Je ne lui ai rien fait… Je ne lui ai rien fait… »

Mais il n'était pas encore maître de son visage où la bouche en effet gonflée, les yeux pâles, abandonnés à leur beauté, à leur signification originelles, manifestaient encore à May la haine, la furieuse interdiction de caricaturer une idole enfouie, révérée dans les ténèbres…

Il se ressaisit, et son visage entrevu fondit sous une superposition prompte. May, courageuse, donna le change en recommençant, exprès, son cri étrange de gibier blessé, d'où elle tira une variation de « hi ! » bouffons. Elle alla reprendre sa robe, son chapeau Tabarin à plume d'argus, et Jean, à sa vue, se leva pour l'accompagner. Mais elle lui dit : « Non, va devant ; laisse-moi la voiture, je passe rue de Rivoli

chercher ma pelisse qui doit être prête. » Il s'en alla docilement, flottant et comme ensommeillé, et May, derrière lui, me regarda d'un air de sagacité outragée. Mais je n'eus aucune envie de faire en sorte que cette jeune femme admît l'existence d'un genre masculin affamé de l'homme, réservé à l'homme, et nocif pour la femme qu'il tente comme la pomme du mancenillier.

Une sorte de désespoir de pauvresse poussa la femme, après la guerre, à copier le garçon équivoque. Elle avait escompté la frénésie amoureuse des hommes rendus à la paix et à la femme, elle dut constater que sa propre apothéose manquait d'éclat… Ce fut le moment où elle imita follement les dehors d'une gent qui la désolait, se tondit, se ruina chez les chemisiers, but, fuma sans mesure. Elle n'en regagna guère de terrain, elle n'était pas assez désintéressée.

Sans le vouloir, elle contribua à la création d'un type de garçon à la fois efféminé et dur, fardé d'ocre, âpre à tous profits, auquel je compare dans mon souvenir tels amis de 1898, 1900, scandaleux à bon compte, fastueux jusqu'à la pierre de lune et à la chrysoprase, et ridicules à coup sûr ; mais leur mode de ce temps-là ne les déguisait pas au point que je ne pusse reconnaître en eux une primitive fraîcheur, la force dévolue aux espèces grêles qu'on croit débiles, la gravité et la sauvagerie de l'amour. J'évoque, en écrivant ces derniers mots, un couple qui ne se mêlait jamais à mes hôtes habituels… Mais j'ai peur, si je précise seulement qu'il fut lettré, poète, écrivain, beau de la tête aux pieds, qu'on ne reconnaisse l'aîné… Pour son pupille, couleur de blé, couleur de pommier fleuri, digne comme un petit paysan de race qu'il était, il parlait peu, écoutait son maître et ami, et ils vivaient retirés, hors de Paris. Je revois le regard hostile que tous deux jetèrent, un jour qu'ils entrèrent à l'improviste, sur ma coterie un peu criarde…

« Chut…, me souffla l'aîné à mi-voix. Ne dérangez pas ces… ces aimables personnes. Nous ne faisons que passer, nous partons ce soir.

– Où allez-vous ?

– En Touraine, chez le petit, pour les foins. On a besoin de lui.

– Et vous ? »

Il avança sous mon regard ses mains cuites de grand voyageur, ses poignets durs comme des baliveaux, et il ajouta :

« Nous faisons la route à pied. Ce n'est pas la première fois. C'est tellement plus agréable… »

Les yeux du « petit », impatients, d'un bleu resplendissant, attendaient déjà le signe du départ, la longue marche sous la nuit de juin, les haltes et les repas de vagabonds, le pain chaud acheté en

traversant un village… Plus petit que l'aîné, il se modelait sur lui par admiration, portait la tête haute et dégagée. Que fait le temps d'un semblable attachement ?

L'aîné, qui fut tué devant l'ennemi, n'est pas de ceux qui se laissent oublier. Je ne léguerai ses lettres à personne. Pour le cadet, l'odeur des foins, quand il échevelle à la fourche les andains, serre peut-être encore son cœur qui fut comblé… Amitié, mâle amitié, sentiment insondable ! Pourquoi le plaisir amoureux serait-il le seul sanglot d'exaltation qui te fût interdit ?…

Je laisse paraître une complaisance qu'on trouvera étrange, qu'on blâmera. La paire d'hommes que je viens brièvement de peindre, il est vrai qu'elle m'a donné l'image de l'union, et même de la dignité. Une espèce d'austérité la couvrait, austérité nécessaire et que, pourtant, je ne puis comparer à nulle autre, car elle n'était pas de parade ni de précaution, ni engendrée par la peur morbide qui galvanise, plus souvent qu'elle ne les bride, tant de pourchassés. Il est en moi de reconnaître à la pédérastie une manière de légitimité et d'admettre son caractère éternel. Malignement je me scandalisais, autrefois, que le mâle s'en prît, dans le corps femelle, moins à l'attrait de piège profond, de gouffre lisse, de vivante corolle marine, qu'à l'arrogance intermittente de ce qu'une femme possède de plus viril – et je n'oublie pas le sein. L'homme va à ce qui peut le rassurer, à ce qu'il peut reconnaître, dans ce corps féminin creux, tout à rebours du sien, inquiétant, jamais familier, dont l'odeur indélébile n'est pas même terrestre, mais empruntée au zostère originel, au coquillage cru… Ceux qui m'assistèrent, en ce temps qui ne fut, pour moi, que contrainte et mensonge imposé, m'expliquèrent que l'antipathie d'un sexe pour l'autre existe en dehors de la névropathie. Depuis, je n'ai pas constaté, en changeant de milieu, que l'opinion des « normaux » soit tellement différente… Seule parmi mes « monstres » d'autrefois, j'ai nommé « pure », et aimé l'atmosphère qui bannissait les femmes. Mais, à ce compte, j'eusse aimé aussi la pureté du désert, et celle de la prison. La prison et le désert ne sont pas à la portée de tout le monde…

Avec douceur je me retourne donc vers les monstres qui m'ont, un long bout de chemin, accompagnée, car ce bout de chemin n'était pas commode… « Monstres »… C'est bientôt dit. Va pour monstres. Mais, ceux-là qui me distrayaient de moi-même, qu'au fond de moi je suppliais, pouvais-je les nommer ainsi, et leur dire : « Ô monstres, ne me laissez pas seule… Je ne vous confie rien, que ma crainte d'être seule, vous êtes ce que je connais de plus humain, de plus rassurant au monde… Si je vous appelais « "monstres", quel nom donnerais-je à ce qu'on m'inflige pour normal ? Voyez, sur le mur, l'ombre de cette effrayante épaule, l'expression de ce vaste dos et de la nuque

embarrassée de sang… Ô monstres, ne me laissez pas seule… »

Nous rencontrions, eux et moi, des dangers identiques : un homme intraitable, une femme pernicieuse, nous savions ce que c'était que trembler de frayeur. Je les voyais parfois moins fortunés que moi, car la frayeur les saisissait, imprévue, par caprices, selon leur fragilité nerveuse, tandis que je savais toujours pourquoi je tremblais et perdais courage. Mais j'avais des raisons de leur porter envie, puisque nombre d'entre eux confondaient la panique et le soulèvement des sens. Je jalousais leur chimère encagée à l'étroit et terrifiée. L'un, que j'aimais bien, tenait, attachée court et craintive, sa folie personnelle. Il la menait respirer son élément vital dans des quartiers qu'elle et lui connaissaient, comme les Chinois qui s'en vont le soir montrer à leur oiseau chanteur, prisonnier, des jardins en fleur et le reflet du soleil couchant parmi les roseaux.

Pepe était – la mort l'a mis en sûreté – espagnol, de noblesse ancienne, petit, assez gourmé, chaste par timidité et laid agréablement. Il aimait sans remède le bleu, l'or, la couleur vermeille, la beauté masculine, les blonds à qui un métier manuel impose le port de la salopette de toile bleue. Pepe, accoudé vers 6 heures à la balustrade du métro, regardait, ensorcelé, monter de l'ombre toute la gamme des bleus, et les fûts robustes des nuques blondes. Il goûtait un plaisir plus pur que ne font, rue de la Paix, les amateurs de petites filles d'atelier, car il ne bougeait ni ne parlait. Il m'avait donné son amitié, et se confiait dans son français correct, privé de *z*. Personne ne m'a parlé comme lui de la couleur bleue, ni du copeau de cheveux d'or tourné autour d'une oreille sanguine, ni de la mordante jeunesse populacière des ouvriers blonds.

« Pepe, lui disais-je, écrivez ce que vous venez de me raconter ! »

Pepe, modeste, et choqué au fond dans son lyrisme, baissait les yeux :

« Ce ne serait pas du tout amussant, ma chère. »

Par les soirs chauds et secs, il marchait sans fin, cherchant, fuyant. Le Paris triste de l'été devenait pour Pepe un enfer voluptueux, quasi tropical. Il me peignait des rues pauvres que je ne reconnaissais pas, car sous la voûte du crépuscule il y plantait, pylône d'argent et d'or, bleu générateur de lumière, quelque apprenti plombier à chevelure vénitienne, quelque tourneur sur métaux pailleté de cuivre. Un long temps il aima les garçons blonds et céruléens comme on aime la mer innombrable et chaque flot de la houle. Mais un jour, la marée de 6 heures, qui, vidant les ateliers de métallurgie et d'électricité, verse sur Paris le myosotis avec le bleuet, l'aconit, la gentiane et la scille, mit Pepe en face d'un bleu qui n'avait pas de nom, et d'un poil d'or

aveuglant, en banderole au travers d'un visage…

« Ah ! balbutia Pepe… Vercingétorix !… »

Il appuya ses deux mains sur son cœur enfin déchiré, et referma la bouche. Car un homme a le droit de soupirer haut : « Adèle !… » ou « Rose !… » et de baiser publiquement le portrait d'une dame, mais il faut étouffer les noms de Daphnis ou d'Ernest.

Pâle, ailé comme ceux qui marchent à la mort, Pepe suivit Vercingétorix. Sur le col de sa veste, dans les plis du coude et jusque sur ses galoches, le Gaulois étincelait d'une limaille toute fraîche, et parfois ses moustaches démesurées, obéissant au vent du soir, lui cravataient presque la nuque. Il entra au tabac proche, d'un pas si brusque qu'il heurta Pepe. Touché par la pointe d'une moustache en mèche de fouet, Pepe chancela.

« Pardon, monsieur… », dit Vercingétorix.

« Je rêve, se dit Pepe. Ou bien c'est que je vais mourir. Il s'est excusé. Il m'a regardé. Il vient de me regarder encore une fois… Qu'ai-je à la place des genoux ? Mes genoux ne savent pas ce qu'ils font, et pourtant j'avance, je le suis, je le… »

Il cessa de penser, parce que Vercingétorix, en se retournant d'une manière gamine et pétulante, venait de lui sourire…

« Je ressentis, me conta Pepe, cette douleur traversante qui vous avertit, dans le sommeil, qu'un songe heureux va finir. Mais je n'aurais pas pu m'arrêter de marcher. Et une demi-heure plus tard je montais, derrière Vercingétorix, une échelle-escalier, et je m'asseyais dans une petite chambre très propre, très silencieuse, où il y avait sans doute des rideaux de mousseline, car tout me paraissait blanc. Vercingétorix m'avait dit : "Asseyez-vous", et il était parti derrière une porte vitrée. Je crois que je suis resté seul longtemps. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Je me dissais : "Mon Dieu, s'il pouvait me tuer !… Mon Dieu, s'il pouvait me tuer !…" parce que je pensais déjà que c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux… Enfin la porte s'est rouverte et Vercingétorix… »

Il ferma ses poings d'enfant, les frappa l'un contre l'autre :

« Non, pas Vercingétorix ! Plus de Vercingétorix ! Une horreur ! Il avait mis une chemisse à faveur, décolletée… Et savez-vous quoi sur la tête ? Une… une… J'osse à peine dire… »

Il avala sa salive, fit la mimique de la nausée :

« Une couronne de rosses pompon… De rosses pompon… avec le feuillage… Et les belles douces moustaches là-dessous… La beauté désshonorée, la honteusse mascarade… »

Comme il se taisait amèrement, je le questionnai :

« Et puis, Pepe ? Après ?

– Après ? Rien, dit-il étonné. Sans doute vous trouvez mon histoire pas assez amussante. Après je suis parti… Je lui ai donné quelque chosse, sur la table.

– Vous l'avez revu ?

– Merci beaucoup, dit Pepe en agitant la main. Je le revois bien assez dans mon imagination – avec les rosses pompon. De ma vie qu'on ne me reparle de rosses pompon… »

Chez les cartomanciennes qu'il fréquentait fiévreusement, chez la dormante de la rue Caulaincourt, la femme à la bougie, la femme aux tarots, la femme aux épingles, Pepe traîna une existence menacée, car les pythonisses ne cessaient de lui prédire qu'un malheur lui viendrait d'une grande femme blonde. Elles la voyaient sans peine au travers du petit corps de Pepe, petit corps maigre, qui plaisait par je ne sais quelle élégance d'infirme, une morgue de bossu sans bosse, une grâce de boiteux sans jambe courte. Quand il en eut assez d'offrir à la seconde vue la confuse image travestie de son amour, il disparut, se laissa oublier, puis sortit de son inconfortable vie par un suicide d'une grande discrétion, gris, soigneusement préparé et de bonne compagnie, qui ne dérangea personne.

*

Auprès de leur art de feindre, tout semble imparfait. Quand j'eus à dissimuler, j'avais sous les yeux mes modèles. J'avais l'exemple quotidien d'une diplomatie laborieuse, qui ne sert que la passion et le ressentiment. Je me souviens qu'un jeune homme et son amant, tenus à une très grande prudence, furent démasqués par une bavarde, et assez scandaleusement séparés. Le plus blessé des deux s'appliqua, des mois durant, à découvrir une femme qui plût au mari de la bavarde, et il y réussit terriblement.

Abîmé dans son dessein, il s'oubliait lui-même, reléguait sa douleur au second plan, étudiait et comparait, suscitait des rencontres, violentait le hasard. S'il se confia à moi, ce fut par fatigue. Il venait me voir sous son aspect inoffensif de jeune lettré, un peu flétri et creusé par le travail ingrat des traductions. Il appuyait sa tête au dossier d'un gros fauteuil imité de l'anglais, affreux et vert. « Je me repose un instant », disait-il. En quoi il mentait, car il fermait politiquement les yeux, comme le prêtre qui confesse, paupières closes, se sépare du pénitent pour voir mieux la figure du péché.

Feindre sans défaillance, longuement, par silences, par sourires, devenir en apparence une autre personne, voilà qui relègue loin le petit mensonge bavard. C'est une tâche, j'eus le loisir de m'en apercevoir depuis, qui convient à la seule jeunesse, une manière de sécrétion, comme à l'insecte l'élaboration de l'élytre corné, du casque et du corselet de dure chitine… Le dommage serait que le souvenir en fût perdu. Je le garde. De plus, il m'en reste une facilité à percer, à déjouer le bel artifice que mettent en œuvre l'enfance et l'adolescence. Par là, je goûte, mieux que beaucoup d'adultes, le plaisir défendu de pénétrer ce qui est jeune. Le frais mensonge, l'art barbare et fin ne m'en font pas grief, au contraire. Mon puissant et puéril adversaire aux multiples visages aime le jeu, se livre quand il est découvert, montre en rougissant de joie le point précis où je l'atteins…

Pénétration, don voluptueux de blesser ! Récompense accordée à la mesure, à la science des progressions et des oscillations, du « pris » et du « rendu » ! Une force qui décroît ne s'en va pas sans s'approprier au passage des forces voisines, consentantes. « Nous n'avons pas chaud sans vous », m'affirment des amis des deux sexes, jeunes, parés de leurs blessures de jeunesse, brillants d'un trait de sang frais, gauchis d'un coup récent, « réchauffez-nous, guérissez-nous ! » Bon nombre savent s'accroupir au plus près, appuyer contre mon genou une tête désordonnée, attendre… Ô innocents ! Je tremble qu'ils ne fassent erreur, et que de mendiants ils ne se découvrent donneurs de vie… Saurai-je jamais ce que je dérobe à ceux qui se sont fiés à moi ? Les avoir réchauffés, est-ce là tout ce que je leur devais ? Recevoir d'un être le bonheur – il faut bien user de ce mot que je ne comprends pas –, n'est-ce pas choisir la sauce à laquelle nous voulons être mangés ?

Le scrupule me vint, comme d'habitude, par des voies extrahumaines. J'ai senti naître, croître, le sentiment de ma dette envers les animaux qui m'ont consacré leur brève existence. Tutélaire, moi ? Capteuse de sources plutôt. L'ami des bêtes, c'est peut-être celui qui soupire, excédé : « Que ce chien me fatigue ! Ôtez ce chat qui m'empêche de penser ! » Tandis que je fatigue sciemment le chien, car il cède toujours, et j'ai coutume, si je dis : « Chat, viens », de voir accourir, fût-ce de mauvaise grâce, le chat, réservoir opulent où puiser la clairvoyance secrète, la chaleur, la fantaisie, l'empire sur soi. L'oiseau est trop loin, quoique la mésange marque pour moi des préférences. Mais je me rappelle qu'un « temps sans chat », deux ans environ, me fut une époque stérile, mal assise. Qu'il s'agisse d'une bête ou d'un enfant, convaincre c'est affaiblir. Je connais à deux cents pas de cette table une petite fille de quatre ans admirable, qui ne craint ni la fessée, ni le feu du ciel, ni les guêpes, assurée dans sa puissance et dans sa séduction, et à peu près incoercible. Parfois, vers la fin du

jour, quand son père épuisé bâille d'énervement, quand un cerne lilas élargit les grands yeux de sa jeune mère, sa nurse pâlie vient me chercher : « *Elle* est terrible… *Elle* n'a pas voulu dormir cet après-midi… Nous sommes recrus, et *Elle* est fraîche comme un piment… » Alors, je gravis l'allée voisine et je toise la Puissance. Loin de me traiter en épouvantail, la Puissance me sourit, me salue, entame une conversation sur le rôle exagéré de la compote de pêches dans l'alimentation, par exemple, ou une critique de la mode : « Le pyjama vous va très mal, je vous aime mieux en jupe », ou s'attache au folklore français ancien et me chante :

Ce matin,
Ragotin,
À tant bu de brandevin
Qu'il branle !
Qu'il branle !

Mon rôle est d'être insensible, et de lire, sous le front changeant de la Puissance, ses pensers véritables. Honteux métier, où je réussis trop bien. Pourquoi, sans autres moyens que le regard, les paroles, laissé-je la Puissance amollie, livrée aux assauts du sommeil ? À la voir ainsi liée et souriant de l'être, je me souviens d'une paire de petits chevaux, luisants d'oisiveté et d'avoine, qui, tirés de l'écurie et attelés, cassèrent d'abord traits et timon. On les rattela, et ils « tombèrent mous » dans mes mains, trottant doux, quand je les repris à leur maître. « Vous avez la main du vieux cocher, celle qui endort le cheval… », dit gracieusement celui-ci pour me louer. Car l'humain n'entend rien à un certain ordre de spoliation.

Mais la Puissance rivale aura son tour. Penchée comme une libellule au-dessus de ma faiblesse neuve, elle murmurera : « Là… Reposez-vous… Dormez », et je m'étonnerai de dormir. Nous n'en sommes pas là – hé, ce sursaut d'orgueil ! –, je suis encore de taille à gaspiller, comme à piller. Si je n'avais des égaux, je me lasserais d'un double emploi, tantôt le détrousseur et tantôt le prodigue. Mais à l'écart des êtres qui, remplis à la hâte de moi, me laissent creuse et la joue tirée, loin des pléthoriques, pires, de qui j'ai tôt fait de repousser l'indigeste apport, s'élargit une zone où je m'ébats avec mes pairs. J'en ai un peu plus que je n'espérais. Ils émergent de la plus funeste jeunesse, la deuxième. Ils perdent leur sérieux, et acquièrent une notion juste de ce qui est guérissable, à commencer par l'amour. Ils administrent ingénieusement, chaque jour, l'espace compris entre une aube et l'aube suivante, et sont aventureux en esprit. Ils aperçoivent, comme moi, ce qu'il y a de pernicieux dans le travail quotidien, et ils ne rient pas quand je leur cite la boutade d'un grand journaliste qui mourut

jeune et sur sa tâche : « L'homme n'est pas fait pour travailler, et la preuve c'est que ça le fatigue. » Pour tout dire, ils sont frivoles, comme furent cent héros. Ils sont laborieusement devenus frivoles. Et ils sécrètent au jour le jour leur propre morale, ce qui me les rend plus intelligibles encore, et les colore diversement.

Une seule timidité nous est commune : nous n'osons pas ouvertement avoir besoin les uns des autres. Une telle réserve nous sert de code mondain, et constitue ce que je nomme notre protocole de naufragés. Apportés sur une île abrupte par leur coque démâtée, des naufragés ne se doivent-ils pas d'être les commensaux les plus pointilleux ? Il est sage de verser, sur le rouage de l'amitié, l'huile de la politesse délicate. Écoutez mon ami le peintre-graveur D. et sa douceur polynésienne… Il s'est fait annoncer cérémonieusement par un coup de téléphone, il entre et occupe sans bruit toute la pièce, comme un nuage :

« Madame Colette, je viens pour m'excuser, je ne peux pas vous rejoindre au dîner de demain, je suis contrarié, je suis même désolé, mais comme j'ai promis… »

Il baisse les yeux, à sa pudique manière, ses épaules barrent toute la fenêtre ; épais et immobile comme un mur, il parle d'une voix à peine saisissable et sans gestes, sachant bien qu'un mouvement de son torse, un éclat de sa voix peuvent faire tomber le plafond et rompre en éclats toutes mes opalines.

« Je ne me serais pas permis de promettre, reprend D. dans un chuchotement précipité, mais c'est une circonstance un peu exceptionnelle… J'attends un ami… Et nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, tantôt cinq ans, songez… Je dois dire qu'il était absent… C'est un garçon qui a eu des ennuis, beaucoup d'ennuis… Il revient de loin, il va se sentir tout dépaysé. Par le fait, on l'a accusé d'avoir tué sa grand-mère et de l'avoir coupée en morceaux – ce qu'ils s'en vont chercher !… Non seulement on l'a accusé, mais on l'a condamné, comme ça, sans preuve… Et pire que ça, on est allé déterrer, c'est le cas de dire, une vieille histoire de petite fille un peu violée, est-ce que je sais ?… Tout ça a été bien mal élucidé… Bref, mon ami a été éloigné pour cinq ans. Il va trouver de la différence, vous pensez ! Je lui ai donc promis d'aller le chercher à la gare et de dîner avec lui demain. Tout ce qui a été dit sur lui, ma foi… »

Le bras de D., comme un madrier précautionneux, divise la pièce, met d'une part « ce qui a été dit » et d'autre part la vérité sentimentale.

« … ne me regarde pas. Ce que je peux vous certifier, madame Colette, moi qui le connais bien, c'est que ce garçon est… »

Une grande main, à plat, marque et couvre la place d'un plus grand cœur, tandis que la voix de D., étouffée d'attendrissement, murmure comme un feuillage :

« … est un être infiniment doux, et parfaitement délicat. J'aurais pu vous demander la permission de l'amener avec moi dîner, mais je me garderai bien de vous le demander… »

Tout en parlant, le grand D. manie tendrement une petite frégate de verre filé ; ses yeux de jeune fille se relèvent pour un rapide et facétieux regard :

« … parce que mon ami est si timide… »

À ce dernier mot je laisse tout son prix d'ingénuité. Non que je sois, en l'écoutant, la dupe de tant de fraîcheur – pas plus que D. lui-même –, tout juste autant. Qu'un assassin soit prude, et de nerfs fragiles, cela s'admet, cela n'étonne guère. Ce qui m'importe en écoutant D. c'est sa révérence envers ma conception personnelle de D. Une figure, un idéogramme comportent des pleins et des déliés, il faut souvent appuyer sur le trait, utiliser, dans un sens décoratif, une tache du fond… L'instinct, une force herculéenne débridée, ne poussent pas seuls mon ami D. à mettre la paix, dans une bagarre publique, en blettissant l'une contre l'autre deux têtes folles. Ce n'est pas en un jour, ni de primesaut, que se façonnent un « Polynésien » réfléchi comme D., ni une « enfant de la nature » telle que moi. Nous venons de loin, lui, moi, d'autres, entraînés à chérir l'arbitraire, à pencher vers la passion plutôt que vers la bonté, préférer le combat à la discussion. Prises en compagnie, et en bonne compagnie, ces libertés mentales sont un enchantement ? Certes. Oui, oui. Et sans danger – sans autre danger que celui de ne plus courir de danger.

À peine fêté-je les parités, les affinités, que j'aperçois le terme de ma joie, et que je respire un malaise analogue à celui qui règne dans les beaux musées, parmi la cohue des chefs-d'œuvre, les visages peints, les portraits où la vie continue d'affluer avec une abondance maléfique… Ôtez d'auprès de moi ce qui est trop doux ! Ménagez, dans le dernier tiers de ma vie, une place nette, pour que j'y pose ma crudité de prédilection, l'amour. Rien que de la tenir devant moi et de sagement la respirer, la tâter de la main et de la dent, elle me garde le teint frais.

Qu'y a-t-il donc de changé entre l'amour et moi ? Rien, sinon moi, sinon lui. Tout ce qui procède de lui porte encore sa couleur et la répand sur moi. Mais cette jalousie, par exemple, qui lui fleurissait au flanc comme un œillet noir, ne la lui ai-je pas trop tôt arrachée ? La jalousie, les bas espionnages, les inquisitions réservées aux heures de nuit et de nudité, les férocités rituelles, n'ai-je pas trop tôt dit adieu à

tous ces toniques quotidiens ? On n'a pas le temps de s'ennuyer avec la jalousie, a-t-on seulement celui de vieillir ? Ma grand-mère la méchante – ainsi je la distingue de l'autre qui, paraît-il, était bonne –, à soixante ans et plus, suivait mon grand-père jusqu'à la porte de certain *buen retiro*, et l'attendait. À ma mère scandalisée, la jalouse vieille dame provençale enseignait avec hauteur : « Vaï, petite… Un homme qui veut nous tromper s'échappe par de plus petits trous encore !… »

Elle avait sur un œil vert un sourcil roux, abaissé, elle déplaçait une majesté corporelle épaisse, à grands jupons de taffetas noir, et n'hésitait pas, si près de finir, à traiter l'amour familièrement, mais en suspect. Je pense qu'elle n'avait pas tort. Il est bon de ne pas s'interdire trop tôt toute familiarité avec les grands gestes éblouissants, dont seule la jalousie nous permet la clarté, grands gestes faciles, meurtriers, prémédités si minutieusement, si magistralement accomplis en pensée, que l'erreur de les commettre les affadit.

La faculté féminine de prévoir, d'inventer ce qui peut, ce qui va arriver, est aiguë et mal connue de l'homme. Une femme sait tout du crime qu'elle exécutera peut-être. Maintenue, si je puis écrire, à l'état platonique, la jalousie amoureuse exerce en nous le don de deviner, bande tous les sens, renforce l'empire sur soi. Mais quelle amante criminelle n'a été déçue par son crime même ? « C'était plus beau dans mon projet. Est-ce toujours ainsi noir et terne, du sang sur un tapis ? Et ce mystérieux mécontentement, ce sommeil désapprobateur sur un visage, c'est la mort, vraiment la mort ?… »

Elle aimait mieux son forfait au temps où elle le portait en elle, houleux et vivant, achevé dans tous ses détails et prêt à s'élancer dans la réalité comme un enfant aux dernières heures de la gestation… « Mais il n'avait pas tellement besoin de la réalité… La réalité le fait paraître vieux, ressassé, ennuyeux. Voici justement l'heure de mon plus grand tourment, l'heure où j'organise chaque jour un nouveau décor pour mon grand tourment, pour une péripétie que je n'avais pas encore imaginée, la catastrophe, le miracle… Je ne voulais échanger mon grand tourment que contre la paix – si je me suis trompée, que devenir ?… » Elle aperçoit que le meurtre est toujours un marché de dupe. Mais elle l'accepte avec difficulté, tant elle est butée, et prend pour une fin ce qui n'est qu'un commencement. De là il lui faudra s'humilier encore, jusqu'à comprendre qu'il n'y a que deux espèces d'êtres humains : ceux qui ont tué, et ceux qui n'ont pas tué.

J'ai eu l'occasion de descendre au fond de la jalousie, de m'y établir et d'y rêver longuement. Ce n'est pas un séjour irrespirable, et s'il m'est arrivé autrefois, en écrivant, de le comparer comme tout le monde à l'enfer, je prie qu'on porte le mot au compte de mon lyrisme.

C'est plutôt une sorte de purgatoire gymnique, où s'entraînent tour à tour tous les sens, et morose comme sont les temples de l'entraînement. Je parle, bien entendu, de la jalousie motivée, avouable, et non d'une monomanie. Culture de l'ouïe, virtuosité optique, célérité et silence du pas, odorat tendu vers les parcelles abandonnées dans l'air par une chevelure, une poudre parfumée, le passage d'un être indiscrètement heureux – tout cela rappelle fort les exercices du soldat en campagne et la science des braconniers. Un corps tout entier aux aguets devient léger, se meut avec une aisance somnambulique, choit rarement. J'irai jusqu'à affirmer qu'il échappe, protégé par sa transe, aux épidémies banales, à condition toutefois de respecter l'hygiène spéciale et rigide du jaloux : se nourrir assez, mépriser les stupéfiants. Le reste, selon les caractères, est ennuyeux comme un sport solitaire, ou immoral comme un jeu de hasard. Le reste est une suite de paris gagnés, perdus – surtout gagnés. « Qu'est-ce que j'avais dit ? Je l'avais dit, qu'Il la retrouvait tous les jours au même thé. J'en étais sûre ! » Le reste est compétition : tournois de beauté, de santé, d'obstination, même de salacité… Le reste est espoir…

Il n'est pas jusqu'au souhait homicide qui n'éduque la jalousie. Inévitable, mais élastiquement retenu, puis lâché un moment, repris encore, il a presque les vertus de l'*exerciser*. Mises à part les heures obscurcies par la sensualité, toujours prête à crier au dol et au détournement et à jouer l'affamée, je nie que le mal des jaloux les empêche de vivre, de travailler et même de se comporter en honnêtes gens. Pourtant, je viens d'employer, sans y prendre garde, l'expression « descendre dans la jalousie ». Elle n'est point basse ; mais elle nous voit humbles, et courbés dès le premier abord. Car elle est le seul mal que nous endurons sans nous y accoutumer. J'en appelle à mes souvenirs les plus fidèles, c'est-à-dire ceux qui ne réclament pas le concours des accessoires superflus tels que nuit de vent, banc moussu, voix d'un chien lointain, arabesque sur le mur ou sur une robe. La jalousie, de par sa puissance tinctoriale, instille une forte et définitive couleur à tout ce qu'elle rencontre. Si je veux, par exemple, ressusciter un moment charnel – » ainsi je fus caressée, ainsi je caressai, oui, ainsi, ainsi… » –, une ironique vapeur cache et déforme à propos ce qui a passé, ce qui n'est plus de saison.

Mais certaine lune invétérée prend à mon ordre sa place dans le ciel, et certain accoudoir pourrissant d'une fenêtre s'effrite sous mon ongle comme il y a trente années, et tous deux composent un blason de la jalousie, sur un champ vert de foin forestier fin, raide, qui perce de ses lances et tient brandies en l'air les feuilles mortes… Ô Lune plate, ronde puis moins ronde, vermoulure de vieux bois, allégories diverses, êtes-vous tout ce qui demeure d'un bien chaudement et

vainement disputé ? Il me reste aussi de pouvoir penser à la jalousie sans transports cuisants, et que l'écho de son nom ne soit que la huée lointaine, musicale, d'un énorme essaim soulevé. Voilà qui constitue une de ces récompenses non point négatives, mais vagues et considérables, un de ces diplômes où toute la place d'honneur, sur un parchemin, est occupée par le mot DIPLÔME. Qui s'avise de déchiffrer au-dessous la petite calligraphie compliquée, pâlie dans une ombre de parloir ?...

Comme tout le monde, j'ai souhaité un peu plus que la mort à une femme, deux femmes, trois femmes... Je parle là de ces envoûtements qui ne nuisent gravement à personne, pas même à l'envoûteuse, s'ils sont dédiés à des personnes robustes. Celles-ci sont quittes pour une confuse inquiétude passagère, de la langueur, de petits chocs aussi précis qu'un doigt posé sur l'épaule. Mais ce sont là des messages que dépêche l'amour comme la haine. Je n'en garantis pas l'innocuité absolue...

Dans une saison de jalousie assez brûlante, j'ai couru moi-même des risques. Une rivale, mal assurée dans son bonheur, pensait à moi fortement, et fortement je pensais à elle. Mais je commis l'imprudence de me laisser aller à mon travail d'écrivain qui me réclamait, et d'abandonner mon autre besogne d'antagonisme, de quotidien et secret défi. Bref, je remis mes malédictions à trois ou quatre mois, tandis que Mme X. consacrait aux siennes ses longues heures de loisir. Je vis accourir les résultats d'une pareille inégalité. Je commençai par tomber, place du Trocadéro, au fond d'une tranchée, puis je pris une bronchite. Puis je perdis dans le métropolitain, en le portant chez l'éditeur, la dernière partie d'un manuscrit duquel je n'avais pas gardé le double. Un chauffeur de taxi me vola le billet de cent francs que je lui demandais de changer et me laissa la nuit, sous la pluie, sans un sou. Une épidémie mystérieuse m'enleva trois chatons angora...

Il suffit que je m'éveillasse d'une négligence inexcusable, que je revinsse à un échange équilibré de trajectoires mentales, entre Mme X. et moi, pour mettre fin à la série maligne. Et nous vécûmes en bonne inintelligence, jusqu'à ce que d'elle à moi le lien fût usé, et que l'espace cessât d'être un chemin de mauvais rayons, une harpe d'ondes résonnantes, un éther étoilé de signes suspendus... Je ne fus pas seule à le regretter, car nous nous combattions sans foncière antipathie. Le temps récompense les adversaires honorables. La mienne, dès qu'elle cessa de l'être, me conta d'une façon charmante les anecdotes qui n'amusaient que nous deux :

« Un jour que j'allais à Rambouillet pour vous tuer... »

La suite de son histoire était un gai vaudeville, tout emmêlé de train manqué, de voiture en panne, de réticule en mailles d'or qui crève par

le fond et vomit un indiscret revolver sur les pavés rambolitains – de rencontres inopinées, d'ami qui lit, dans les yeux pers de Mme X., une résolution homicide et l'en détourne par une affectueuse diplomatie…

« Ma chère, s'écria-t-elle, comptez tous ces menus barrages, élevés par le hasard entre vous et moi dans la ville de Rambouillet ! Nierez-vous qu'ils soient providentiels ?

– Dieu m'en garde ! Il y en a un, surtout, que je m'en voudrais d'oublier.

– Lequel ?

– C'est que je n'étais pas à Rambouillet. Je n'y ai pas mis les pieds cette année-là.

– Vous n'étiez pas à Rambouillet ?

– Pas à Rambouillet.

– Ça ! C'est le comble ! »

Ce comble ranima, je ne sais pourquoi, un peu de l'ancienne rancune, dans les yeux pers qui interrogeaient les miens. Mais ce ne fut qu'une lueur brève. En vain nous cherchâmes – en vain nous cherchons encore – à nous troubler réciproquement par des contradictions violentes, un ton de défi hors de proportion avec nos calmes propos : nous retombons vite à la cordialité. Le puissant lien, la jeune haine, ne nous rapprochera plus.

Avec cette belle femme blonde, avec une douce châtaine dont les cheveux étaient pareils aux miens – avec telle autre, telle autre encore, j'ai cessé d'échanger, je n'échangerai plus jamais, par-dessus un homme, à travers un homme, cette vive menace, ces reflets de miroir à miroir, cet effluve infatigable, qui lésait l'amant lui-même… « À quoi penses-tu ? » leur disait-il. Elles pensaient à moi. « Mais où êtes-vous donc ? me demandait-il. Dans la lune ? » J'étais auprès de quelqu'une, qu'agitait ma présence invisible. Nous ne manquions de rien, elles ni moi ; nous avions tous les soucis.

À mi-chemin entre elles et moi, dans une zone immunisée, « Il » trônait, enjeu plutôt qu'arbitre. « Ils » n'aiment pas le jeu fin, et ils redoutent la fureur de deux femelles bien engagées. Mais un jeu, fût-il terrible, n'exige pas que de la passion. Il réclame des qualités sportives, et de l'égalité d'humeur, jusqu'au sein de l'humeur féroce. Je n'ai aucune qualité sportive et je ne me privai pas de fantaisie, ni de coups défendus, qu'il ne faut pas compter pour fautes, ni pour manquements aux règles élastiques d'un jeu. Je ne commis qu'une faute véritable, je la répétai, et j'en fus punie. C'était justice. Il ne faut, dit-on, donner ni un bateau, ni un oiseau. Je me permettrai d'ajouter : ni un homme. D'abord parce qu'un homme n'est jamais – quoi qu'il en

jure sur notre tête, ou sur les Saints Livres – notre propriété. Se laissât-il faire, et avec joie, il est d'essence à ne jamais nous le pardonner. Et comme il le pardonne rarement à l'heureuse bénéficiaire, il se trouve qu'encore une fois le renoncement a tout gâté.

Réussissez, comme j'ai fait, à détourner de son but la force amoureuse, à la mettre au service de je ne sais quelle joie mortificatoire, de je ne sais quelle ivresse égalitaire, et vous voyez tomber, en même temps que le juste sentiment égoïste du couple, les épines de la grande fleur furibonde, la jalousie.

Que penserait, de ces abdications consenties, de la remise des pouvoirs de la couche, un directeur de conscience ? Je suis sûre de sa réponse, moi qui n'ai pas eu de confident autorisé. Il penserait, comme moi, qu'autour de certaines mansuétudes conjugales on respire un air fade de fausse famille, de protection louche, de paix, pire qu'équivoque… Vit-on de tiédeur ? Pas mieux que de vice, et ce dernier n'y perd rien.

Que de temps gâché en absolutions !… La plus imbécile de toutes est celle que la littérature nomme « harmonie ternaire de l'amour ». Ses choquantes variations, ses aspects gymniques et « pyramide humaine » ont tôt fait de décourager les vacillantes polygamies. À quelle femme, si déréglée et si sotte qu'elle soit, fera-t-on croire que un et un font trois ? Une froide observatrice sans mœurs, mais non sans lucidité, assurait que dans un trio voluptueux il y avait toujours une personne trahie, et souvent deux. J'aime à penser que le plus constamment trompé est patriarche à huis clos, mormon clandestin. Il l'a bien mérité, en tant que provocateur traditionnel, pacha au petit pied.

Son piège, grossier puisqu'il n'est que de plaisir, s'arme contre lui, si l'une des deux femmes qu'il réunit indûment a en elle quelque puissance de caractère, et qu'elle se détache, au profit de la partenaire plus faible, des fins qui les ont mises face à face, pour ne pas dire bouche à bouche. La faible normalement s'abandonne, se déclôt, exige un tendre envahissement, remet à l'amie une chaste et totale confiance : « Investis-moi, dès que je n'ai plus rien à te cacher, je me sens pure, je suis ton alliée et non plus ta proie… »

Elles sont, les appariées de cette sorte, moins rares qu'on ne croit. Mais d'avoir passé par un étroit tunnel, ignoré les voies célestes de Llangollen, leur union préfère le secret. Il nous est loisible de ne pas les connaître. Une de ces assujetties mourut, il n'y a pas très longtemps. Son amie, à la lettre, s'éteint. Elle n'y met pas de hâte, elle ne s'entraîne pas à finir, non plus qu'elle ne cherche ce qui ne se retrouve jamais, ce qu'elle n'avait pas espéré, ce qu'elle explique si malaisément : « Non, elle n'était pas comme ma fille. Est-ce qu'une maternité authentique se sauve de toute inimitié, par moment ? Non,

elle ne m'était pas comme une amante. J'oubliais qu'elle était belle ; que nous nous étions rejointes en dépit d'un homme, dans la profonde et progressive indifférence de cet homme. Notre infini était tellement pur, que je n'avais jamais pensé à la mort… »

De ce mot pur qui tombait de sa bouche, j'ai écouté le tremblement bref, l'*u* plaintif, l'*r* de glace limpide. Il n'éveillait rien en moi, sauf le besoin d'entendre encore sa résonance unique, son écho de goutte qui sourd, se détache et rejoint une eau invisible. Le mot « pur » ne m'a pas découvert son sens intelligible. Je n'en suis qu'à étancher une soif optique de pureté dans les transparences qui l'évoquent, dans les bulles, l'eau massive, et les sites imaginaires retranchés, hors d'atteinte, au sein d'un épais cristal.

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

Duo

Gigi

Journal à rebours

La Chambre éclairée

La Maison de Claudine

La Paix chez les bêtes

La Seconde

Le Fanal bleu

Le Toutounier

Les Vrilles de la vigne

Mes Apprentissages

Paris de ma fenêtre

Sido

© Première élection de Le Pur et l'Impur : 1932,
sous le titre *Ces plaisirs*...
© Librairie Arthème Fayard et Hachette Littératures, 2004,
pour la présente édition

9782213688961